NUMÉRO 16 JUIN 1948

Illinois U Library

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

RUE DE L'ÉVANGILE
Chronique d'Alexandre ARNOUX,
de l'Académie Goncourt

LE RETOUR DU GRAND PAN
Nouvelle inédite de Marcel BRION

LE SQUARE DU PÉROU
Comédie en trois actes de Louis DUCREUX

Fondateur :
Georges OUDARD

Directeur :
G. CAHEN-SALVADOR

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
" FRANCE-ILLUSTRATION "
13, rue Saint-Georges
PARIS - IX'

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

On sait peut-être que les nouveautés littéraires parviennent généralement aux critiques attitrés accompagnées d'une petite feuille dite « prière d'insérer ». Rédigée presque toujours par l'auteur, ou bien elle résume l'ouvrage, ou bien elle souligne délicatement des intentions ou des mérites que l'on craint de voir passés sous silence ; elle s'efforce souvent de mélanger, avec plus ou moins d'adresse, ces deux caractères. L'idéal de bien des auteurs — et surtout, il faut le dire, de leurs éditeurs — serait que la responsabilité d'un tel texte fût endossée purement et simplement par le critique. En fait, celui-ci y accorde rarement de l'importance ; se donne-t-il même jamais la peine de le lire ? Il a le tort, sans doute, de préférer juger sur pièces.

La « prière d'insérer » du récent roman de Maxence van der Meersch, *La Fille pauvre* (Albin Michel, édit.), pourrait cependant être utilisée avec fruit. Elle résume fort bien, en ce qui concerne le deuxième volume surtout, les faits et gestes de l'héroïne, Denise, personnage principal du *Péché du monde* (premier volume) et du *Cœur pur*. « Elle est arrivée à Roubaix et une nouvelle vie — celle d'ouvrière d'usine — commence pour elle... Irrésistiblement elle nous entraîne à sa suite dans toutes les aventures qu'elle traverse. Ce sont d'abord celles de la vie de tous les jours, le travail d'atelier à un rythme fébrile pour un salaire hebdomadaire toujours un peu en deçà de la dépense, le contact avec les camarades trop averties... etc. »

On le vérifie à la lecture : chacune des propositions de ce sec résumé est fort consciencieusement illustrée par Maxence van der Meersch dans les deux volumes de son roman, avec présentation de personnages accessoires, description de paysages, dialogues... On dirait volontiers que c'est du « cousu-main ».

La « prière d'insérer » continue avec élégance : « M. van der Meersch utilise ici encore des documents de première main, des expériences personnelles, qui nourrissent son réalisme vigoureux, volontiers brutal. Mais on remarquera un approfondissement toujours plus net vers une communion fraternelle, qui est sans doute son message le plus authentique. »

Nous entrons avec un tel texte dans le domaine de la poésie et des affirmations invérifiables. Je ne me risquerai à y suivre son auteur qu'avec circonspection. Car les romans de Maxence van der Meersch ont une clientèle innombrable, toujours prête à défendre le dieu qu'elle s'est choisie. Le rôle d'empêcheur de danser en rond est ingrat.

Au sujet des « documents de première main » et du « message », il vaut mieux renvoyer thuriféraires et contempteurs face à face. Aux uns comme aux autres, il faut cependant recommander la lecture d'un plaisant pamphlet : *Ecrivains contre médecins* (Denoël, édit.). Son auteur, le docteur François Salières, s'en prend vertement à Maxence van der Meersch, à propos du fameux *Corps et Ames*, en particulier. Orfèvre, François Salières plaide naturellement pour... la médecine contre van der Meersch. Amusant et alerte, ce libelle est à verser au dossier des « documents de première main ».

Quant au « message », c'est évidemment au lecteur d'apprécier : je n'en ai, pour ma part, trouvé aucun, si ce n'est sous la forme de fumeuses revendications sociales qui n'ont, à mon avis, rien à voir avec l'humble, magnifique et souvent sordide réalité.

Ce n'est pas chose si courante aujourd'hui que de découvrir un roman qui réponde à la principale et la plus oubliée des exigences romanesques : retenir, dès les premières pages, l'attention du lecteur ; entraîner celui-ci dans l'univers clos des passions et des mouvements du cœur de personnages imaginaires ; le lier au fil d'une histoire qui s'achemine implacablement vers sa conclusion et, enfin, lui laisser l'impression qu'il vient d'accomplir un voyage dans un pays, à la fois inconnu et proche, par les caractères profonds, de son univers propre. Avec *La Roue d'infortune* (Plon, édit.), Germaine Beaumont — dont nos abonnés n'ont pas oublié la magnifique nouvelle : *Soif de septembre*, qu'elle publiait ici même voici quelques mois — réussit à satisfaire non seulement cette exigence fondamentale, mais encore toutes celles qu'impose un lecteur difficile.

Entre des parents aigris et qui ne l'aiment pas (*Ma mère traitait volontiers mon père d'escroc et mon père disait à qui voulait l'entendre que ma mère était folle*), Nellie prenait tout doucement le chemin du célibat, lorsqu'un veuf riche d'une cinquantaine d'années demande brusquement sa main. Mariée sans amour, elle s'efforce en vain de trouver dans le luxe et la vie mondaine le bonheur qui lui est refusé. Mais Hornebec a eu un fils d'un premier mariage à l'étranger. Un jour, le fils surgit et force la porte de sa jeune belle-mère, faisant d'un coup flamber l'amour et tous ses tourments dans le cœur de Nellie Hornebec.

Ce n'est, certes, pas là un sujet dont l'originalité se révèle à première vue. Phèdre est de tous temps et, seuls, changent le décor, les circonstances, le dénouement plus ou moins imprévu du drame. Mais l'art de Germaine Beaumont, justement, est de nous rendre ce sujet aussi neuf que s'il venait d'être découvert. Entre trois personnages liés l'un à l'autre par la vie, la gamme des situations est assez restreinte pour qu'on puisse, sans grand effort d'imagination, les prévoir toutes. L'art du romancier consiste justement à porter sur celle qu'il a choisie un éclairage tel que nous ayons brusquement la vision d'un paysage humain jamais exploré.

La réussite de Germaine Beaumont est, à ce point de vue, éclatante. Nous avons beau savoir que la belle-mère, éprise du fils de son mari, sera fatalement amenée à un acte qui la délivrera de son obsession passionnelle en même temps qu'il consommera sa perte, l'enchaînement des menues circonstances qui rend cet acte possible nous frappe par son caractère unique et imprévisible. C'est dire que l'un des principaux mérites de la romancière est d'avoir su conférer à une machinerie romanesque

(Lire la suite page 3 couverture.)

Illinois U Library

DANS LE NUMÉRO 17 DE

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

qui paraîtra le 15 juillet :

LE JUGE DE MALTE

Pièce en trois actes de Denis MARION

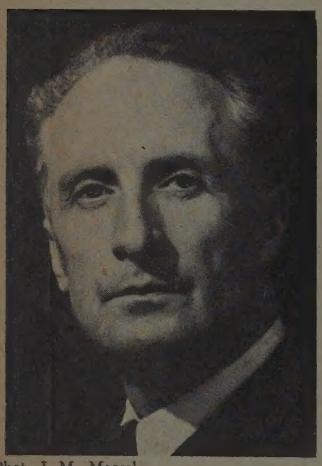
FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE *ne publie que des œuvres inédites, dues aux meilleurs écrivains contemporains et dont l'ensemble offrira un panorama, aussi complet que possible, de la littérature et du théâtre. Nous sommes donc dans l'obligation de prévenir nos lecteurs que certains textes ne sont peut-être pas à mettre entre toutes les mains.*

ALEXANDRE ARNOUX

Phot. A. G. I. P.

D'*Indice 33* au *Carnet de route du Juif errant*, de *Paris sur-Seine* au *Calendrier de Flore*, à *Rhône, mon fleuve* et jusqu'au récent *Algorithme* (Grasset - éditeur), Alexandre Arnoux a multiplié, depuis l'autre guerre, les romans et recueils de nouvelles qui ont solidement établi sa réputation Sans jamais faire aucun bruit et simplement par la valeur de ses écrits, il occupe aujourd'hui l'une des premières places dans notre littérature. Ce fils d'universitaire (né à Digne en 1884) devait tâter du journalisme après des voyages et séjours en Allemagne : il fut, pendant deux ans, le rédacteur en chef de *Pour Vous*. Il a été appelé à siéger parmi les « Goncourt ». Son œuvre, abondante et variée, n'est pas seulement romanesque ; elle comprend aussi des essais et quelques pièces, dont *Huon de Bordeaux*, en particulier, dont on n'a pas oublié le succès.

MARCEL BRION

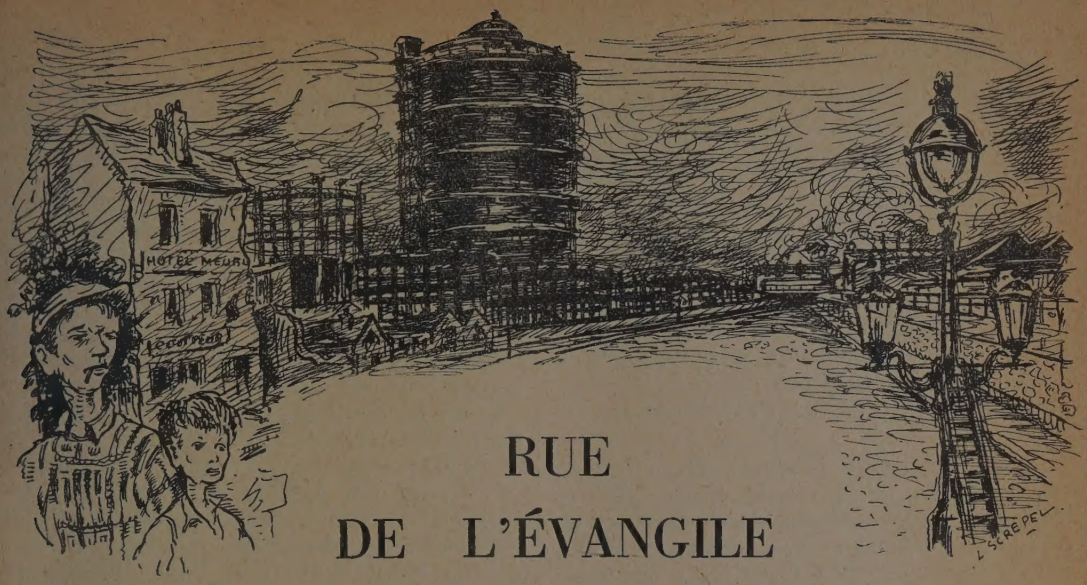


Phot. J.-M. Marcel.

Après l'autre guerre, au cours de laquelle il avait fait la connaissance, aux Dardanelles, d'un soldat qui devait plus tard s'illustrer sous le nom de Jean Giraudoux, Marcel Brion ferma, un beau jour, ses dossiers d'avocat marseillais et partit en voyage. Et pendant quinze ans, vagabondant d'Angleterre en Allemagne et en Italie, il n'eut aucun domicile fixe. Mais, passionné d'art, il acquit ainsi une culture large, profonde et sans cesse renouvelée. Il passait indifféremment d'une étude sur Laurent le Magnifique à un travail sur les vases étrusques ou une monographie de Jérôme Bosch. Quand il ne séjourne pas à Paris, il habite un vieil hôtel du XVIIIe siècle dans la calme et somnolente Aix-en-Provence. C'est là qu'il a, outre un grand nombre de livres d'histoire, écrit plusieurs romans et recueils de nouvelles : *le Pré du grand songe, le Portrait de Bélinda, les Escales de la haute nuit...*

LOUIS DUCREUX

Possédé à vingt ans par le démon du théâtre, Louis Ducreux réalise, entre 1931 et 1939, le tour de force de monter une soixantaine de spectacles à Marseille, où il est né, comme Marcel Brion, mais en 1911. Dans sa compagnie du *Rideau gris* André Roussin, l'auteur d'*Am-Stram-Gram*, devait faire ses débuts d'acteur en 1935 puis partager la direction avec lui. Mais Louis Ducreux ne met pas seulement en scène Molière et Shakespeare, Cocteau, Supervielle, Vildrac, Salacrou et... André Roussin. Il écrit lui-même, dès 1940, pour le théâtre. Et ce sont successivement *Musique légère, la Part du feu* (créé à l'Athénée en 1943), *les Clefs du ciel* (monté en 1945), puis *un Souvenir d'Italie* (qui fut l'un des succès de l'Œuvre en 1946). *Le Square du Pérou*, que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs, donna l'occasion à Simone Simon de faire une brillante rentrée parisienne.



RUE DE L'ÉVANGILE

par ALEXANDRE ARNOUX,

de l'Académie Goncourt.

LA rue la plus triste, la plus poignante, la plus désespérante de Paris. Certains jours, une force dont j'ignore la source m'y traîne presque malgré moi, quand le mouvement et les perspectives, l'histoire riche, les cathédrales, les pierres, les palais, les arbres et le fleuve du centre me fatiguent, quand les artères populeuses, encombrées de petites voitures de légumes, de boutiques, de ménagères à filets, de bars luisants, de cris et de marchandages me donnent une amicale nausée, m'avertissent que j'ai besoin d'une purge par le vide, d'une cure amère dans la solitude et le désert. Trop de miel amassé. La diète me réclame et ce jeûne des yeux et de l'âme où l'on acquiert je ne sais quelle sombre plénitude désincarnée, où l'on jouit d'une délectation qui confine à l'anéantissement. Les démons austères et gris, ascétiques et poussiéreux m'appellent.

Il faut pénétrer rue de l'Evangile par la petite église de Jeanne d'Arc, dont le porche s'ouvre sur la rue de la Chapelle. On a quitté une voie de grand trafic, qui mène à Saint-Denis, qu'ont empruntée les conquérants, les armées et les déroutes. Aujourd'hui, dimanche 13 juillet, par un temps nuageux, un ciel de novembre orageux et chaud, les camions qui desservent les vastes gares étalées à droite et à gauche, derrière les maisons, les espaces fumeux et métalliques, les camions, dis-je, chôment. Des drapeaux, des préparatifs de bals, des haut-parleurs, des fillettes roses ou bleues qui dansent, qui s'enseignent les pas, des voiturettes de glaciers, quelques retraités sur les bancs, de grosses femmes à cheveux gris, à hanches étroites et seins volumineux devant leurs portes, d'autres, à la fleur de l'âge, qui passent, teints pâles, visages durs et beaux, bien charpentés ; leur expression tragique et noble me frappe, que j'ai rencontrée si souvent dans les faubourgs ouvriers de Paris. Existe-t-il deux races sans communication ? Ces déesses plébéiennes, ces figures mythologiques de l'acceptation et de la révolte deviendront-elles, en se flétrissant, ces commères bonasses, aux yeux éteints, à l'empâtement négligé ? Voilà un grand mystère, que je n'éluciderai jamais sans doute. Au troisième étage d'un hôtel pauvre, d'un garni de manœuvres flotte un drapeau d'un sombre rouge, avec le marteau et la faucille en croix.

Une église de village, sur laquelle veille

encore Jeanne d'Arc, qui y a communié un matin, avant de marcher sur la ville. Un gothique paysan ; une nef centrale et deux latérales, toutes trois à voûte de bois. Au fond de l'obscurité où prient quelques formes indistinctes d'agenouillement, brillent des vitraux de pacotille, jaunes et violets de bazar, qui ne sauront pas vieillir, qui attirent pourtant. Le chemin dallé monte jusqu'à l'autel, franchit le chœur et l'abside, débouche sur une place de petite ville à platanes, munie de son coiffeur, de son café-alimentation, non loin d'un marché couvert abandonné à la vacuité du dimanche, où persiste une odeur de poisson, de chou et de tripe. Là s'amorce la rue de l'Evangile.

Oh ! très banale d'abord. Des logis à étages, à demi bourgeois, habités de contremaîtres et de comptables, de cheminots d'un certain rang : un comptoir « 12 francs le grand rouge » ; un magasin bleuâtre, « lait intégral » ; un centre d'apprentissage des arts du bâtiment, fort propre ; les bureaux et les ateliers d'un facteur de claviers et pianos, dont la plaque témoigne, par son astiquage, de la solidité et de la conscience de la firme. La T.S.F., opérette ici, discours là, et bla-bla-bla nasillard, filtre des fenêtres, comme il convient à cet après-midi de loisir ; et même, croirait-on, les sons du violon, « Méditation de Thaïs » ou « Ave Maria » de Gounod, d'un amateur distingué qui ne veut rien devoir aux ondes, qui se fabrique soi-même, de ses mains, sa musique à domicile ; un sous-chef de gare, j'imagine, ou un ingénieur adjoint du service de la traction. Rien que d'ordinaire ; la rue de l'Evangile n'a pas gagné encore son caractère, son originalité, ses mérites singuliers et le droit d'exercer sur mon inquiétude errante, sur ma soif de me perdre et de me désagréger sa puissante attraction.

Cela change bientôt, à la place Hébert, maigre rond-point que flanque à gauche un square à kiosque (« Piscine à 100 mètres », dit un écriteau, qui me dirigerait vers une triste impasse si j'avais envie de nager) que trouent, à droite, les grilles d'entrée et de sortie de la gare Hébert-Paris-La Villette, immense esplanade d'une désolation ferroviaire. La rue de l'Evangile se coude légèrement, fonce vers le nord-est et se transforme alors véritablement en elle-même, entre dans son essence dénudée, livide, hostile, exerce sans contrainte son rigide envoûtement. Quel âpre plaisir se mêle à tant de rigueur ? Quelles délices de consternation l'âme y puise-t-elle ? A sa naissance, côté de l'ouest septentrional, un terre-plein blanchâtre, entre des murs de ruines, retentit encore de la vie et des apostrophes de quelques joueurs de boules, du heurt des sphères métalliques. Puis, plus rien. L'avenue sauvage, presque droite, à peine incurvée, sans couleur. Une rive où s'attarde un petit meublé-bistro, écume de la ville, et qui semble clos et dépeuplé, d'où ne perce nulle rumeur de bouteilles ou de paroles, qui n'offre au soleil intermittent aucune vitre, aucun linge, aucun édredon cramoisi. L'autre rive, la droite, un mur la borne, un mur infranchissable, compact, composé d'une mosaïque de moellons taillés, polygones irréguliers que joignent et accusent les traits brisés d'un mortier blanchâtre ; on dirait un schéma très agrandi de tissu cellulaire, ainsi qu'on en voit dans les livres de botanique. Personne. Un cycliste parfois, fantôme à billes, et, prodige ! séparant deux nappes de silence, le trot du cheval d'un fiacre antédiluvien qui retourne à Aubervilliers. Sur le trottoir, le dessin à la craie d'une marelle, avec ses cases chiffrées, son Enfer, sa Lune et son Paradis, un tracé aussi de couloir tortueux, semé d'obstacles, l'épure d'un jeu dont j'ai oublié la règle et le nom. Il y a donc, ici encore, des êtres qui se forgent, au sein de cette avenue inhumaine, des souvenirs d'enfance, des jardins de la mémoire pour leur maturité et leur agonie ! Cela déconcerte.

La rue de l'Evangile se poursuit, se perfectionne sévèrement. Le mur cellulaire ne s'interrompt pas. Face à lui, après le meublé-bistro, une misérable clôture de bois, chevauchante, délabrée, qui défend un entrepôt de charbon. Ici, plus une marelle, plus un tracé à la craie, plus rien. L'imaginative enfance renonce à lutter contre une si oppressive insensibilité du paysage urbain.

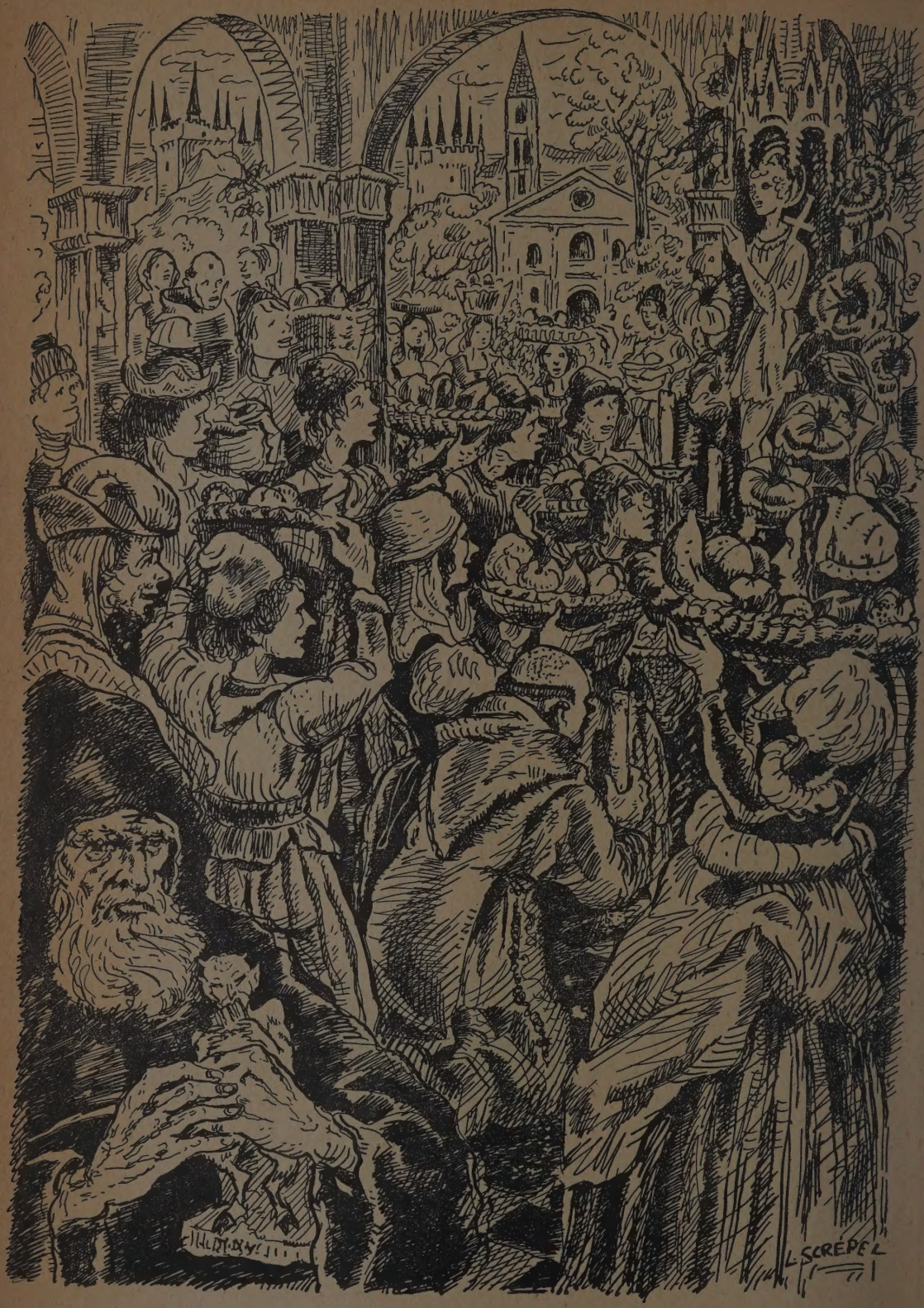
A main senestre, continuant les planches, un mur, assez bas, qui cache le pied d'une haute tour ronde, d'un noir rouillé, sans reflet, un donjon affreux et dominateur. Puis, à l'infini, des carcasses de gazomètres, des ossatures circulaires ténébreuses, calcinées, dans lesquelles la cloche de tôle goudronnée ne monte pas. Des wagons vis-à-vis, des fourgons, des grues de chargement les regardent sans curiosité. Un sifflet strident de locomotive déchire l'air ; une autre lâche à gros bouillons sa fumée blanche, ses torsades lourdes ; une autre, au loin, attaque puissamment et lentement son teuf-teuf, le précipite peu à peu, le réduit enfin à un souffle continu, à un chant des bielles agiles, huilées et disparaît de mon horizon sonore. Rien ne conjurerait la mort si un garçon de vingt ans ne venait à moi, moulé d'un chandail au lainage arrogant. Sa

marche et sa bigarrure violente nous sauvent...

Et me voici au bout de mon pèlerinage de détresse, au carrefour de la rue d'Aubervilliers, assez janséniste et usinière cependant, mais qui, après cette traversée, semble un éden. Le pont des trains la franchit, la couvre d'une ombre de fer et souvent fracassante. Au coin, un Christ enduit de suie, collé au rempart de pierre, étend ses bras et rachète du péché on ne sait trop quelle tribu farouche tapie, quels gazomètres exsangues, quelle terre pouilleuse, quels brouillards de poussier, quelles lumières blafardes accrochées au coke et au ciment, quels ballasts infertiles, quels hangars fermés à toute joie. La rue de l'Evangile s'achève dans un Christ de banlieue sans espoir. Deux fusains poussent à ses pieds, et leur feuillage, d'un vert minéralisé, charbonneux, n'appartient pas au monde des plantes de la rédemption.

Ce paysage lugubre, sans fard, je soupçonne maintenant pourquoi il me fait signe de temps en temps, pourquoi il m'oblige, certains jours, à céder, à lui rendre visite. Type même, épure intraitable, qui se refuse à tout divertissement, tout ornement, de la poussée industrielle des organes de la production moderne. Aucun passé, pas d'avenir : une actualité terrible, qui, ailleurs, se dérobe toujours à nous. Rue de l'Evangile nous nous heurtons directement au squelette de notre époque, à son tragique démasqué. Aucune possibilité d'échappatoire, d'illusion. Cette nudité nous accable, nous confond et nous aiguillonne. Ne livrant aucune pâture au songe, elle le contraint à se dévorer lui-même. Un des enfants qui jouent à la marelle, là-bas, dans la partie encore tempérée, s'avance; cette aridité solennelle, cette négation livide lui entrent dans les yeux de l'âme : il dévisage ce Christ souillé, poussiéreux, qu'il ignore ; une mystique, même si elle se croit libérée de tout idéalisme, de toute transcendance, uniquement attachée à la réalité, germe en lui, naît du vide à combler, de la stérilité qui crie au secours. Ainsi une sainte Thérèse adolescente tremble de fièvre au sommet de la montagne torride et caillouteuse d'Avila, se remplit d'amour indomptable, se projette au delà de soi et du temporel. Ainsi le prophète, l'ascète cruel et passionné, animé d'une tendresse qui ne reculera pas devant le sang, le sien et celui des autres, nourrit sa volonté de destructeur, d'annonciateur. Les banlieues décapées des villes forment les précurseurs, comme les sables fauves de Judée ont déterminé Jean. Les plus altières images de fureur et de pitié, d'humanité et de guerre, confuses pour moi, d'une netteté aveuglante pour l'Inspiré, se lèvent de ces champs présents, sans oiseaux, sans frondaisons, sans musique de sources, dont les déficiences, les lèpres injurieuses réclament la foudre, l'extermination. La Jérusalem nouvelle sort des sépulcres industriels aux yeux du voyant, se bâtit au delà des incendies, des communions, des exécutions froides, des calculs, des effusions et des délires. Voilà pourquoi, moi, le faible, incapable de supporter l'extrême de cette tension, je viens du moins respirer à cette place une grandeur affreuse qui me dépasse, les ferments d'une action qui me roulera et ne me demandera pas d'y participer.

A moins que le démon de l'abstrait ne me convoque rue de l'Evangile afin de m'y éprouver dans le décor le plus subtilement truqué et corrosif, qui n'a même pas l'apparence d'un décor, dans l'atmosphère épuisante de son choix, où rien ne peut m'étayer, où je tombe à sa merci.


L. SCREPEL

LE RETOUR DU GRAND PAN

nouvelle inédite de MARCEL BRION

La bêche glissa en crissant sur une pierre ronde, puis s'enfonça de nouveau dans la terre, tandis que le pied nu dans la sandale de cuir appuyait pesamment sur le fer. La chaleur avait l'acidité aigrelette et savoureuse du cyprès. Les cloches de l'après-midi restaient suspendues dans l'air immobile, comme de grosses gouttes cristallines qui ne se décidaient pas à tomber. Un chien aboya, dérangeant de larges ondes de silence. Une sorte de brouillard flottait autour des figuiers exsudant de leurs minuscules pis une liqueur laiteuse.

Fra Ilario grogna. On l'avait envoyé bêcher ce champ, jusqu'alors dédaigné, où il n'y avait guère que des cailloux, plutôt pour le punir de quelque futile méfait que dans l'intention d'ajouter une nouvelle parcelle fertile aux grasses terres du couvent. Il plissa le front, gêné par les scrupules plus que par les mouches qui bourdonnaient autour de sa tête suante, incapable de retrouver dans le morne et candide déroulement des jours la faute qui avait entraîné cette punition. Peut-être son visage de paysan robuste avait-il manifesté une faim naïve en entrant au réfectoire, peut-être avait-il souri, pendant l'office du matin, au premier rayon de soleil qui caressait les joues rondes de l'ange de l'annonciation ? Quoiqu'il labourât sa conscience comme on remue une terre suspecte, détournant les cailloux et tranchant leurs cous d'hydres aux racines des buissons stériles, il ne trouvait pas le moindre péché qui justifiât un châtiment.

Une lueur blanche arrêta son regard. Au milieu des mottes brunes et des pierres sans éclat, quelque chose de lisse et de chaud luisait comme une tache d'or pâle ou de miel alourdi de cire.

Le soleil arrachait des éclats de lumière à l'endroit où le fer de la bêche, en écorchant la pierre, avait mis à vif des cristaux scintillants. Cela n'était qu'une tache claire dans le pelage roux et vert du sol bouleversé. Un caillou comme un autre. Mais il fallait déloger ce caillou importun pour qu'on pût faire pousser dans cette enclave ingrate les aulx, qui arrachent autant de larmes que le récit de la Passion, et les fèves, qui se couvrent à la floraison d'un essaim de bourdons végétaux qui menacent toujours de prendre leur vol en ronronnant.

Il engagea la bêche sous l'encombrant obstacle pour essayer de le faire sauter d'une pesée ; la pierre résista. Fra Ilario craignait de casser l'outil. Quelle piètre figure il ferait, lui, le cultivateur, s'il rentrait au couvent avec un manche brisé en deux morceaux ! Les Frères, déjà, se moquaient de sa simplicité, de sa lourdeur ; que dirait-on s'il n'était plus capable même de manier une bêche ? Le seul moyen de déloger le volumineux caillou était de l'enlever avec ses mains. Il s'agenouilla. L'acte de plonger ses doigts dans la terre humide, d'écraser des mottes fraîches sous ses genoux lui versa une volupté enfantine si vive et si douce qu'il en éprouva presque un remords. Un semblable plaisir montrait combien il était encore attaché aux choses de la terre, ainsi que le disait l'abbé, et, dans sa naïveté, Fra Ilario s'imaginait alors qu'on lui reprochait d'avoir gardé quelque regret de son ancien état de paysan. Mais non, il ne regrettait rien, ou, plutôt, sa nostalgie s'était si bien amortie qu'il n'en éprouvait presque plus jamais l'élancement comme d'une ancienne douleur bien enfermée, maintenant, sous le cuir épais de la cicatrice.

Il remua ses doigts dans ce fouillis de racines juteuses et de vers mutilés ; arracha des mottes d'humus et des poignées d'herbe, jusqu'à ce qu'il eût mis à nu la pierre importune.

Une odeur acide et douce montait de la terre remuée, qui était l'odeur de la fécondité forte, irrésistible, mélangeant toutes ses sèves et tous ses sucs, si puissante qu'il en fut presque étourdi, car il y avait bien des années qu'il n'avait plus touché ainsi le sol avec ses mains, devenues douces et pâles, où le terreau noir s'incrustait étrangement sous les ongles, où les griffes des racines marquaient dans sa chair des sillons perlés de sang. Il ne savait si ce vertige venait de ce qu'il n'avait plus l'habitude de travailler ainsi accroupi ou de ce lourd après-midi sans vent, au creux duquel le printemps se replie sur sa propre maturation, se gorge de lui-même, rumine et s'alourdit.

Fra Ilario avait saisi enfin les deux extrémités de la pierre. D'un effort, il la dégagea des racines qui la ceinturaient, puis l'arracha et la jeta sur le sol, parmi les cailloux ingrats. Et il resta penché un instant sur ce trou, d'où montait une humidité sombre et parfumée, à regarder se tordre les vers

pâles, semblables à des aveugles. Enfin, comme à regret, il se releva, gardant l'étrange impression qu'il s'était agenouillé devant le mystère de la terre féconde ainsi que devant une présence sacrée, et, pour chasser cette impression qui était à la fois une joie, une nostalgie et un remords, il empoigna furieusement sa bêche. Mais la pierre singulière était là, encore liée de racines, luisant doucement à travers les intervalles de sa gangue d'humus. Tandis qu'il bêchait, le moine jetait des regards curieux vers ce caillou insolite, des regards furtifs, car la curiosité est un péché, et tout ce qui le rattachait encore à sa vie passée, l'intérêt pour les pierres, les plantes, les animaux, lui paraissait contraire aux devoirs de l'existence pieuse, uniquement dirigée vers les choses de l'âme et de Dieu, qu'il avait acceptée en franchissant le seuil du couvent.

Des abeilles, ivres de miel ou de travail, bourdonnaient. Le ciel était lisse et monotone comme une voûte de cobalt où le peintre n'a pas encore accroché ses étoiles d'or. Fra Ilario regarda ses mains collées de terre brune. Il renifla leur odeur de sueur et de sève. La chère terre, la sainte terre. Dans la mémoire inconsciente accumulée par d'innombrables générations d'ancêtres paysans demeurait le souvenir d'une supplication à la terre qu'il n'avait jamais entendue et qui, pourtant, remuait encore une certaine émotion sacrée.

Tout cela était si troublant que, pour écarter ces pénibles rêves, Ilario commença à prier. Le rythme des litanies, avec l'apaisante régularité d'un balancier qui va et vient, l'engourdit d'abord et le calma. Mais cette pieuse berceuse ne s'accordait pas du tout avec le travail de la bêche, scandé en temps forts et en temps faibles, interrompu quand une racine ou un caillou résistaient. Le moine se serait endormi sur ces litanies paresseuses. Il voulut chanter. Sa voix lui parut grossière et rude. Chanter dehors, en plein air, des cantiques réservés à la pénombre de l'église, cela aussi, peut-être, était un péché. Et les vieilles chansons de jadis, s'il avait osé les prononcer, auraient déchiré sa gorge comme un regret et un remords.

Alors, dans l'air appesanti par une dangereuse douceur, il continua silencieusement à remuer le sol, retournant les mottes et rejetant les cailloux, jusqu'au moment où, épuisé de fatigue — il se fatiguait vite maintenant qu'il avait perdu l'habitude de travailler la terre — il s'arrêta un moment pour essuyer son visage trempé de sueur. Les oiseaux chantaient, frissonnants, entre les branches des cyprès. Soudain, une brise légère, que l'on eût dit agitée par les cloches tant elle se balançait doucement, lentement, sur un rythme pieux, se leva.

Parmi le tas de cailloux, la longue pierre étonnait par sa forme insolite. Lorsqu'il l'avait arrachée du sol, Fra Ilario ne l'avait pas regardée. Il lui venait maintenant la curiosité de savoir sa consistance, son poids. Il était resté le paysan qui n'éprouve totalement qu'avec ses mains.

Sous ses doigts, des formes singulières se dégagèrent de l'humus et des tiges. La nature a quelquefois le bizarre caprice de créer des rochers à la ressemblance d'hommes ou d'animaux, et dans la pharmacie du couvent on gardait une inquiétante racine tout à fait pareille à un petit diable écartant bras et jambes dans un geste désespéré. Mais ce n'était pas le hasard qui avait modelé cette statue de pierre. Un visage apparut, avec un gros nez aplati, une large bouche et des yeux brillants de ruse. L'étonnant personnage portait à ses lèvres une flûte faite de roseaux assemblés, dont la musique devait être vive, allègre, malicieuse, aiguë, à en juger par l'expression du musicien. Ce qui surprit le plus Fra Ilario fut de voir que deux pattes de chèvre achevaient cette image humaine. Il remarqua plus tard l'ironie du sourire, qui lui sembla dangereux.

Le petit homme n'avait rien d'effrayant. Le moine aurait souri de plaisir à voir la gaîté avec laquelle il soufflait dans la flûte, si ce visage hilare n'avait revêtu à certains moments — peut-être selon la manière dont se disposaient les lumières et les ombres — une gravité mystérieuse, et presque cette énigmatique sévérité qu'on voit parfois chez les bêtes. Plus étrange alors que ses pieds de bouc était ce regard intérieur, tourné vers les secrets de l'être, cet indéfinissable mélange de traits humains et de caractères animaux, cette raillerie qui s'aigrissait en une sagesse impénétrable.

Une forte et cruelle odeur montait de la terre remuée. Les cloches s'alourdissaient dans l'air épais. Fra Ilario comprit qu'il allait être en retard pour l'office, mais une stupeur l'engourdissait. Il retournait entre ses mains tachées le petit homme de marbre.

On allait lui reprocher son inexactitude. Il recevrait une réprimande et une punition. Les Frères étaient assis dans leurs stalles, les cadences du chant résonnaient déjà sous les voûtes claires, tandis qu'il restait là, distrait, oisif, regardant cette pierre bizarre qui ressemblait à la fois à un paysan et à un bélier, et qui était si douce à toucher. La tentation lui vint de la replacer dans cette conque de terre humide d'où il l'avait extraite. Que ferait-il de cette figure ? Il la donnerait à l'abbé, naturellement, par devoir et aussi parce que celui-ci était curieux d'objets rares et singuliers. Peut-être la briserait-on alors, comme les habitants de la ville voisine avaient brisé, quelques années auparavant, une statue qu'un paysan avait trouvée par hasard en labourant son champ. Le chapitre de la cathédrale exigea cette destruction, alléguant que la présence d'une idole porterait malheur aux habitants. Car c'était une idole, disait-on, cette femme nue, qui avait été aussitôt soustraite aux regards et réduite en poussière étincelante sous d'actifs marteaux.

Détruirait-on de la même manière le pauvre petit homme ? Quoiqu'il jugeât ce sentiment absurde, presque coupable, Fra Ilario sentait qu'il se rendait complice d'une sorte de crime s'il exposait l'innocente statue à la colère de l'abbé. Fallait-il donc l'enfouir de nouveau à l'endroit d'où elle était sortie ? Il ne verrait plus, alors, les yeux malicieux riant par-dessus la flûte, ces yeux qui pouvaient être si tendres et qui comprenaient si bien toutes les choses compliquées de la vie...

Tous les religieux étaient rassemblés dans la chapelle quand Fra Ilario revint au couvent. Le psaume coulait comme un fleuve dont les eaux s'élèvent et s'abaissent, rumeur lointaine que le moine n'écoutait pas, tant il courait vite dans les couloirs déserts. Le cœur battant d'angoisse, il serrait sous son froc le petit homme de marbre, qui se réchauffait doucement contre sa poitrine. Le sentiment d'une culpabilité affreuse l'écrasait, mais, en même temps, une joie nouvelle le poussait à travers les cloîtres vides, étrangement vastes et silencieux, le long des murs blancs où festonnaient des arcades d'ombre, jusqu'à sa cellule.

Anxieux comme s'il avait commis un crime, le bon Fra Ilario ouvrit en tremblant le coffre qui contenait ses vêtements et ses livres, et, d'une main audacieuse, frémissante du pressentiment terrible et exquis du sacrilège, il enfouit entre la discipline et le cilice la statue miraculeusement ressuscitée.

Cette année-là, le printemps fut tel que de mémoire d'homme on n'en avait jamais vu de pareil. On trouve encore dans quelques vieilles chroniques le souvenir de l'étonnement qu'en éprouvèrent les gens de ce temps. Les effets de cette extraordinaire abondance se manifestèrent au delà des frontières de la province, bien entendu, mais nulle part le phénomène ne fut aussi éclatant qu'autour du couvent de Fra Ilario. Il se déchaîna avec une violence si bouleversante qu'on en fit, à cette époque, des fables et des chansons, perdues depuis, comme tant de choses se perdent ici-bas. On dit que des savants vinrent, en grand nombre, pour en étudier les effets et en rechercher les causes ; mais, puisque nul ouvrage n'existe plus qui rapporte le résultat de leur examen, il est probable qu'ils durent avouer leur ignorance, après de vains travaux, et confesser, malgré leur bonnet de magister, que la science humaine ne peut pas rendre compte de toutes choses.

On eût dit qu'une bénédiction particulière était descendue cette année-là sur les champs et les vergers. Le blé poussait, dru et serré, avec une si grande rapidité qu'on pensa devoir moissonner avant la fin de juin les épis, qui atteignirent la taille et le poids des épis de maïs. La vigne envahissait les treilles, lançant vrille après vrille, s'accrochant partout où elle le pouvait, attachant au moindre support le foisonnement de ses feuilles et de ses grappes. Les jardins ne suffisaient plus à l'expansion des légumes. Tout débordait de germes, de bourgeons, de pousses, les plantes qui montent et les plantes qui rampent rivalisant d'abondance et de beauté.

Comme le miracle se manifesta avec une violence particulière dans les champs du couvent, les moines ne manquèrent pas d'en remercier saint Galgano, leur protecteur, qui, après tant d'années stériles, se décidait enfin à leur prodiguer les dons de la bonne terre. Ils entourèrent sa statue de fleurs, sans remarquer que les fleurs avaient cette année-là des couleurs fantastiques et des parfums que jamais moines jardiniers n'avaient encore sentis ; et ils auréolèrent sa douce et blonde image d'une guirlande tropicale, qui évoquait dans cette austère église la reine de Saba, ses mages enturbannés et ses brunes suivantes. Il n'y avait pas un pouce de terrain qui ne fût envahi d'une végétation luxuriante, sauf, bien entendu, la parcelle de terrain caillouteux défrichée par Fra Ilario, de tout temps stérile, qui s'était couverte cette année-là d'un buisson de roseaux, poussé là nul ne sait comment, qui compensait son infécondité en chantant mélodieusement dès que le vent faisait trembler ses tiges et ses feuilles.

La bénédiction de saint Galgano s'étendait aussi aux animaux. Le poulailler et le clapier devinrent trop petits. Il fallut construire en hâte de nouvelles étables. Le vacarme des bêtes était si étourdissant qu'on l'entendait de l'église et que, plus d'une fois, le roucoulement des colombes et le bêlement des jeunes agneaux vinrent déranger les religieux dans leur méditation.

Tout le village bénissait saint Galgano. Les offrandes affluaient au couvent. On voyait sur les routes des cortèges de paysans qui s'en allaient, le panier sur la tête et la corbeille sous le bras, présenter devant l'autel du bienfaisant patron les prémices de ces extraordinaires récoltes. Les femmes, surtout, s'empressaient, elles qui n'avaient jamais montré beaucoup de dévotion pour cette calme et pure figure d'adolescent, auquel elles préféraient le brun saint Roch ou le belliqueux saint Maurice, dont les muscles se gonflaient sous la cuirasse romaine. Tous les prétextes leur étaient bons, maintenant, pour venir se prosterner dans la chapelle, rôder autour des jardins, épier pardessus les murs, chuchotant, se bousculant, rieuses et gênées, comme si elles cherchaient à surprendre un extraordinaire spectacle, chaque fois que la grande porte s'entre-bâillait. Celles qui étaient enceintes frémissaient, ébranlées par les coups des enfants magnifiques qu'elles portaient, et qui, tous, recevraient au baptême le nom de Galgano, naturellement, pour qu'ils se souvinssent, leur vie durant, de cette exceptionnelle année et du privilège qui leur avait été accordé de naître pendant la grande fécondité.

Les Frères, absorbés par les besognes des champs et des jardins, en oubliaient presque les offices obligatoires. Il fallait faire face à cette abondance extraordinaire, prévoir l'engrangement de la moisson, bâtir des chais et cercler des tonneaux pour recevoir l'inondation vineuse de l'automne. Des légumes énormes écrasaient les plantes, les arbres pliaient orgueilleusement sous le poids de leurs fruits, ainsi qu'une mère traîne l'écrasante vanité des jumeaux qui vont naître, la sève perlait à tous les pores de l'écorce. A peine avait-on terminé une récolte qu'il fallait récolter encore, et même dans le jardinet, qui épanouissait de pâles roses entre les arceaux du cloître, jaillissaient, on ne sait pourquoi, des melons cosmiques, des tomates rutilantes, des courges velues, d'énormes aubergines mordorées, d'une indiscrète ostentation.

Fra Ilario travaillait avec les autres, heureux de retrouver son ancienne besogne de paysan, tâtant fièrement les callosités de ses paumes, gui-

dant de ses conseils les moines inexperts, si bien qu'en matière de jardin on l'écoutait aussi respectueusement que l'abbé discutant d'une controverse théologique. Il était si occupé qu'il n'avait pas eu le loisir ni la curiosité d'ouvrir son coffre ; la fatigue bienfaisante des travaux aux champs rendait inutiles les accessoires de la mortification. Le petit homme de marbre pouvait dormir tranquille entre la haire et le cilice, devenus sans emploi. Fra Ilario n'y pensait même plus. Un jour, pourtant, où il était revenu du jardin trempé de sueur, il voulut changer de chemise, et sa surprise fut grande en trouvant cette bizarre figure enroulée dans un vieux froc. Le rire du petit homme, la malice de ses lèvres posées sur la flûte inégale le troublèrent. Peut-être parce que, durant la nuit précédente, les moines avaient mal dormi, gênés par une musique de flûte qui avait fait tout le tour du couvent. Fra Ilario, lui aussi, l'avait entendue cette flûte, tantôt douce, tantôt criarde, qui semblait résonner sous ses fenêtres et l'instant d'après paraissait descendre du ciel, comme si elle eût été le septuple chant des Pléiades. Cette musique insolite l'avait tenu éveillé toute la nuit, remuant dans sa mémoire de vieux souvenirs, tandis qu'il se retournait sur sa paillasse et fixait une constellation anonyme voyageant à travers le bleu sombre de la fenêtre.

— Est-ce toi qui as fait cette musique, petit monstre ? dit-il plaisamment en secouant la statue.

Et il lui sembla que l'homme-bouc faisait *oui* avec la tête et riait dans sa barbe du bon tour qu'il avait joué aux moines. Il y avait dans ce rire quelque chose de si cordial et de si extraordinaire en même temps que Fra Ilario, partagé entre l'hostilité et la tendresse, replaça son hôte au fond du coffre et chassa de sa pensée le souvenir du concert nocturne. Mais, lorsque la nuit suivante le flûtiste inconnu reprit sa mélodieuse promenade dans le jardin, Fra Ilario, inquiet, tendit l'oreille pour écouter si la musique ne venait point du coffre. Quelle sottise ! Quelqu'un a-t-il jamais joué d'une flûte de marbre ? A-t-on jamais entendu dire qu'une statue fût venue régaler de sérénades une congrégation de moines insomnieux ? Un gamin facétieux ou un paysan ivre sans doute, qui croyait rendre hommage à saint Galgano en empêchant ses serviteurs de dormir...

Soit que ces concerts nocturnes irritassent les moines, soit que la fatigue provoquée par les besognes aux champs eussent dérangé le calme déroulement des occupations habituelles, le désordre se mit dans le couvent. Ce ne furent d'abord que des erreurs sans gravité, des omissions futiles, dont l'abbé souriait dans l'indulgence qui tempérait maintenant son ancienne sévérité. Comment punir un Frère qui s'est trompé de livre, pendant la lecture au réfectoire, et qui a ouvert la Bible au lieu de reprendre la vie de saint Bonaventure à la page signée d'un ruban violet ?

Personne ne remarqua l'erreur, tout d'abord, tant chacun était occupé par sa faim ou sa propre méditation. Mais ils frissonnèrent soudain quand un vent d'orient, chaud et mielleux, passa sur eux avec le nom des parfums inconnus : « le cypre avec le nard, le nard et le safran, la cannelle et le cinnamome ». L'odeur de graisse froide et d'huile rance disparaissait sous ces vagues de baumes. Des jardins fermés s'épanouissaient dans une nuit où le clair de lune avait le goût du jasmin. Des fontaines crépitaient au fond des fourrés. Une noria, peut-être, gémissait comme le chant des grenouilles, et des fleurs, qui brillaient encore malgré les ténèbres, agitées par une brise fraîche, balançaient leurs encensoirs, plus capiteux que ceux de la grand-messe.

La voix monotone du lecteur, qui, selon la règle, enchaînait les mots les uns aux autres, sans inflexion, comme s'il fût resté indifférent à la signification du livre, changea brusquement et certaines phrases se détachèrent du déroulement terne et tiède ; des phrases devenues savoureuses comme des fruits, qui coulaient dans les oreilles attentives, avec la douceur d'un jus, d'un suc, d'une essence, d'un vin ; des phrases qui s'arrondissaient en treilles fleuries d'énormes calices, en buissons foisonnants de corolles alanguies et de pistils dardés. « La courbure de tes reins est comme un collier... » Alors, celui qui se souvenait des baisers des femmes pâlissait soudain, et son palais se desséchait, et ses yeux brûlaient, et une flamme le mordait au cœur. Le moine ami des vergers se rappelait son enfance, la course matinale dans la prairie mouillée, tandis qu'un soleil froid secoue la rosée des branches. « J'étais descendue au jardin des noyers pour voir les herbes de la vallée, pour voir si la vigne pousse, si les grenadiers sont en fleur. » Et il n'en était pas un qui ne tremblât quand la voix grise du lecteur s'attarda avec une sorte de jouissance désespérée sur ces paroles : « Salomon avait une vigne à Baal-Hamon, il remit la vigne à des gardiens et, pour son fruit, chacun lui doit payer mille sicles d'argent. Ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée. »

Pas un des Frères ne s'étonnait de l'incongruité qu'il y avait à lire à pareille heure, en pareil lieu, ce poème ardent et nostalgique. On leur avait expliqué si souvent que ces strophes symbolisent, sous une forme traditionnelle de la poésie orientale, l'union du Christ et de son Eglise, les noces de l'époux céleste et de l'âme humaine, que le choix du Cantique des Cantiques, au lieu d'une habituelle vie de saint, ne pouvait les choquer. Mais, pour la première fois, ils écoutaient ces paroles avec une émotion qu'ils n'avaient jamais ressentie quand on leur avait présentées dans le cadre massif des commentaires, étouffées sous les gloses, éteintes par les controverses, si bien que l'élan sensuel des vers disparaissait derrière la pesante sertissure de l'érudition.

C'était comme un enchantement qui les liait, qui leur faisait abandonner la cuillère et le couteau, qui arrêtait le gobelet à mi-chemin de leurs lèvres; et ils le déposaient sans avoir bu. Car un miraculeux repos descendait sur eux de la chaire où le lecteur, gagné par l'esprit de l'orgie, savourait les mots comme des gâteaux de miel.

« Soutenez-moi avec un peu de raisin, fortifiez-moi avec des pommes, car je languis d'amour. Que sa main gauche soutienne ma tête et que sa main droite me tienne embrassée. Je vous en conjure, filles de Jérusalem, par les gazelles et les

biches des champs, ne la réveillez pas, ne réveillez pas la bien-aimée avant qu'elle le veuille ! »

L'abbé avait laissé tomber sa tête entre ses mains. On ne savait s'il s'était assoupi ou s'il s'enfonçait dans l'eau trouble des souvenirs. Et une voix devenue ardente malgré elle continuait là-haut cette lecture insensée.

« Que mon bien-aimé entre dans son jardin et qu'il mange de ses beaux fruits ! Je suis entré dans mon jardin, ma sœur, ma fiancée, j'ai cueilli ma myrrhe et mon baume, j'ai mangé le rayon avec le miel, j'ai bu mon vin et mon lait !... Mangez, amis, buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés ! »

Alors on vit l'abbé, dont aucune émotion n'avait jamais dérangé les traits, lever un visage bouleversé par la surprise, comme s'il venait soudain d'entendre pour la première fois ce qu'on lisait.

« Assez », dit-il d'une voix sourde. Puis il se mit debout et récita l'oraison d'action de grâces.

Et tous les moines, se jetant l'un à l'autre des regards craintfs, comme des hommes qui se sont enivrés ensemble et qui ont peur, chacun, d'avoir été ivre seul, sortirent lourdement, lentement, dans le cloître que le jardin envahissait déjà.

L'archiprêtre et le podestat échangeaient d'inquiétantes nouvelles. Ils s'étaient réjouis d'abord, comme tout le monde, de cet extraordinaire printemps dont la fécondité enrichissait les paysans et, par contre-coup, les citadins. Mais certains symptômes dangereux apparaissaient maintenant, auxquels se reconnaissent la corruption des mœurs et la licence des esprits. Comment enfermer dans les limites de la chasteté une jeunesse qui s'enivrait de ce printemps opulent et parfumé et rejetait les lois de la continence pour suivre ses caprices effrénés ? Il n'était plus possible de retenir ces garçons et ces filles, qui, titubant comme s'ils avait été pris de vertige, couronnés de fleurs, ivres de leur propre délire épanoui dans l'opacité chaude de la nuit, se promenaient en troupes à travers les bois et sur les chemins, et que l'on revoyait revenir à l'aube, épuisés, souillés de terre et trempés de rosée, les cheveux défaits et les vêtements en désordre, rayonnant d'une béatitude païenne, chantant d'antiques chansons dont les vieillards eux-mêmes ne se souvenaient plus.

On racontait que ces orgiaques vagabonds avaient parodié dans les ténèbres des clairières la solennité des cérémonies sacrées, avec des paroles et des gestes qui rappelaient plus les rites criminels des faux dieux, jadis adorés dans ce pays, que l'austère piété convenable à des chrétiens. Puis on en apprit davantage. Ces parodies eussent pu être tenues pour des plaisanteries de gamins ou de villageois échauffés par le vin si des hommes fort respectables ne s'étaient joints à eux. On citait un poète renommé jusque-là pour la décence de ses vers, un magistrat, des femmes réputées honnêtes, qui, disait-on, avaient participé à ces assemblées en même temps que les paysans. On retrouvait la trace de leurs jeux, les flaques de vin et de lait répandues autour d'une pierre ointe de miel, des flûtes brisées, des guirlandes de lierre piétinées, des lambeaux de vêtements déchirés, éparpillés sur l'herbe, qui paraissait foulée par une danse nocturne de démons.

Il est rare qu'un événement heureux soit absolument exempt de conséquences nuisibles. On pouvait craindre maintenant que la fécondité imprévue des champs et des jardins ne fût pas, ainsi qu'on l'avait supposé, la bénédiction de saint Galgano, à voir les criminelles débauches dont elle devenait le prétexte. Les paysans abandonnaient l'église pour célébrer d'étranges fêtes dans les bois de pins et de cyprès. Divertissements d'ivrognes rustiques, disait le podestat, mais l'archiprêtre, moins facile à rassurer, discernait dans ces jeux le souvenir d'anciens cultes qui ressuscitaient, on ne sait comment, dans cette innocente et pieuse province, pour la perdition des âmes.

Alors que tous se réjouissaient de la fertilité inouïe des récoltes et s'émerveillaient que tous les enfants nouveau-nés fussent magnifiques de visage et de corps, l'archiprêtre n'était pas loin de reconnaître la main du démon dans ces dangereux bienfaits. Il défendit d'entasser, comme on avait pris l'habitude de le faire, les légumes et les fruits autour de la statue du saint, alléguant que c'était imiter les coutumes idolâtres, mais, inquiet, en réalité, de voir son église envahie par l'exubérance des champs, et regardant d'un œil méfiant ces fleurs trop éclatantes et trop parfumées, ces pêches prématurées, ces courges obscènes qui, par l'excès même de leur taille, de leur suavité, de leur précocité, dénonçaient la complicité du Malin.

Le scandale éclata le jour où le peintre, qui avait reçu la commande d'un tableau d'autel pour l'église, dévoila l'œuvre depuis longtemps attendue. En présence des notables et du clergé, devant l'affluence des citadins et des paysans qui, pour cette occasion, étaient venus en foule, vêtus de peaux de chèvres, armés de musettes et de pipeaux, maître Baldassare, d'un grand geste, arracha le rideau qui masquait le chef-d'œuvre.

Ah ! comment aurait-on soupçonné cela de la part d'un artiste qui excellait à représenter la pureté des vierges et la sainte immatérialité des anges ? Il y eut un grand tumulte. Les prêtres voulurent remettre en place le rideau, les jeunes gens prirent parti pour Baldassare et déchirèrent le voile noir sous lequel on voulait étouffer le génie. Les notables, si calmes d'ordinaire, s'empoignèrent aux cheveux, avec des gourmades et des injures, les uns criant que c'était un sacrilège abominable, à quoi les autres répondaient qu'à des temps nouveaux correspond une peinture nouvelle. Les paysans, qui ne se souciaient guère d'art, et, massés au fond de l'église, distinguaient mal les figures du triptyque étincelant dans son cadre d'or, oublièrent le respect dû au saint lieu, se jetèrent dans la mêlée et, comme ils ne savaient contre quel camp taper, se contentèrent de jouer de leurs flûtes et de leurs cornemuses à en perdre le souffle, sautant et dansant comme des frénétiques.

Le chef-d'œuvre de maître Baldassare a disparu quand l'église brûla, il y a deux ou trois cents ans, mais il demeure dans les chroniques du temps

des descriptions assez complètes de cette étrange peinture. Etrange aux yeux de celui qui apercevait pour la première fois la manifestation d'un art qui devait ensuite se généraliser et trôner triomphalement dans toutes les églises de la chrétienté sans susciter le moindre scandale. Mais à cette époque, et surtout si l'on tient compte de la surexcitation des esprits, ce n'était rien de moins qu'une révolution. On se demande même par quel miracle Baldassare réussit une œuvre d'une audace et d'une nouveauté aussi bouleversantes, alors qu'aucune de ses peintures antérieures n'annonçait un semblable génie.

Qu'il eût peint la rencontre de saint Macaire avec le centaure et avec le satyre, cela n'était pas bien grave, car il s'appuyait sur l'autorité de la Légende dorée. Tout au plus pouvait-on lui reprocher d'avoir introduit dans cette scène des êtres qui n'avaient jamais existé que dans les superstitions des anciens. Il fallait un regard attentif pour découvrir que, dans *la Tentation de Notre-Seigneur,* le diable, représenté sous les traits d'un homme cornu et barbu, au visage caprin, dansant sur ses pieds de bouc, narguait ouvertement, impudemment notre rédempteur, et l'archiprêtre n'était pas assez bon théologien pour démasquer dans telles autres figures l'aveu de cinq ou six hérésies hautement condamnables. Mais c'était surtout par l'abondance et la beauté de ses personnages nus que le tableau de Baldassare excitait la colère des prêtres.

Baldassare, enfin, avait eu l'impertinence de donner à la sainte Vierge la ressemblance de sa femme, fort belle, il est vrai, mais dont nul n'ignorait les écarts de conduite avant et après son mariage, et d'asseoir sur ses genoux un bambin qui n'était autre que son propre fils, dont tout le monde savait — et Baldassare même ne le niait pas — qu'il était né des embrassements coupables de l'épouse du peintre et du capitaine de la garde civique. On lui aurait peut-être pardonné cette inconvenance impie en faveur de son talent, s'il n'avait poussé le sacrilège jusqu'à représenter avec les attributs de sainte Catherine la plus jeune et la plus fraîche courtisane du pays, tandis que saint Galgano montrait aux yeux de tous le doux visage et le corps suave d'un adolescent renommé pour sa beauté, mais, hélas ! aussi pour ses criminels égarements.

On délibéra longtemps pour savoir s'il ne fallait pas brûler le tableau. Tout en regrettant sa valeur artistique, le chapitre proposa de le reléguer dans les combles de l'église, où la moisissure et les rats auraient vite fait d'effacer les sacrilèges fantaisies de maître Baldassare. Le podestat partageait l'opinion de l'archiprêtre, mais la population prit fait et cause pour le peintre et exigea, sous la menace de désordres publics, le maintien du tableau à sa place sur l'autel. Le clergé n'eut plus que la ressource, alors, de dissimuler le plus possible derrière des rangées de cierges et des vases de fleurs l'outrageant spectacle de ces anges nus et des impudiques sanctifiés. En attendant la décision de l'abbé du couvent, que le podestat et l'archiprêtre avaient décidé de consulter sur cette délicate difficulté.

L'abbé les écouta attentivement. Il avait, lui aussi, ses sujets d'inquiétude. Les murs du couvent ne constituaient pas une barrière suffisante contre ce bouleversement des sens qui agitait la ville. Des femmes, de plus en plus nombreuses, rôdaient autour du monastère, attirées par on ne sait quel sortilège. La violence de leur désir suintait à travers les murs, envahissait les cours et les corridors, rampait devant les portes des cellules, où les moines, hantés par la tentation, se flagellaient de toute la force de leurs bras maigres. Pendant quelque temps encore on pourrait dissimuler l'absence de deux Frères, que l'abbé disait avoir envoyés en mission à l'étranger, mais ils s'étaient enfuis, la nuit, et nul ne savait ce qu'ils étaient devenus. On aurait dit qu'une ardeur diabolique était entrée le jour où la miraculeuse fécondité avait béni la contrée. L'erreur du lecteur ouvrant par inadvertance le Cantique des Cantiques au milieu du repas n'était qu'une des manifestations de cette intrusion du Malin. Il y en avait d'autres : l'insubordination soudaine des religieux les plus dociles, le délire d'un vieux moine humaniste qui, ayant retrouvé dans sa plus lointaine mémoire les poèmes d'Anacréon, passait des journées à les calligraphier en travers des pages de son bréviaire, et, chose plus grave encore, le plaisir que semblaient prendre certains aux mortifications destinées à combattre les aiguillons charnels, si bien qu'ils recevaient la discipline avec des larmes de volupté et se roulaient sur leur cilice comme sur une soie parfumée.

Toutes les recherches faites pour surprendre le musicien nocturne restaient inefficaces. Cette flûte, douce, tendre à vous arracher des larmes, s'aiguisait parfois en fugues provocantes. Elle rassemblait tout le vent dans les forêts, les parfums des arbustes huileux, le dévalement des vergers, la lourdeur vineuse des pressoirs et la délicatesse insidieuse des jardins. Le mauvais plaisant échappait à toute surveillance. Des moines, qui veillaient le gourdin au poing, entendaient tout à coup cette musique glisser à côté d'eux. Tantôt il leur semblait qu'elle roulait avec les nuages dont s'obscurcissait la lune, et tantôt qu'elle frôlait le sol. Ils s'élançaient alors, battant furieusement de leurs bâtons, anxieux de sentir l'haleine, de deviner le sourire d'une bouche invisible.

Pendant que le couvent et la ville s'abandonnaient ainsi au délire de l'angoisse et du plaisir, la terre continuait de pousser l'étouffante abondance de ses légumes et de ses fruits, gorgée de fécondité comme une femme presse sa poitrine douloureuse pour faire jaillir l'excès de son lait.

Quoique le secret fût bien gardé, la ville apprit un jour que le furieux dérèglement des mœurs dont elle souffrait n'avait pas épargné le couvent. Des moines, obsédés par le désir, avaient ouvert la porte du jardin à quelques-unes des femmes qui marchaient, lentes, lasses et lourdes, autour des murs. On sut que les Frères éprouvaient aussi ce désordre diabolique qui affolait tout le pays. L'histoire de la flûte nocturne se répandit, donnant naissance à

croyance que le couvent était hanté par les émons. Il n'en fallait pas davantage pour que 'une seule voix tout le pays criât que le couvent tait le foyer de cette sorcellerie; sans doute les noines avaient-ils vendu leur âme au diable ontre la promesse d'abondantes récoltes. Et ceux ui regardaient avec une vertueuse haine l'épaouissement de la joie, de la sensualité, de la ertilité instruisirent Rome des débauches singulières dont le monastère était le théâtre.

Pour satisfaire l'opinion publique, l'abbé soumit ous les bâtiments à une minutieuse perquisition. i bien caché que fût l'artifice magique dont un orcier se serait servi pour envoûter les moines, l n'échapperait pas à sa vigilance. On vit alors 'ra Ilario apporter aux offices et aux travaux de a communauté un visage soucieux. Il n'avait amais cru le petit homme de marbre capable l'engendrer tous ces sortilèges ; il avait l'air si on, si inoffensif. Quelle relation pouvait-il y avoir ntre une statue et les événements fantastiques ui bouleversaient la contrée ? Mais si l'abbé trouvait dans son coffre cet objet imprévu, Fra Ilario xpierait la faute qu'il avait commise en le dissinulant. Le jeûne, les veilles sur les carreaux lacés, la discipline et les humiliations ne le rebutaient pas ; il avait peur pour ce petit homme qu'on etterait aux ordures ; il redoutait que des maçons superstitieux ne vinssent le briser à coups de marteau, non sans avoir fait exorciser leurs outils.

Fra Ilario cousit alors une sorte de grande poche dans sa chemise et il y cacha le flûtiste aux jambes de chèvre. On pourrait tout à loisir remuer les meubles de sa cellule, maintenant; jamais il ne se séparerait de son protégé. Dissimulant la statue dans les plis de son large froc, Fra Ilario, alourdi par ce poids, gêné par cet encombrant compagnon, conduisit avec lui le petit homme de marbre partout, aux travaux des champs, au réfectoire, aux offices. Et ce fut avec une stupeur épouvantée que les moines entendirent un jour, dominant le plain-chant de la messe matinale, une musique de flûte voleter sous les voûtes claires de leur église comme le chant d'un oiseau qui serait entré par la fenêtre ouverte.

Si grande que fût son imprudence à troubler les cérémonies sacrées, cette musique n'avait en elle-même rien d'hostile ou d'effrayant. Les paysans jouent ainsi de leur cornemuse ou de la flûte à sept roseaux qu'ils fabriquent, selon l'usage ancien, en ajustant les tiges avec des brins d'écorce et de la cire. On ne pouvait s'empêcher de trouver agréable et bienfaisant ce chant rustique, naïf comme le bruit d'un ruisseau ou le froissement des branches. Les champs, les bois, les collines, les vergers parlent ainsi à qui sait les écouter, avec l'ingénuité du matin, la douceur caressante de la nuit, la paix des après-midi somnolents, bourdonnant d'abeilles. A l'entendre, il vous venait le désir de sortir et de marcher sur les chemins, sans vous soucier d'autre chose que de sentir le soleil frais contre vos joues et les mains du vent dans vos cheveux, de cueillir des fruits au hasard des vergers, de caresser sur l'herbe une belle fille rose, dorée, lisse et nue comme le ciel.

Devant l'inquisiteur, l'abbé se troublait et balbutiait ainsi qu'un enfant pris en faute. Non, il n'avait rien trouvé de suspect. Oui, il avait interrogé tous les moines. Avait-il essayé les exorcismes ? Naturellement ; sans succès. Soupçonnait-il quelqu'un ?

L'inquisiteur se recueillait. Depuis longtemps il traquait les démons qui soufflent dans la pénombre des cloîtres et frôlent les âmes pieuses. L'enfer n'avait pas de secret pour lui. Il connaissait toutes ses ruses et le bref catalogue des tentations qui lui suffisent pour amorcer les faibles hommes. Un cas de possession collective, évidemment. Plus étrange que les autres, peut-être, quoique cette histoire de fertilité extraordinaire n'eût aucun rapport avec le désordre intérieur du couvent. Ce qui se passait dans la ville et dans la campagne ne l'intéressait pas. Jamais il ne s'était mesuré avec les forces malignes qui habitent encore dans les sources hantées et les bois sacrés. Que l'archiprêtre s'arrange avec ses ouailles.

Caché derrière un pilier, il entendit la musique diabolique pendant la messe et observa les moines. Tous priaient dévotement. Il visita les cellules, sonda les planchers, ausculta les murs. On le voyait passer, rapide, maigre et jaune, regardant sous ses paupières baissées, attentif à tout, silencieux, écoutant, les mains dans ses manches, le menton sur la poitrine. Il visita le jardin et contempla avec dégoût le foisonnement des tomates et des melons. Du bout de sa sandale, il déracina quelques plantes et écrasa des roses.

— Arrachez tout cela !

D'un geste, il avait condamné à la stérilité les champs et les vergers. Il n'aimait que les pierres nues, la terre aride. Tout ce qui pouvait réjouir les sens l'offensait comme un outrage au dieu de sable et de vent qu'il servait. Il aspirait au désert.

— Je veux interroger les Frères. Seul. Envoyez-les-moi. L'un après l'autre.

Quant vint le tour de Fra Ilario, le moine se demanda s'il n'allait pas se jeter aux pieds de ce juge implacable et tout confesser. La pensée qu'on briserait à coups de marteau le pauvre petit homme de marbre le retint. Soudain, il comprit que l'inquisiteur avait deviné. Les yeux froids retrouvaient sous les plis du froc la silhouette du joueur de flûte. Naïvement, Fra Ilario mit les mains sur sa poitrine pour défendre son ami, mais ce geste même le trahit. L'inquisiteur se leva, saisit aux épaules le moine épouvanté et déchira la robe.

La statue tomba sur les dalles de la cellule. Une des jambes de chèvre s'était brisée. La cassure brillait, blanche et cristalline, dans le marbre couleur de miel. Les deux hommes se baissèrent ensemble pour la ramasser. Pendant quelques secondes, leurs visages se trouvèrent rapprochés comme pour un baiser, le souffle épais de Fra Ilario se mêlant à la respiration sifflante qui sortait des lèvres de l'inquisiteur. Ensemble ils saisirent la statue. Leurs mains se rencontrèrent, chaudes, suantes, sur la pierre glacée, s'étreignirent, se repoussèrent, se griffèrent. Ils luttaient silencieusement, enfoncés dans leur colère et leur haine, le moine paysan dominant de sa force le théo-

logien maigre et sec, mais retenu par une sorte de crainte spirituelle, la timidité de l'âme devant cet adversaire armé de toute la puissance de l'Eglise.

Fra Ilario sentit que s'il se laissait vaincre par la peur et le respect il était perdu : le petit homme de marbre serait réduit en poussière, la joie s'effacerait sur le visage du monde. Alors, d'un brusque effort dans lequel il retrouva sa vigueur de laboureur et de bûcheron, il arracha la statue, la leva très haut, pour la mettre hors d'atteinte de l'ennemi, et, sans presque l'avoir voulu, du même geste dont, jadis, il enfonçait la cognée dans un arbre, il laissa retomber le petit homme de marbre sur la tête de l'inquisiteur.

Une grande paix descendit dans la cellule. Il n'y avait plus qu'une seule respiration haletante, qui, graduellement, se calmait. Sur les carreaux noirs et blancs, une magnifique arabesque rouge s'inscrivait, solennellement, qui était comme la signature de la mort. Fra Ilario regarda la statue qui tremblait encore entre ses mains. Elle était couverte de sang; pour la première fois, Fra Ilario comprit que c'était un dieu, un dieu auquel il est impie d'offrir un sacrifice qui ne soit pas humain, qui ne soit pas de sang et de feu.

Jusqu'à présent il avait considéré le petit homme de marbre comme un compagnon divertissant et drôle. Il s'amusait de ses jambes tordues, de son sourire imprégné de ruse et de naïveté ainsi que celui des animaux. Parce qu'il avait besoin de tendresse, il s'était attaché à cet objet de la même manière qu'on s'attache aux êtres qu'on a sauvés d'un grand danger, même quand ils vous étaient tout à fait indifférents auparavant. Maintenant, le moine sentait monter en lui une vieille piété ancestrale ; un mélange de terreur et de vénération le bouleversait, surgissant du fond de toutes les mémoires paysannes qui s'étaient entassées avec les générations successives, aboutissant soudain à cette émotion sacrée qui le faisait trembler.

Le cadavre n'avait pas d'importance. Il fallait sauver le dieu. Fra Ilario rajusta son froc déchiré. Des voix lointaines venaient de la chapelle, accordées dans leur chant. Le long des couloirs déserts, le moine courut, cachant dans sa large manche la statue baignée de sang. Le jardin lui appar comme une cascade végétale, un torrent de vagu vertes où éclataient des rouges et des jaunes rut lants. Mais tout cela semblait immobilisé par u respect tragique, figé dans le silence, où ne bou donnait plus une seule abeille. On eût dit que terre avait cessé de tourner.

Le soleil se couchait dans un ciel rouge et ver barbouillé de nuages lourds. Il n'y avait pas d vent. Les cloches ne sonnaient plus. Pour la pre mière fois depuis qu'il était entré au couvent, Fr Ilario éprouvait une émotion religieuse qui l'écra sait et où s'accomplissait en même temps son êtr le plus profond. Bientôt la nuit allait s'entasse dans le creux des plaines, les étoiles graviraien les marches du ciel, la lune sortirait de la forê ronde et jaune à faire hurler les loups, et le choses, alors, retrouvant leur sainte gravité, s mettraient en mouvement et processionneraien au-devant du dieu.

Fra Ilario marchait dans une forêt qu'il n'avai jamais vue. Il suivait des chemins que ses ancêtre avaient oubliés, à travers des clairières de cyprè et des bouquets de pins ronds, écrasant de buissons odorants, longeant des ruisseaux invi sibles qui s'annonçaient par leur fraîcheur. Il n'y avait jamais eu de villes ni de couvents. La nature veillait, sans trouble, sur le sommeil des hommes qui s'abandonnaient dans le berceau des forêts et des champs.

Le moine atteignit le sommet de la montagne Il ne sentait pas la fatigue ni les épines qui déchiraient ses jambes nues. Dans un creux de rocher, que les hommes de sa race avaient connu bien des siècles auparavant, coulait un fil d'eau. Il se lava le visage; les mains et les pieds. Puis il mit debout le petit homme de marbre sur une sorte de piédestal qui se trouvait là, consolidant, avec un morceau de bois, la jambe brisée.

Il s'était demandé s'il devait laver la statue. Non ; elle demeurerait ainsi, marquée de la preuve du sacrifice, et les bûcherons qui la verraient blonde et cramoisie dans cette fourrure de hêtre reconnaîtraient le dieu et se prosterneraient pour l'adorer. Ils le reconnaîtraient au sang qui avait été versé pour lui.

Les nécessités de la mise en pages nous ont contraint à reporter à un numéro ultérieur la publication de la nouvelle de Georges SIMENON que nous avions annoncée comme devant paraître dans le présent numéro.

LE SQUARE DU PÉROU

Comédie en trois actes de Louis DUCREUX

Musique de l'Auteur

Cette œuvre a été créée à Paris, le 12 février 1948, au Théâtre Saint-Georges, dans une mise en scène de l'auteur et avec la distribution suivante :

Anet, 35 ans . . . . . *Henri GUISOL*
Edith, 27 ans. . . . . *Simone SIMON*
Alphonse, la cinquantaine . *Marcel CARPENTIER*
Le Veilleur de nuit . . . . . *Pierre HUCHET*
Mme Boniface, sur le retour . . . . . *Yette LUCAS*
Caroline, 9 ans. . . . . *Francette VERNILLAT*
Yvonne, 22 ans . . . . . *Dominique GAILHARD*
Cervolet. . . . . *Louis DUCREUX*

Décors de Georges Wakhivitch

Éditeur de la musique : LES ÉDITIONS RAOUL BRETON, 3, rue Rossini, PARIS.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, de droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by les Éditions Nagel.

A MADELEINE CHEMINA

ACTE PREMIER

Le décor représente l'intérieur d'un kiosque à journaux du vieux modèle parisien avec dôme et fioritures. Amoncellements d'illustrés et d'invendus, laissant en somme assez peu de place pour l'action.

Au lever du rideau. Anet, vêtu d'un smoking, est assis dans une position incommode et chante :

ANET, chantant.

Nulle part la solitude
Ne se ressent comme ici.
Je dois parfois rester assis,
Dans cette incommode attitude,
Près de deux heures chaque nuit.

Un recours, c'est la lecture
Des gazettes, des journaux...
Du premier jusqu'au dernier mot
Aucun d'eux ne tient la gageure
De me donner un frisson nouveau.

Vous le voyez à mon visage
Je suis un homme fatigué,
Et si mon regard reste gai,
L'amour a marqué son passage
Par les tourments qu'il m'a légués.

Mais je suis incorrigible :
La nuit, dans ce kiosque à journaux,
J'attends sans joie et sans repos
Une femme au cœur insensible
Qui me meurtrit à chaque mot.

Une horloge sonne.

Ces quatre coups au clocher d'en face :
Déjà quatre heures... C'est fini !
Elle ne viendra plus cette nuit.
Quand l'aube blanchira la place,
Je m'en irai seul dans Paris.

Un bruit le fait sursauter. Par le volet, il regarde vers l'extérieur.

Non !... Voici sa porte qui s'illumine ! Oh ! Son doigt sur le bouton de la minuterie... Elle est dans l'ascenseur et dans une minute contre moi, Edith ! Cette porte de fer forgé, cette porte qui s'entr'ouvre !... Jusqu'à cette porte qui prend un sens quand elle en franchit le seuil. Ces guirlandes de fer autour du numéro de l'immeuble : 8 ! Ces pommes de pin de fer que j'essayais de ne pas voir chaque fois que le hasard me faisait passer devant sa maison, et qui, si je levais les yeux, me frappaient en plein visage ! Huit ans ont passé et ce n'est plus le temps des malices... La voici... Quel sera ce soir son premier mot ?

On frappe à la porte. Il ouvre. Entre Edith. Très jolie jeune femme de vingt-huit ans, vêtue d'une chemise de nuit que recouvre une luxueuse robe de chambre.

EDITH. — C'est trop absurde cette histoire kiosque ! Je meurs de sommeil.

ANET, déçu. — Entre quand même. (Edith entre d le kiosque. Avec elle, entre une chienne noire quelle tient laisse et qu'Anet d'abord ne voit pas.) Je n'aurais pas vivre une heure de plus sans te tenir dans mes br (Il va pour l'embrasser, mais titube sur la chienne.) Il y une bête ici... ? Qu'est-ce que c'est ?

EDITH. — C'est Mirza, ma chienne.

ANET. — Ta chienne ! Mais on n'a déjà pas tel ment de place ! Pourquoi déranger cette petite cré ture ?

EDITH. — Alphonse est rentré très tard cette nu

ANET. — Comment ! Ton mari sort sans toi ?

EDITH. — Un dîner d'affaires qui s'est prolon

ANET. — On dit ça. A ta place je me méfierais

EDITH. — De quoi ?

ANET. — S'il te trompait...

EDITH. — Que veux-tu que ça me fasse ?

ANET. — Je ne sais pas, moi... Pour le princip Non ?...

EDITH. — Pour le principe ? Et moi, alor Qu'est-ce que je fais ici ?

ANET. — C'est vrai... mon amour ! (Il va po l'embrasser, mais bute à nouveau contre la chienne.) C'e agaçant, ces coccinelles !... Tu ne pourrais pas ramener chez toi ?

EDITH. — Je viens de te dire qu'Alphonse e rentré très tard.

ANET. — Et alors ?

EDITH. — Tu ne comprends rien aujourd'hui !

ANET. — C'est un tel bonheur, Edith, de t'avo ici, si tu savais... Je suis si heureux, si troublé,... fatigué aussi... Alors... cet animal ?

EDITH. — Si à mon retour Alphonse ne dort pa je lui dirai que Mirza a été malade et que j'ai dû conduire en promenade.

ANET. — Voilà... Un alibi !... (Il prend la chien dans ses bras.) Mets-toi là, ma grifougnette, et ne bou pas. (Il embrasse enfin Edith.) Tu m'aimes ?

EDITH. — Tu sens le chien.

ANET. — Moins qu'elle.

EDITH. — Rends-la-moi. Il faut que je parte.

ANET. — Déjà ?

EDITH. — Je ne peux pas m'attarder ce soir. est très jaloux, tu sais. Si jamais il se doutait, serait le divorce tout de suite.

ANET. — Alors, tu reviendras demain ?

EDITH. — Non, Anet. Je ne reviendrai jamais plu

ANET. — Mais pourquoi ?

EDITH. — J'ai accepté de faire cette tentative.

Mais non. Décidément, nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre.

ANET. — Pas faits l'un pour l'autre !... Pour qui suis-je fait alors ? Depuis huit ans je n'ai aimé personne d'autre que toi ! Si tu me quittais, ce serait encore une fois toute ma vie qui s'écroulerait ! Pourquoi me dis-tu cela ? Est-ce que je t'ai déçue ?

EDITH. — Déçue ?... Oh ! non... Tu n'as pas changé, Anet. Tu es toujours semblable à toi-même, malheureusement.

ANET. — Que veux-tu dire ? (Edith hausse les épaules.) Assieds-toi un moment sur les périodiques.

EDITH, souriant malgré tout et s'asseyant. — Tu as une qualité, la seule peut-être : on ne s'ennuie pas avec toi.

ANET. — Eh bien ?...

EDITH. — Malheureusement, il faut vivre aussi.

ANET. — Viens vivre avec moi.

EDITH. — Jamais plus, non.

ANET. — Pourtant, quand je t'ai demandé de venir me rejoindre, tu n'as pas hésité. Ça a même eu l'air de te faire plaisir...

EDITH. — Bien sûr, Anet. Tu as été mon premier amour. Enfin... le premier qui ait compté. Que tu aies pensé à moi après tant d'années... Comment ne pas être émue ?...

ANET. — Et maintenant, tu ne veux plus ? Je ne te comprends pas.

EDITH. — Je ne t'ai jamais compris.

ANET. — Moi ? L'être le plus simple qui soit...

EDITH. — Ah ! là ! là !

ANET. — ... Le plus simple, je t'assure. Je t'ai rencontrée, je t'ai fixé rendez-vous...

EDITH. — ... Et tu m'as dit de ne pas poser de questions.

ANET. — Justement. C'était plus simple.

EDITH. — C'est peut-être moi, alors, qui suis compliquée, mais, avant de te quitter une bonne fois, j'aimerais bien que tu me donnes quelques explications...

ANET. — Edith ! Edith ! Ça va être ennuyeux !... Laisse-moi m'asseoir près de toi et parlons d'autre chose... (Il s'assied sur la petite chienne et se relève aussitôt.) Non ! Non ! Ce n'est pas possible... (A Mirza :) Je m'excuse, mais il faut sortir, poupée...

Il la prend par le cou et ouvre la porte.

EDITH. — Tu es fou ! Elle va se perdre !

ANET. — Ne crains rien. J'attache sa laisse derrière la porte. (A Mirza :) Là... C'est bien. Et soyez sage. (A Edith qu'il cherche à embrasser :) Toi aussi, sois sage...

EDITH, se dégageant. — Non ! Puisque tu ne veux pas me répondre, je m'en vais tout de suite.

ANET. — Reste.

EDITH. — Non.

ANET. — Je répondrai. (Il la fait se rasseoir.) Je t'écoute.

Il s'assied auprès d'elle.

EDITH. — D'abord, pourquoi ce kiosque ? Lâche-moi.

ANET. — Pardon ?

EDITH. — Pourquoi me reçois-tu dans un kiosque à journaux ?

ANET. — Je me suis arrangé avec la patronne. Elle me le prête pour la nuit.

EDITH. — Ah ! je vois, c'est encore une façon à toi d'être simple...

ANET. — C'est ce qu'il y a de plus près chez toi. Tu n'as que la chaussée à traverser, et je suis là pour te recevoir... Tu avais trouvé que c'était une idée charmante...

EDITH. — C'est charmant, *une* fois. On ne peut même pas s'allonger.

ANET. — S'allonger, pourquoi ? Tu sors de ton lit...

EDITH. — Ne me touche pas ! Tu n'as pas pensé qu'un appartement... Une simple chambre...

ANET. — Une simple chambre !... Trouve-la !

EDITH. — Et un hôtel ? Ça ne t'est pas venu à l'esprit ?

ANET. — Oui... Les hôtels... Mais il y a toujours un ou deux somnambules à la réception qui vous regardent en souriant quand on entre avec une femme.

EDITH. — Et alors ?

ANET. — Ça me gêne ; ça m'a toujours rendu malade. Rappelle-toi !...

EDITH. — Jusqu'à quel âge ça te gênera-t-il ?

ANET. — Toujours...

EDITH. — Tu habites bien quelque part ?

ANET. — Oui. Un gentil petit atelier.

EDITH. — Où ça ?

ANET. — Aux Batignolles. Je ne pouvais pas te demander de venir jusqu'aux Batignolles à 3 heures du matin.

EDITH. — Alors, pourquoi me donnes-tu précisément rendez-vous entre 3 et 4 heures du matin ?

ANET. — C'est l'heure de la fermeture.

EDITH. — Quelle fermeture ?

ANET. — La fermeture du « Caveau ».

EDITH. — Et qu'est-ce que tu fais là-bas ?

ANET. — Le pianiste. J'accompagne les chansonniers « genre Bruant ».

EDITH. — Pourquoi fais-tu ça ?

ANET. — Pour vivre...

EDITH. — Et ça te fait vivre ?

ANET. — Ça m'aide à joindre les deux bouts. De temps à autre, une tournée, une troupe d'amateurs ou un théâtre étranger reprend ma pièce... « notre pièce ». Tu te rappelles, Edith ?

EDITH. — Lâche-moi.

ANET. — Oui... Alors, les droits d'auteur d'un côté et les cachets du « Caveau »...

EDITH. — Les « cachets du Caveau » !... Et ça t'amuse ?

ANET. — Tu sais, avec ces chansonniers-là, ce sont toujours les mêmes accords. Alors, on joue sans entendre. On pense à autre chose. Ça donne des idées... Des idées de musique, d'autres airs, d'une autre vie... avec toi...

EDITH, plus doucement. — Ne me touche pas !

ANET. — Oh !... Je t'effleure à peine...

EDITH. — C'est déjà trop... J'ai appris à te connaître, la main sur mon genou et l'esprit ailleurs !... Tu effleures tout !... Tu n'as même pas les pieds sur la terre !... La fantaisie, l'insouciance, l'insécurité... C'est bien gentil, mais de loin...

ANET. — Pourtant, Edith, la nuit dernière...

EDITH. — Une fois en passant, alors... Crois-moi, j'avais beaucoup réfléchi avant de te quitter...

ANET. — Moi, j'ai beaucoup réfléchi *depuis*... Je peux changer Edith ! J'ai déjà changé....

EDITH. — Mon pauvre ami ! Si tu avais changé, au lieu de m'inviter à 3 heures du matin dans un kiosque, tu m'aurais demandé tout bonnement de venir chez toi le jour...

ANET. — Le jour !... Quelle horreur !... Je dors jusqu'à 6 heures.

EDITH. — Tu te serais réveillé ! Ce n'est pas sérieux tout ça.

ANET. — Et puis il y a cette lumière sale...

EDITH. — Quelle lumière ?

ANET. — Le jour ! Et puis...

EDITH. — Quoi ?

ANET. — Tous ces gens.

EDITH. — Où ?

ANET. — Partout. Dans la rue... Chez moi aussi.

EDITH. — Il y a des gens chez toi ?

ANET. — Oh ! Des formes... des visages...

EDITH. — Et tu ne sais pas qui ils sont ?

ANET. — Ils dorment quand je rentre du « Caveau ». Alors je n'allume pas, pour ne pas les éveiller. Et quand je me lève, vers le soir, ils sont tous partis.

EDITH. — Il y a des gens qui viennent dormir chez toi et que tu ne connais pas !

ANET. — Oui. Ce ne sont jamais les mêmes. De pauvres types qui ne savent où aller coucher... Des amis de Quesnes.

EDITH. — Quesnes ?... Qui est-ce ?

ANET. — Une brave fripouille ! Un demi-mendiant ; il s'occupe de mes affaires.

EDITH. — Quelles affaires ?

ANET. — Eh bien !... Le ménage, par exemple, quand ça lui chante.

EDITH. — Ah !... Et... notre fille ?

ANET, surpris. — Tiens...

EDITH. — C'est lui qui s'occupe de Caroline ?

ANET. — Caroline !... Tu te rappelles son nom ?

EDITH. — Mais oui. Pourquoi ?

ANET. — C'est la première fois que tu me demandes de ses nouvelles.

EDITH. — Je n'osais pas... Qu'est-ce qu'elle fait au milieu de tout ça ?

ANET. — Elle fait des progrès en calcul depuis qu'elle vérifie les comptes de Quesnes.

EDITH. — Elle sait compter ?

ANET. — Bien sûr. Elle mène tout dans la maison.

EDITH, incrédule. — Ce n'est pas possible !

ANET. — Pourquoi ?

EDITH. — Une enfant de sept ans !

ANET, rectifiant. — Neuf.

EDITH. — Quoi neuf ?

ANET. — Neuf. Caroline a neuf ans.

EDITH. — Tu es fou ! J'avais à peine dix-huit ans quand elle est née...

ANET. — Eh bien... Compte...

EDITH, après avoir compté. — Tu ne vas tout de même pas dire que je parais vingt-sept ans !...

ANET. — Bien sûr que non. Mais Caroline a neuf ans.

EDITH, d'abord vexée. — C'est bizarre... (Son visage s'éclaire.) C'est fantastique ! C'est presque une jeune fille, alors !

ANET. — N'exagérons rien.

EDITH. — Neuf ans ! Comment c'est fait à ce âge-là ? Je ne les ai jamais regardées.

ANET. — Je te la montrerai si tu veux.

EDITH. — Oh ! oui... Ce serait amusant... (Redevenant sérieuse.) Neuf ans... Dis-moi... J'espère que tu ne ramènes pas de femmes chez toi ?

ANET. — Oh ! non. Il y en a toujours quelques unes qui traînent sur le tapis. Alors bien sûr, le lundi...

EDITH. — Pourquoi le lundi ?

ANET. — Le « Caveau » ferme tous les mardis.

EDITH. — Et Caroline voit ça ?

ANET. — Mais non ! A cette heure-là elle dort.

EDITH. — Tout de même !

ANET. — Oh ! ce sont de pauvres filles, tu sais, très silencieuses. Elles font ça comme moi j'accompagne les chansonniers, en entr'ouvrant un œil.

EDITH. — Je vois. (Fermement.) Tu ne peux plus garder Caroline, Anet !

ANET. — Quoi ?

EDITH. — J'irai la chercher demain.

ANET. — Qu'est-ce qui te prend ? Tu veux m'enlever Caroline ?

EDITH. — Réfléchis ? Une vie pareille n'est pas faite pour une enfant de son âge.

ANET. — Que crains-tu pour elle ?

EDITH. — Que dans quelques années il lui arrive... (Musique.) ce qui m'est arrivé, à moi, le jour de mes quinze ans...

Musique.

ANET. — Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu ne m'en as jamais parlé.

EDITH. — Oh !... Presque rien... Un mauvais départ dans la vie.

Elle chante :

La nuit dans le garage
D'un grand immeuble blanc,
La fille de quinze ans
Rejoint un garçon de son âge.
Il enlace sa taille,
Croit inventer l'amour
Et mène jusqu'au petit jour
Sa superficielle bataille.
L'auto dort dans sa stalle,
Mes parents dans leur lit,
La Seine sous le pont de Neuilly,
Et moi j'étais sortie
Pour aller au bal...

J'habitais Courbevoie, mon père était concierge... Le dimanche, nous nous promenions dans l'île de la Jatte. Nous visitions le petit temple de l'Amour... et, le soir...

Elle chante :

L'auto dort dans sa stalle,
Mes parents dans leur lit,
La Seine sous le pont de Neuilly,
Et moi j'étais sortie
Pour aller au bal...

ANET. — Oui !... Et tu te figures que le spectacle de sa mère prenant son petit déjeuner avec un homme riche qu'elle n'aime pas lui donnera une conception plus saine de la vie...

EDITH. — Alphonse est mon mari !

ANET. — Caroline est ma fille ! Quand tu m'as abandonné pour Alphonse, tu as été bien contente que je la garde !

EDITH. — A ce moment-là tu menais une vie à peu près décente !

ANET. — Dis plutôt qu'Alphonse ne t'aurait jamais épousée avec un bébé de six mois.

EDITH. — Je veux Caroline !

ANET. — Où la mettrais-tu ? Jaloux comme il l'est...

EDITH. — Elle sera en pension et j'irai la voir souvent !

ANET. — En pension, Caroline ? Jamais !

EDITH. — C'est ce que nous verrons !

ANET. — Elle restera avec moi.

EDITH. — Non.

ANET. — Caroline est tout ce qui me reste.

EDITH. — Tu n'avais qu'à conduire ta vie autrement !

ANET. — Tu n'avais qu'à la vivre avec moi !

EDITH. — Ça, c'est trop fort ! Ce n'est tout de même pas ma faute si tu es un raté.

ANET. — Mais si ! Je n'aurais pas été un raté si tu n'avais pas été une...

EDITH, se levant, menaçante. — Dis-le ! Ose-le dire...

ANET. — Si tu n'avais pas été... une...

La porte s'ouvre brusquement. Entre un Veilleur de nuit à moustaches tombantes et grises.

LE VEILLEUR. — Ah ! cochons, je vous y prends...

EDITH. — Voilà ! Ça devait arriver !

ANET. — Entrez, monsieur. De quoi s'agit-il ?

LE VEILLEUR. — De quoi s'agit-il ? Mais c'est moi qui vous le demande, petit foutriquet !

ANET, à Edith. — Comment dit-il ?

LE VEILLEUR. — Qu'est-ce que vous faites dans ce kiosque ?

ANET. — Nous parlons.

LE VEILLEUR. — Vous parlez avec une poule en chemise ? Il y a des chambres pour cela !

ANET. — Où ?

LE VEILLEUR. — Comment « où ? » Partout !

ANET, surpris. — Ah !

EDITH. — Ecoutez, monsieur... Je ne suis pas ce que vous croyez...

LE VEILLEUR, sarcastique. — Ah ! ah ! Toutes les mêmes !

EDITH. — Je suis une femme mariée. Mon mari est très jaloux. Il faut à tout prix éviter le scandale. Et si vous voulez bien vous montrer galant homme...

LE VEILLEUR. — Galant homme !... Je suis veilleur de nuit. Je me montrerai veilleur de nuit.

EDITH. — Si vous voulez bien garder cette histoire pour vous, je saurai vous prouver ma reconnaissance.

LE VEILLEUR. — Oh ! Ne te fatigue pas, ma petite. D'abord, moi, tu sais... les femmes...

EDITH. — Mais vous me comprenez mal ! Il ne s'agit pas de cela, espèce de malotru !

LE VEILLEUR. — Malotru... Malotru... Mes mœurs ne regardent que moi !... Allons, debout ! Suivez-moi !

ANET. — Pardon. Où voulez-vous nous conduire ?

LE VEILLEUR. — Au commissariat. Viol de domicile et outrage aux bonnes mœurs, ça dépasse ma compétence. Vous vous expliquerez là-bas.

EDITH. — Ecoutez, monsieur. Prenez ce bracelet ; il est en or, et laissez-moi partir, je vous en supplie !

LE VEILLEUR. — En or ?

ANET. — Un instant. D'abord, nous n'outrageons pas les bonnes mœurs. Quant au viol de domicile, c'est vous qui le commettez en pénétrant dans mon kiosque sans frapper.

LE VEILLEUR. — Comment ?... *Votre* kiosque ?

ANET. — Parfaitement ! Je suis concessionnaire de ce kiosque depuis huit ans. Je paie mensuellement ma cotisation à l'agence « Tranquillitas » qui vous emploie. Voulez-vous voir les reçus ?

LE VEILLEUR, décontenancé. — Oh ! Dans ce cas, ce n'est pas la peine... Monsieur. Excusez-moi. Je n'aurais jamais pensé...

ANET. — J'ai bien le droit de recevoir des visites à l'heure qui me plaît, non ?

LE VEILLEUR. — Certainement, monsieur.

ANET. — Vous n'êtes pas seul à travailler la nuit, voilà tout.

LE VEILLEUR. — En tout cas, vous avez pu voir, monsieur, que vous êtes bien gardé.

ANET. — Parlons-en ! A une seconde près, vous alliez vous laisser corrompre par un peu d'or...

LE VEILLEUR. — Discrétion pour discrétion, monsieur... Ne dites rien à l'agence...

EDITH. — Il ne dira rien. Rassurez-vous.

LE VEILLEUR, il va pour sortir, puis se ravisant tout à coup. — Mais, dites-moi, est-ce que je ne vous ai pas déjà rencontré quelque part ?

ANET. — Pas ici en tout cas.

LE VEILLEUR. — Vous êtes bête... Non... Mais est-ce que vous n'êtes jamais allé aux Batignolles ?

ANET, sèchement. — Jamais. Au revoir.

EDITH. — Un instant. Pourquoi demandez-vous ça ?

LE VEILLEUR. — Oh ! Pour rien... Il y a là-bas un vieux toqué, un nommé Quesnes qui tient une espèce d'asile de nuit pour ses copains...

ANET. — Ah ! Oui.

LE VEILLEUR. — Tout ce qu'il y a de confortable.

ANET. — Et c'est... gratuit ?

LE VEILLEUR. — Vingt francs.

ANET. — C'est pour rien.

LE VEILLEUR. — J'aurais juré vous y avoir rencontré. Il est vrai qu'il y a tant de monde... L'an dernier, j'y ai passé une nuit plutôt poivrée.

EDITH. — Vous n'avez pas honte !

LE VEILLEUR, à Anet. — Bien sûr, elle peut pas comprendre !...

ANET. — Mais moi non plus je ne comprends pas !

LE VEILLEUR. — Ah ! Non ! tant pis !... (Vers Edith avec perplexité.) Chacun ses vices !...

EDITH. — Dites donc...

LE VEILLEUR. — Oh ! Pardon... Excusez-moi. Et bonne nuit, messieurs dames !

Il s'éloigne en chantonnant.

EDITH. — Un asile de nuit à vingt francs !...

ANET. — Je ne savais pas que Quesnes se faisait des rentes de cette façon-là.

EDITH. — Ainsi notre fille vit dans un asile de nuit ! Et quelle sorte d'asile !

ANET. — Puisqu'elle n'en sait rien !

EDITH. — Moi, je le sais, maintenant ! Si j'acceptais de quitter Alphonse, j'aurais le choix entre un asile de nuit et un kiosque à journaux !

ANET. — Si tu acceptais !... Si tu acceptes, Edith, c'est une autre vie qui commencera ! Nous vivrons tous les trois. Tu verras !... Je chasserai tout le monde. Je me remettrai à travailler ! C'est si dur d'amuser les autres quand on n'est pas heureux soi-même ! J'ai tellement besoin de toi... Pourquoi ne veux-tu rien risquer ?

EDITH. — Au point où tu en es, les risques seraient sérieux !... Et puis tu mens si bien !...

ANET. — Moi ! Je mens ?

EDITH. — Tout le temps, sans t'en rendre compte.

ANET. — Ça, par exemple !... Quand ai-je menti ?

EDITH. — Tiens... Tout à l'heure, encore, à propos du kiosque. Tu as dit qu'il t'appartenait.

ANET. — Ah !... Au malotru ?... C'était pour nous en débarrasser plus vite.

EDITH. — Oui. Mais tu avais l'air d'y croire !

ANET. — J'y croyais... (Avec un sourire.) J'ai si souvent tourné autour de ce kiosque... c'est comme s'il était à moi... Tu te souviens de l'été où tu m'as quitté ?...

EDITH, d'un ton neutre. — Il faisait beau.

ANET. — Oui... C'était sinistre. J'ai passé des jours entiers sous les marronniers du square, dans l'espoir de te voir entrer ou sortir de chez toi. Un après-midi, j'ai joué à faire rouler du pied une boîte de conserves vide qui traînait par là. (Edith rit.) Ce n'est pas drôle.

EDITH. — Non. J'imaginais Caroline en train de jouer au ballon.

ANET. — Alors, essaie de m'imaginer avec le bruit de cette boîte vide qui a roulé dans ma tête pendant des mois et des mois... Je ne veux plus l'entendre, Edith. Tu comprends ? Je ne veux plus !

EDITH. — Ecoute, je vais te proposer quelque chose, tu veux ?

ANET, confiant. — Oui.

EDITH. — Tu vas vider ton asile...

ANET, avec espoir. — Oui.

EDITH. — J'irai te voir de temps en temps...

ANET, déçu. — Oui.

EDITH. — Et toi, tu vas me rendre Caroline.

ANET, avec force. — Non.

EDITH. — Tu vois... Tu es impossible !

ANET. — Mais non ! C'est toi qui n'es pas logique, qui ne veux pas comprendre !

EDITH. — Comprendre quoi ?

ANET. — Enfin !... Tu découvres après huit ans que tu as une fille dont tu ne t'es jamais préoccupée...

EDITH. — Oui.

ANETT. — Et, sans l'avoir jamais vue, tu ne peux plus vivre sans elle !

EDITH. — Oui.

ANET. — Alors, quitte ton mari et viens vivre avec nous !

EDITH. — Non.

ANET. — Ah !... Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? Ce serait si simple !

EDITH. — Pourquoi ? Je vais te le dire !... D'avoir à penser à la note du gaz ou à l'évier bouché, ça m'enlève le goût de vivre, à moi...

ANET. — Mais non ! On s'y fait très bien...

EDITH. — Parbleu. Tu es né riche, toi !

ANET. — Et alors ?

EDITH. — Et alors, d'être pauvre, ça t'amuse !

ANET. — Ça, par exemple !

EDITH. — Enfin... Ça te change ! Mais moi, les quinze premières années de ma vie, je les ai passées dans une arrière-boutique, éclairée par un vasistas. Alors, un kiosque à journaux pour parler d'amour, c'est drôle une fois. Et un asile de nuit pour vivre en famille, ça manque de poésie, tu comprends ?

ANET, soudain abattu. — Je comprends... que tu ne m'aimes pas.

EDITH, attendrie. — Je t'aime comme un gentil polichinelle que tu es. Tu avais de l'argent : tu l'as gaspillé ; tu avais du talent : tu ne t'en es pas servi...

ANET. — Si tu savais, Edith, les richesses qu'on accumule dans l'inaction ! Cette charge d'explosifs ! Il suffirait d'une étincelle...

Il la prend par les épaules.

EDITH, du bout des lèvres, en se dégageant. — Je ne suis pas un briquet.

ANET. — Qu'est-ce que tu es ?

EDITH. — Je suis ce que je suis. Et je n'y peux rien. Toi non plus. Reste Caroline.

ANET. — Caroline *me* reste !

EDITH. — Ça, c'est à voir !...

ANET. — Tu ne peux pas me la prendre de force !

EDITH. — Je trouverai bien un moyen. Tu ne mérites pas de la garder.

ANET, sincèrement. — Pourquoi ?

EDITH. — Parce que tu es un homme fini, sans courage, et que tu n'as plus rien à espérer !

ANET, hochant doucement la tête. — Non, Edith, ne crois pas ça ; j'ai seulement besoin d'un choc.

EDITH. — Un choc maintenant ! Qu'est-ce que ça veut dire encore ?

ANET. — Un choc, c'est cela ! Un accident frappant pour me réveiller.

EDITH. — Par exemple ?

ANET, avec exaltation. — Par exemple... Toi, rentrant dans ma vie, en tempête, mon amour !...

Il va la prendre dans ses bras. La porte du kiosque s'ouvre brusquement. Aphonse entre affolé et à bout de souffle. Il a passé un pardessus hâtivement sur son pyjama.

ALPHONSE. — Edith ! Edith ! Ah ! te voilà tout de même !

EDITH, à tout hasard. — Bonsoir, mon chéri.

ALPHONSE, affolé aussitôt. — « Bonsoir » ! On l'a droguée !... Le jour se lève...

Anet, qui s'était détourné à l'entrée d'Alphonse, se retourne vers lui.

ANET, timidement. — Bonjour...

ALPHONSE, joyeusement surpris. — Vous !... Ah !

Il lui tend les mains.

ANET. — Oui.

ALPHONSE, plus faiblement. — Vous !... Ah !...

Ses bras retombent. Il perd connaissance et s'écroule sur une pile d'invendus.

EDITH. — Alphonse !... (A Anet :) Il va se trouver mal !

ANET. — Passe-moi quelque chose... un journal...

Elle lui tend un journal. Anet le prend et évente Alphonse.

ALPHONSE, dans une rêveuse volubilité. — Mon adorée... Ma petite fille... Edith, ma poupée...

EDITH. — Ça va mieux ?...

ALPHONSE, toujours essoufflé. — Oui, oui... Ce n'est rien. Donne-moi ta petite main. Là... J'ai eu si peur...

EDITH. — Peur de quoi, mon amour ?

ALPHONSE, reprenant son souffle. — La chienne...

EDITH. — Oh !... Je t'assure que tu te trompes, mon chéri...

ALPHONSE. — Grâce à Dieu, oui... Mais quand j'ai vu ta chienne Mirza pendue par sa laisse à la porte comme une enseigne tragique...

EDITH. — Mirza ! Elle est morte ?

ALPHONSE. — ... Quand j'ai vu ce petit corps inerte...

EDITH, à Anet. — Elle se sera embrouillée dans sa laisse. Va voir. Je n'ose pas... Cours...

ANET. — Inutile.

Il tend le bras et décroche la chienne qu'il ramène gigotante.

EDITH. — Elle vit... Viens, mon petit chou ! (Elle prend Mirza dans ses bras et la pose sur une étagère sans plus s'occuper d'Alphonse.) Alors ? Qu'est-ce qui vous est arrivé, mademoiselle ? On a failli s'étrangler... On s'est pendue ?...

ALPHONSE, à Anet, qui est resté près de lui. — Voyez comme elle est affectueuse.

ANET. — C'est une brave petite bête.

ALPHONSE. — Non... Edith...

ANET. — Ah !...

ALPHONSE. — Elle aime Mirza comme sa fille.

ANET. — Eh ! oui...

ALPHONSE, toujours essoufflé, mais rayonnant. — C'est la joie de ma vie, si vous saviez !...

EDITH, à Mirza. — Là !... Faites gentiment vos petits mouvements respiratoires...

Elle fait aller et venir les pattes de Mirza.

ALPHONSE. — Comme sa fille, je vous dis...

ANET. — J'avais compris.

ALPHONSE. — Je craignais de la trouver morte.

ANET. — La laisse s'était coincée dans la jointure, simplement.

ALPHONSE. — Mais non !... Edith !... Je craignais qu'on l'ait tuée.

ANET. — Tuée ! Pourquoi ?

ALPHONSE. — Elle dort avec ses bijoux. Elle ne s'en sépare jamais, la pauvre petite... Dis, Edith... Tu les laisseras à la maison la prochaine fois ? C'est trop dangereux en pleine nuit... Il ne faut plus me faire des peurs pareilles, n'est-ce pas ?

EDITH. — Mais non, mon chéri. Mirza va bien maintenant. Je ne sortirai plus la nuit. Je te le promets. Plus jamais.

ALPHONSE, à Anet. — Vous voyez comme elle est sage et raisonnable ?...

ANET. — Edith ?

ALPHONSE, riant. — Bien sûr !...

ANET. — En effet.

EDITH, avec un naturel joué. — Je vais t'expliquer ce qui s'est passé, mon chéri...

ALPHONSE. — Ce n'est pas la peine, ma petite fille. Je ne suis pas aveugle.

EDITH. — Il faut que tu saches pourquoi je suis ici...

ALPHONSE. — Tu me crois donc bien stupide...

EDITH. — Je n'avais plus vu Anet depuis bien longtemps et je ne voudrais pas que tu penses...

ALPHONSE, reprenant tout à fait ses esprits. — Qu'importe ! Puisque tu es vivante... Je me suis réveillé au milieu d'un cauchemar affreux — il y avait un coq au vin hier soir — et, quand j'ai senti que tu n'étais pas à mes côtés, j'ai pensé : « Elle est encore allée faire promener... euh ! »

ANET. — Mirza ?

ALPHONSE. — Oui. « Elle est encore allée faire promener Mirza. » Ce qu'ils m'ont fait boire !... Oui... Au bout d'une demi-heure, j'ai commencé à m'inquiéter. Je regarde ma montre...

ANET. — ... 4 heures !

ALPHONSE. — ... Et demie !

ANET. — C'est juste.

ALPHONSE. — ... Je descends... Et quand j'ai vu ce petit corps inerte qui se balançait... je me suis dit : « On a voulu lui voler ses bijoux. Telle que je la connais, elle aura résisté, et je vais la trouver dans le kiosque, baignant dans son sang. »

EDITH, l'embrassant. — Pardon ! Mon pauvre chou !

ANET, pour dire quelque chose. — Au fond, vous avez eu une bonne surprise.

ALPHONSE. — Deux bonnes surprises : intacte et en votre compagnie ! (A Edith :) Tu as raison, tu sais... Le soir : un potage et une tranche de jambon...

EDITH, qui veut fournir une explication. — Je pensais que tu dormais, mon chéri. Autrement, je ne serais pas restée à bavarder si longtemps...

ALPHONSE. — Ne t'excuse pas. Pour une fois que le hasard te met en présence de ton vieil ami...

EDITH. — Ecoute. Laisse-moi t'expliquer...

ALPHONSE. — Mais non. J'ai tout deviné tout de suite. Tiens ! Tu vas me dire si je me trompe : Anet revenait de passer la soirée chez des amis. Ce n'est pas ça ?

ANET. — Oui. Comment le savez-vous ?

ALPHONSE. — Et votre smoking, alors ? Vous croyez que je ne remarque rien ?

ANET. — Pas mal.

ALPHONSE. — Au moment où il traverse la place, tu sors avec...

ANET. — Mirza...

ALPHONSE. — Vous tombez dans les bras l'un de l'autre...

ANET. — Oui...

ALPHONSE. — Vous parlez du passé. Et, comme il n'y a pas de banc sur la place et que la porte du kiosque est restée ouverte, vous venez vous installer ici pour raviver tranquillement vos vieux souvenirs. Hein ?

ANET. — Exactement.

ALPHONSE, à Edith. — Tu vois que ton mari n'est pas encore une si vieille bête...

EDITH, sans conviction. — C'est mon gros chat chéri.

ALPHONSE, à Anet, qui s'est détourné. — Eh bien ? Qu'avez-vous ? ...

ANET, sinistre. — Rien. Il va faire beau aujourd'hui.

ALPHONSE. — Vous n'avez pas l'air bien...

ANET. — La fatigue...

ALPHONSE. — Parbleu ! Mangez légèrement, buvez peu et mettez-vous au lit de bonne heure avec une brave petite femme comme la mienne, et vous irez mieux. N'est-ce pas, ma chérie ?

Il lui donne une petite tape sur le derrière.

EDITH. — Chut... Veux-tu te taire !...

ALPHONSE. — Quoi ! Après huit ans de mariage, on peut bien dire qu'on est heureux...

ANET. — Allons ! C'est si naturel !

EDITH, pour couper court. — Viens. Rentrons maintenant. (A Anet :) Au revoir.

Entre Mme Boniface, la tenancière du kiosque, assez corpulente et cordiale.

Mme BONIFACE, à Anet. — Ah ! bonjour, monsieur Anet. Comme ça fait plaisir de vous revoir ! Ce sont des amis à vous ? Asseyez-vous, messieurs-dames... Pardon.

Elle entre.

EDITH. — Non... Non... Merci... D'ailleurs... Pardon... (elle s'efface) nous allons sortir. Tu viens, Alphonse ?

ALPHONSE, consultant sa montre. — Je dois être au bureau à 8 heures ce matin.

EDITH. — Viens vite te coucher, alors... Pardon.

Elle se glisse vers la porte.

ALPHONSE. — Non. De toute façon, je ne dormirais plus maintenant et il faut que je parle à notre ami.

ANET. — A moi ?

Mme BONIFACE, à Anet. — J'avais une peur d'arriver en retard !... Pardon... (Elle passe entre eux portant un éventaire tout préparé qu'elle va disposer dehors sur la façade.) Excusez-moi...

EDITH. — Pardon...

Elle s'efface pour laisser Mme Boniface sortir.

Mme BONIFACE. — Pardon.

ALPHONSE, à Edith. — Mais va, ma chérie, tu dois être fatiguée.

EDITH, désignant Anet. — Qu'est-ce que tu as à lui dire ?

ALPHONSE, d'un ton ambigu. — Voilà longtemps que nous ne nous sommes pas vus. Nous allons bavarder un peu, n'est-ce pas, Anet ?

ANET, d'un ton neutre. — Avec joie.

ALPHONSE. — Pourquoi ne nous avoir jamais fait signe ? Voilà huit ans que nous sommes mariés et nous ne vous avons jamais vu.

ANET. — Je n'ai pas eu le temps.

ALPHONSE, riant. — Toujours le même !

Mme BONIFACE, que l'on voit par le guichet disposer son éventaire. — Monsieur Anet ! Surveillez le chien. L'odeur de l'encre, ça les inspire !

ALPHONSE, prenant Mirza par le cou. — Oh ! pardon... Tiens ! Prends-la avec toi. Et fais-moi couler un bain. Je te rejoins.

EDITH, à Anet, après un temps. — Alors... Au revoir.

ANET. — Au revoir.

ALPHONSE. — Eh bien, quoi ! Embrassez-vous !

ANET. — Oui ?

ALPHONSE. — Entre gens de théâtre, je sais ce que c'est. Ne vous gênez pas pour moi ! Regarde, Edith, il n'ose pas. Embrasse-le donc !

EDITH, déposant Mirza par terre, à Anet. — Elle aime les gâteaux ?

ALPHONSE, qui a entendu. — Les gâteaux ?... Qui ?... Mirza ?...

EDITH. — Non, je pensais que je pourrais aller goûter, un jour, chez Anet...

ALPHONSE. — Arrange plutôt un dîner à la maison, qu'on se revoie un peu, c'est trop bête !

EDITH. — L'un n'empêche pas l'autre. (A Anet :) N'est-ce pas, Anet ?

ANET. — Si, justement. Au revoir...

EDITH, à Anet. — Pardon.

ALPHONSE, machinalement. — Pardon ?

ANET. — Ce n'est rien.

Edith sort.

ALPHONSE. — Eh bien ! Vous qui ne l'aviez pas vue depuis si longtemps, comment la trouvez-vous ? Changée ?...

ANET. — Parfaite.

ALPHONSE. — Ah ! Ce n'est plus l'ingénue qui bouleversait tout Paris dans votre pièce !

ANET. — En effet. Une vraie petite femme. Elle a tenu ses promesses.

ALPHONSE. — Vous avez l'air déçu.

ANET. — Non. Non... Au contraire. C'est très réconfortant de vous avoir vus ensemble.

ALPHONSE, assez satisfait. — Ça ! Pour un couple modèle !...

ANET. — Et au fond si bien fait pour s'entendre... Oui... C'est réconfortant.

Il respire largement avec satisfaction et soulagement.

ALPHONSE. — Ah !... Et maintenant que nous voilà entre hommes...

LA TÊTE DE Mme BONIFACE. — Sans vous commander... Voulez-vous me passer les illustrés, là, à gauche...

ANET. — Ceux-là ?

LA TÊTE DE Mme BONIFACE. — Non, à gauche... Merci... (Elle les prend par-dessus la tête d'Alphonse.) Pardon.

ANET, à Alphonse. — Le soleil se lève. Ne pensez-vous pas que nous serions mieux sur le square ?

ALPHONSE. — Dans cette tenue ! De quoi aurais-je l'air ?... Non... Asseyez-vous ici, près de moi. Je n'ai que deux mots à vous dire.

ANET. — Voilà... De quoi s'agit-il ?

ALPHONSE, mystérieusement. — Mon cher Anet. Quoi que vous en pensiez et en dépit des apparences, je ne suis pas dupe.

ANET. — Vous auriez pu le dire plus tôt.

ALPHONSE. — Devant Edith, ce n'aurait pas été délicat.

ANET. — En effet... Voulez-vous une cigarette ?...

ALPHONSE. — Jamais à jeun... Vous comprenez, on ne me la fait pas.

ANET. — On a raison.

ALPHONSE. — Pardon ?

ANET. — On a raison de ne pas vous la faire.

ALPHONSE. — Je ne comprends pas.

ANET. — Ça ne veut rien dire.

ALPHONSE. — Moi je ne parle que pour dire quelque chose.

ANET. — Dites.

ALPHONSE, pesant ses mots. — Je ne suis pas dupe : vous n'êtes pas heureux.

ANET, rassuré. — Ah !... Première nouvelle.

ALPHONSE. — Oui... Vous avez beau faire le flambard, le noctambule... Sous le smoking, il y a l'homme. Et l'homme n'est pas heureux. Ça se lit dans vos yeux.

ANET, après un temps. — Et alors ?

ALPHONSE, très cordial. — Moi je vous aime bien.

ANET. — Je vous suis...

ALPHONSE. — Et je veux faire quelque chose pour vous. C'est grâce à vous, grâce à votre pièce que j'ai connu Edith, autrefois.

ANET. — Un hasard...

ALPHONSE, industriel, « franc-jeu ». — N'importe. Nous vous devons notre bonheur. Moi, je veux faire le vôtre.

ANET. — C'est une vaste ambition. Et quel est votre plan ?

ALPHONSE. — Le voici.

M^me^ Boniface rentrant. Elle porte deux énormes paquets de journaux ficelés.

M^me^ BONIFACE. — Les Messageries sont terribles ! Ils vous disent « Soyez toujours là à 5 heures... » On se lève tôt. On n'a même pas le temps de faire un peu de toilette. Et à 5 heures et quart ils s'amènent comme des fleurs avec leurs paquets. Imaginez qu'un client soit venu : dix sous de perdus pour moi !

ALPHONSE. — Nous ne vous dérangeons pas ?

M^me^ BONIFACE. — Vous êtes ici chez vous. Si vous vouliez seulement vous pousser un peu... (Un temps.) Pardon... Ce n'est pas tant pour les dix sous, bien sûr... Mais c'est une question de conscience professionnelle ! On aime son métier ou on ne l'aime pas.

ALPHONSE, à Anet. — Voilà ! J'allais y venir. Comme c'est vrai, madame, ce que vous venez de dire là !

M^me^ BONIFACE. — Tenez, mon mari, il était marin. Du jour où il n'a plus pu naviguer, il est mort.

ALPHONSE. — Voilà !

M^me^ BONIFACE, légèrement. — Faut dire aussi qu'il s'était cassé la colonne vertébrale.

ALPHONSE. — N'importe ! Un marin *doit* naviguer, un maçon *doit* construire, un moine *doit* prier. Vous êtes écrivain... et d'un joli talent...

ANET. — Merci.

ALPHONSE. — ... Vous *devez* écrire. Sinon, à l'instar du marin immobile, du maçon désœuvré et du moine sceptique, vous ne serez pas heureux.

M^me^ BONIFACE. — C'est bien vrai, ça.

ALPHONSE, poursuivant sa démonstration. — Or, pourquoi depuis huit ans n'avez-vous rien écrit ?

ANET. — Parce que je n'étais pas heureux, justement.

ALPHONSE, désarçonné. — Diable... je n'avais pas pensé à cela.

ANET. — N'importe ! Oubliez votre démonstration. Je viens de retrouver le goût de vivre. Et je suis heureux maintenant, rassurez-vous. Je respire et m'étonne d'avoir si longtemps soupiré. Comme c'est réconfortant le spectacle d'un couple qui s'aime et qui se complète si bien !... L'air du matin, les coups de bec du soleil à travers les feuilles, le trombone de l'arroseuse municipale et tous ces pépiements de l'aurore sur le square du Pérou fêtant le retour de ma lucidité retrouvée. Regardez-les ! Ecoutez-les !

UN CLIENT, par le guichet. — *L'Aube.*

M^me^ BONIFACE. — Voilà. Merci, monsieur Dubois. (Il disparaît.) Bonjour, monsieur Quinet, voilà *l'Aurore* !

ANET. — Je vais flanquer tout le monde dehors.

ALPHONSE. — Quoi ?

ANET. — Chez moi. Je vais rester seul avec Caroline.

ALPHONSE. — Qui est-ce ?

ANET. — Et je vais écrire ! Je vais écrire une pièce !

ALPHONSE, aussitôt enthousiaste. — Bravo !

ANET, de même. — Le premier acte se passera dans un kiosque à journaux.

ALPHONSE. — Amusant.

ANET, de même. — Entre une femme vaine et un homme puéril.

ALPHONSE. — Piquant. Que feront-ils ?

ANET. — Ils se déferont.

ALPHONSE. — Et puis ?

ANET. — Il se refera...

ALPHONSE. — Quoi ?

ANET. — Une vie, une raison d'être.

ALPHONSE. — Très bien ! Ce sera une pièce optimiste ?

ANET. — En diable. Et vous la financerez, car c'est bien là, n'est-ce pas...

ALPHONSE. — ... La marque de reconnaissance que j'entendais vous donner ? Oui !

TÊTE D'UN CLIENT, comme en conclusion. — *L'Humanité.*

M^me^ BONIFACE. — Voilà.

ANET. — Merci donc. Et à bientôt.

ALPHONSE. — Mais je voudrais tant connaître la suite de votre pièce...

ANET. — Laissez s'accomplir les rites du travail créateur.

ALPHONSE. — Très juste... Je les respecte. Et mon bain m'attend. Au revoir, mon cher ami. Ainsi, vous êtes heureux... Je suis content de m'être trompé.

ANET. — Trompé ? A peine. A propos... Mes respects à votre femme.

ALPHONSE. — Je n'y manquerai pas.

Il est sorti.

ANET, à M^me^ Boniface. — Madame Boniface. Je vous prends à témoin !

M^me^ BONIFACE, tournant peureusement la tête vers Anet. — Moi ?

ANET. — Oui, vous. Le premier témoin de ma vieille mélancolie.

M^me^ BONIFACE. — Oh !

Geste évasif.

ANET. — Vous qui de votre espèce de tour d'ivoire voyez chaque matin défiler deux cent mille hommes : les employés, les chauffeurs d'autobus, les sauteruisseaux et les garçons de recettes ; vous qui, aux crépuscules d'été, assistez aux ramifications des couples d'amoureux sous les marronniers du square, vous devant les yeux de qui les voitures nickelées décrivent leurs trajectoires alourdies par tant de vanité ; vous qui m'avez vu tremblant et inconsolable, pleurant sur vos journaux quand cette femme sortait de chez elle ou y rentrait de sa démarche sautillante.

Cette femme qui dort avec des bijoux et qui couche avec la fortune... Dites-moi, vous, madame Boniface... Existe-t-il un homme à votre connaissance qui ait plus misérablement perdu huit années de sa vie ?

Mme BONIFACE, qui n'a pas très bien suivi. — Ma foi... Je n'ai rien remarqué.

ANET. — Ce n'est pas possible ! Vous voulez m'épargner, madame Boniface ! J'ai été le centre même de la stupidité. Et pour si peu de chose !...

Mme BONIFACE. — Il ne faut pas vous frapper comme ça... J'ai vu bien pire, allez !...

ANET. — Vraiment ? Où ça ?

Mme BONIFACE, montrant les journaux. — Là-dedans... Alors, je suis blasée...

Elle chante :

Au long des journées
Moi je vends des journaux,
Je vends l'Humanité,
Je vends le Figaro,
Combat, l'Aube, *et* le Jour,
La Campagne *et* le Vent,
Des journaux pour enfants,
Des journaux pour l'amour.
Je vends mes journaux
Tout au long des journées,
Je les lis mot à mot
Et suis bien informée.
Mais ces informations
Ont fait tant et si bien
Que je n'ai d'opinion
Sur personne et sur rien.

ANET, reprenant gaîment un ton au-dessus.

Au long des journées
Vendez donc vos journaux,
Vendez l'Humanité
Vendez le Figaro,
Combat, l'Aube *et* le Jour,
La Campagne *et* le Vent,
Des journaux pour enfants,
Des journaux pour l'amour.

Mais un beau matin
Vous serez étonnée
Les journaux parisiens
Diront ma renommée !
Examinez-les bien,
Découpez ma photo,
Quand en fin de journée,
Vous lirez vos journaux !

L'orchestre reprend la mélodie. Le kiosque pivote sur lui-même ; des portants s'écartent. On le voit à l'extérieur sur un coin de place parisienne, entre un bec de gaz et un marronnier. Anet chante à nouveau la dernière strophe de la chanson et sort joyeusement salué par Mme Boniface qui hisse sur son kiosque un grand pavois de journaux aux titres imaginaires.

RIDEAU

ACTE II

Le décor représente un atelier dans un vieil immeuble. Assez délabré mais plus pittoresque que triste. En bas l'atelier proprement dit: meubles branlants et défraîchis, vieux piano droit, inexprimable désordre. Un escalier monte vers une galerie où se trouvent les deux chambres. (Cette galerie peut traverser le décor dans toute sa largeur; on peut aussi n'en voir que l'amorce.) La pièce n'est pas plafonnée. On peut voir le toit aux poutres apparentes.

Après les trois coups, on entend, joué au piano, l'air final de l'acte premier. Le rideau se lève ; Anet achève de jouer l'air.

ANET, plaquant les derniers accords. — Mme Boniface hisse un pavois fait de journaux aux titres imaginaires... Le rideau tombe. (Il plaque un accord final et se retourne vers Edith et Alphonse qui l'écoutent assis sur de vieux fauteuils.) Et c'est la fin du premier acte.

ALPHONSE. — Je le trouve parfait. Bravo.

ANET. — Et à vous, Edith, ça vous plaît ?

EDITH, avec un sourire gêné. — C'est amusant.

ANET, à Alphonse. — Vous ne m'en voulez pas trop d'avoir inventé cette idylle entre votre femme et moi ?

ALPHONSE. — Pas du tout ! Pensez donc !... Je sais bien que le théâtre a ses exigences. Ce serait trop simple s'il n'y avait qu'à copier la réalité ! (Après une hésitation.) Pourtant à ce propos...

ANET. — Quelque chose vous chiffonne ?

ALPHONSE. — Oh !... C'est une réserve toute personnelle... A partir du moment où moi, j'entre en scène. (Se tournant en riant vers Edith.) Enfin... si j'ose dire — vous faites prononcer au personnage du mari des paroles qui sont à peu de chose près celles que j'ai dites...

ANET. — Vous l'avez remarqué ?

ALPHONSE. — Et du fait de cette « idylle inventée » elles prennent un double sens qui risque de rendre le personnage assez ridicule, ne trouvez-vous pas ?

ANET. — Ma pièce n'est qu'une comédie.

ALPHONSE. — J'entends bien. Et je suis heureux de vous avoir donné des idées... Mais même pour une comédie je trouve que votre personnage fait un peu trop... *mari du répertoire* !

ANET. — Vous trouvez ?

ALPHONSE. — Je le crains... Tenez, un exemple... Quand le mari dit : « Je ne suis pas dupe... »

ANET. — Vous l'avez dit.

ALPHONSE. — Oui. Mais pas dans les mêmes circonstances... Vous vous créez là un quiproquo... gênant.

ANET. — Ce sera d'un gros effet.

ALPHONSE. — Justement... Je me trompe peut-être, mais je trouve ça...

ANET. — Dites...

ALPHONSE. — Un peu gros... Oui... Un gros effet. « Je ne suis pas dupe » au moment où précisément... C'est... Oui, un peu gros... Qu'en penses-tu, chérie ?

EDITH, qui était songeuse. — Pardon, mon chéri ?

ALPHONSE. — Je disais à Anet... Son « Je ne suis pas dupe »... Ça ne te choque pas ?

EDITH. — Ça fera rire.

ALPHONSE. — Peut-être, après tout... (Il rit, et, s'adressant à Edith, qui semble à peine l'entendre.) ... A quoi penses-tu ? Tu as l'air préoccupée ?

ANET. — C'est ma petite saynète qui vous rend mélancolique ?

EDITH. — Oui et non.

ANET. — Moi qui avais espéré vous divertir !...

EDITH. — Je pensais à ce que m'a dit une amie qui fait du cinéma. Il paraît que la première fois qu'on se voit vivre et qu'on s'entend parler sur l'écran on est effrayé par cette espèce de monstre qu'on ne connaît pas et qui vous semble si étranger... J'aurais dû faire du cinéma.

ANET. — Vous avez préféré le mariage.

ALPHONSE. — Un petit renoncement, ce n'est pas trop payé pour un grand bonheur.

ANET. — C'est ce que je voulais dire.

EDITH, cherchant avec sincérité à s'expliquer sa propre impression. — Cela m'a produit une impression un peu semblable, cette femme qui est moi, telle que les autres me voient, telle que vous me voyez, Anet ; telle que je suis, peut-être...

ALPHONSE. — Telle que tu es ! Veux-tu bien te taire ! Tu n'as rien d'une femme fatale !

ANET. — Bien sûr que non ! Le physique peut faire illusion...

ALPHONSE. — Et encore !... Mon pauvre chou ! Il ne faut pas te laisser déprimer parce qu'Anet a pris des libertés avec ton personnage. C'est un mélange un peu perfide de vérité et de mensonge.

ANET, faisant mine de la consoler. — Le propre de la création littéraire, ma chère Edith.

EDITH, sur le point de pleurer. — Je n'avais jamais pensé que le fait de dormir avec mes bijoux...

ALPHONSE. — Ma pauvre chérie !... Je sais bien que ce n'est qu'une charmante petite manie...

ANET, toujours faux. — Je suis bien forcé, à la scène, de lui donner un sens révélateur à cette petite manie, mais purement imaginaire.

EDITH. — Tous les gens qui me connaissent vont penser qu'il s'agit de moi.

ALPHONSE. — Je voudrais bien voir ça !... Rassure-toi. Tu ne ressembles pas plus à une femme vénale que moi à un mari cocu.

ANET. — C'est bien mon avis. Moquez-vous de ce qu'on peut penser.

EDITH, se reprenant. — Vous êtes très fort, Anet.

ALPHONSE. — Il n'y met pas malice. Pourquoi ne prends-tu pas ça plus gaiement ?

EDITH. — Il me peint sous un aspect odieux.

ALPHONSE. — Moi aussi. Ça ne m'empêche pas de sourire.

EDITH. — Ni de le financer ?

ALPHONSE. — Sa pièce est amusante ; c'est l'essentiel.

EDITH. — Bon. Dans ce cas, je sais ce qui me reste à faire. Anet ?...

ANET. — Oui ?

EDITH. — Croyez-vous que je pourrais jouer ce rôle ?

ANET. — Vous avez l'âge du personnage.

ALPHONSE. — Tu veux te remettre au théâtre ? C'est contraire à nos conventions, Edith.

EDITH. — Pour une fois, mon chéri... Cela m'amuserait tant de jouer un rôle que j'ai inspiré et... (le prenant par le cou) dans un spectacle que tu commandites...

ALPHONSE, s'attendrissant. — Pour une fois... (A Anet :) Mais croyez-vous qu'elle puisse rendre convenablement ce personnage de grue ?

ANET. — Pourquoi pas ?

ALPHONSE. — C'est si loin de sa nature...

ANET. — Justement ! Votre femme avait des dons certains pour les rôles de composition, autrefois.

ALPHONSE. — Mais il y a huit ans de cela !

ANET. — Son talent n'a pu que se développer.

EDITH. — Accepte, mon chéri, je t'en prie.

ALPHONSE. — Je ne dis pas non... Mais tout de même, il y a un instant tu avais de la peine parce que ce rôle te montrait sous un jour odieux...

EDITH. — Tu m'as prouvé que j'avais tort, mon chéri.

ALPHONSE. — Bon. Mais de là à l'interpréter !...

EDITH. — En le jouant, j'oublierai les ressemblances...

ANET. — Purement superficielles.

EDITH. — Et je devrai fixer mon attention sur tout ce qui le différencie de moi.

ALPHONSE. — En somme, si je comprends bien, ce que tu voudrais, c'est prendre le taureau par les cornes ?

EDITH. — Voilà.

ALPHONSE. — Eh bien ! Ça me plaît ! En affaires moi-même je n'agis pas autrement. Et ça m'a assez bien réussi. J'accepte. Pour *une fois*.

EDITH. — Merci, mon lapin.

ALPHONSE. — Mais j'y mets une condition. C'est qu'Anet veillera sur toi.

EDITH. — Comment ! Tu n'as pas confiance en ta femme ?

ALPHONSE. — Si, ma poupée. Je n'ai pas vécu huit ans auprès de toi sans apprendre à te connaître. Mais... les coulisses... hein, Anet ?

ANET. — Ah ! ça...

ALPHONSE. — Promettez-moi que si quelqu'un venait à lui manquer de respect...

ANET. — Je vous le promets.

ALPHONSE. — Vous me comprenez ?... Ce ne serait pas la peine d'avoir trouvé voilà huit ans dans ce milieu frelaté une petite âme si neuve et si pure pour l'exposer aujourd'hui...

La porte s'est brusquement ouverte. Caroline entre en courant et bondit au cou d'Anet.

CAROLINE. — J'ai oublié de te dire. Il y a le monsieur du gaz qui est passé, il a dit qu'il s'était trompé de 3 mètres cubes et qu'il fallait téléphoner à Roquette 2 fois 12 avant 5 heures pour faire vérifier le compteur.

ANET. — Tu me le rappelleras ce soir... (A Alphonse :) Je vous présente ma fille.

ALPHONSE. — Quoi ?

CAROLINE, à Alphonse. — Bonjour, monsieur.

EDITH. — Comme elle a grandi !

ANET. — Il fallait s'y attendre.

ALPHONSE, à Anet. — Je ne savais pas que vous étiez vraiment père.

EDITH. — Bonjour, mademoiselle Caroline.

ANET, à Alphonse. — Et elle s'appelle vraiment Caroline.

CAROLINE, serrant la main d'Edith. — Bonjour, madame.

EDITH. — Je peux vous embrasser ?

CAROLINE, souriante. — Non, merci, madame.

EDITH, piquée. — Comment « non, merci » ?

CAROLINE. — Je n'en ai pas envie.

EDITH. — Ce n'est pas très gentil, ma petite fille.

CAROLINE. — Il ne fallait pas me le demander, ma petite dame.

EDITH, étonnée. — Oh !

ANET, sans conviction. — Caroline ! Veux-tu être polie !

CAROLINE. — Je suis polie : j'ai dit « Non, merci ».

ANET. — Embrasse Madame tout de suite.

CAROLINE. — Bon. Alors je vais l'embrasser en pensant que c'est toi. (Elle l'embrasse.) Voilà !...

EDITH. — Pourquoi êtes-vous méchante avec moi ?

CAROLINE. — Je ne suis pas méchante, je ne vous connais pas. S'il fallait que je me laisse embrasser par tous les gens que je ne connais pas, je serais déjà usée.

ALPHONSE, pour dire quelque chose. — Elle est drôle.

EDITH, après un regard réprobateur, à Alphonse. — Je ne suis pas une personne comme vous avez pu en voir souvent ici.

ANET. — Madame t'a connue toute petite petite petite.

CAROLINE. — Comment veux-tu que je m'en souvienne ?

EDITH. — Je suis une amie de votre chère maman.

CAROLINE. — Ah ! oui ? Eh bien, si vous la voyez, dites-lui que je ne l'aime pas du tout.

EDITH. — Il ne faut pas parler ainsi de sa mère.

CAROLINE. — Depuis huit ans, elle ne nous a pas donné de ses nouvelles. Mais maintenant, on ne l'attend plus, n'est-ce pas, papa ?

ANET. — Va voir si tout est prêt à la cuisine.

CAROLINE. — Bien, papa.

Elle sort.

ALPHONSE, assez perplexe, à Edith, tandis qu'Anet referme la porte. — Tu ne m'avais pas parlé de cette lamentable histoire.

ANET, s'interposant. — C'est moi.

ALPHONSE. — Pardon ?

ANET. — C'est moi qui lui avais demandé de tenir cela secret.

ALPHONSE. — Mon pauvre ami. Vous aimiez sans doute cette femme ?

ANET. — Sans doute.

ALPHONSE. — Quelle femme était-ce ?

ANET. — Une cantatrice italienne. Peu de chose. Une erreur de jeunesse.

EDITH. — Vous exagérez. Elle avait de très grandes qualités. Je l'aimais beaucoup.

ALPHONSE, attendri. — Voilà bien Edith ! Elle défend toujours ses amies. Même lorsqu'elles ne le méritent pas.

ANET. — C'est à elle pourtant que son rôle est redevable de ses côtés franchement antipathiques qui vous déplaisaient.

ALPHONSE, pour changer de conversation. — Oh !... Nos œuvres sont pétries de nos souffrances. N'avez-vous pas prévu, au second acte de votre pièce, une confrontation entre la mère et la fille ?

ANET. — Sûrement pas.

EDITH. — C'est dommage. Pourquoi ?

ANET. — La situation serait un peu mélodramatique pour une comédie légère.

ALPHONSE. — Tout de même, je suis anxieux de connaître la suite ! Vous nous la lirez demain, voulez-vous ? Je dois partir maintenant.

ANET. — Comment ! Sans attendre Cervolet ?

ALPHONSE. — Je rencontrerai votre directeur une autre fois. Rien ne presse.

ANET. — Mais si, au contraire. Il m'a bien précisé que, s'il n'avait pas aujourd'hui un chèque de vous le couvrant de tous les frais du spectacle, il ne prendrait pas le risque de commencer les répétitions.

ALPHONSE. — Il a dit « le risque » ?

ANET. — Oui.

ALPHONSE. — Mais le risque est pour moi. Il a du culot !

ANET. — *Audaces fortuna juvat.*

ALPHONSE. — Enfin !... Puisqu'il faut en passer par là !... (Il tire son carnet de chèques et écrit.) J'espère qu'il ne m'en voudra pas de ne l'avoir pas attendu.

ANET. — Je vous excuserai.

ALPHONSE. — Il a plus d'une heure et demie de retard... Voilà.

Il lui tend le chèque.

ANET. — Merci encore de ce que vous faites pour moi.

ALPHONSE. — N'en parlons pas. Je suis doublement heureux maintenant qu'Edith... (Il regarde Edith, qui est restée immobile au fond de la scène, et s'aperçoit qu'elle pleure.) Eh bien ! Qu'y a-t-il, ma petite fille ?...

EDITH. — Rien... Rien... Laisse-moi.

ALPHONSE, revenant vers Anet. — Vous voyez. C'est l'accueil réservé de votre petite Caroline qui l'a chavirée ainsi !...

ANET. — Je suis désolé, Edith.

EDITH. — Laissez-moi, je vous dis !

ALPHONSE, bas, à Anet. — Elle est terriblement sensible. (A voix haute.) En tout cas, bravo encore pour votre premier acte. Et bravo aussi pour votre petite Caroline ; elle a l'air diablement éveillée ! Quel âge a-t-elle ?

ANET. — Euh... neuf ans.

ALPHONSE. — Neuf ans... (Puis, tout à coup.) Neuf ans ! Mais je comprends tout !

ANET, inquiet. — Que comprenez-vous ?

EDITH, revenant soudain à la réalité. — Qu'est-ce qu'il y a, mon chéri ?

ALPHONSE. — Ce n'est pas par hasard que dans votre pièce vous en avez fait la fille d'Edith !

ANET. — Pourtant je vous jure bien...

ALPHONSE, le coupant. — Ta... ta... ta... Il n'y a pas tout à fait dix ans que tu connais Anet, n'est-ce pas ? C'est toi qui me l'as dit.

EDITH, troublée. — Oui... Mais...

ALPHONSE. — Tu pourrais donc être la mère de Caroline.

ANET, avec violence. — Ça ne prouve rien !

ALPHONSE. — Si ! Ça prouve clairement comment, dans votre inconscient, la similitude des dates a amené la confusion des personnes.

ANET. — Que voulez-vous dire ?

ALPHONSE. — Vous avez connu Edith et la mère de Caroline à la même époque de votre vie. La seconde ayant disparu, vous reportez inconsciemment tous ses défauts sur ma femme et vous en faites le personnage de votre pièce ! Hein ?...

ANET, soulagé. — Je n'y avais pas pensé.

ALPHONSE. — La naïveté est l'apanage des véritables créateurs ! (Frappant du bout des doigts sur le front d'Anet.) Ah !... Tout ce qui se passe là-dedans ! Au revoir. A tout à l'heure, ma chérie, et ne sois pas triste pour si peu de chose. (Avant de sortir, il frappe à nouveau sur le front d'Anet.) Ah !... Là-dedans !...

Il sort. Edith a caché son visage dans ses mains.

ANET. — Il a raison. Il n'y a pas de quoi être si triste...

EDITH. — Oh ! Je t'en prie. Cesse ton petit jeu, maintenant.

ANET. — Je ne plaisante pas. Sérieusement, je ne trouve pas qu'il y ait de quoi pleurer. Tu vas faire ta rentrée au théâtre...

EDITH, bas. — Tais-toi, je t'en prie.

ANET, poursuivant. — Dans une pièce de l'auteur qui a fait ta gloire...

EDITH, de même. — Assez.

ANET. — Tous les journaux de M^me^ Bonifacc s'attendriront sur la réapparition de ce vieux tandem :

Il ne pouvait écrire sans elle,
Elle ne pouvait jouer sans lui.

Vraiment, il n'y a pas de quoi pleurer... ou alors, des larmes de bonheur.

CAROLINE, apparaissant. — Combien êtes-vous pour le goûter ?... Ah ! le monsieur est parti ?

ANET, récapitulant. — Eh bien !... Nous attendons M. Cervolet, il y a Madame...

CAROLINE, à Edith. — Ce n'était pas votre mari ?

EDITH. — Mais oui.

CAROLINE. — Ah ! C'est votre mari... Il s'en va et vous restez ?

ANET. — Caroline, cesse d'être insolente.

CAROLINE. — Je disais ça à cause des tasses. Il n'y en a que trois.

ANET. — Tais-toi.

CAROLINE. — Tu boiras dans un verre.

Elle sort et referme la porte de la cuisine.

EDITH. — Décidément, elle ne m'aime pas.

ANET. — Il faut avouer que la voix du sang n'a pas chanté.

EDITH. — C'est pire que de l'indifférence. Elle a pour moi une sorte d'aversion.

ANET. — Tu t'es présentée comme une amie de sa mère, tu as eu tort.

EDITH. — Pourquoi lui as-tu dit la vérité ?

ANET. — A quel sujet ?

EDITH. — Au sujet de sa mère.

ANET. — Tu aurais voulu que je l'élève dans ton culte ?

EDITH. — Non. Tu aurais pu inventer quelque chose.

ANET. — Par exemple ?

EDITH. — Je ne sais pas... Dire que j'étais morte dans un accident d'auto.

ANET. — Pour qu'elle te divinise ? Merci bien. J'aurais pu dire aussi que c'est moi qui conduisais, que j'étais ivre, et que je tenais le volant d'une seule main parce que je te battais de l'autre. Hein ? J'ai préféré la vérité... très édulcorée, rassure-toi, mais tout de même la vérité... Un père abandonné, c'est assez rare et un peu ridicule, mais les yeux d'un enfant lui donnent un certain prestige.

EDITH. — Il vaut mieux qu'un enfant respecte la mémoire de sa maman.

ANET. — Pourquoi ?

EDITH. — C'est plus joli.

ANET. — Nous n'avons pas de « jolies » mamans dans la famille : déjà ma grand-mère escroquait des héritages à mon père ; lui-même a épousé une femme charmante qui le ruinait après trois années de mariage et me giflait dès ma troisième année d'existence. Je sens encore sur ma joue la chère caresse maternelle des bagues qu'elle portait à chaque doigt et, trente ans plus tard, je revois cette douce main, le jour de ma mobilisation, me tendre un billet de 100 francs dans le scintillement de ses trois solitaires. Tu n'as fait que continuer cette lignée. Et, puisque tu te veux respectable, sois-le dans la mesure où tu maintiens une tradition et où toute tradition par essence est respectable, Edith.

EDITH. — Cesse de me parler sur ce ton.

ANET. — C'est un ton courtois. Celui qu'on peut attendre d'un ami très cher.

EDITH. — Tu ironises, tu te moques de moi, tu me rabaisses.

ANET. — Oh ! te rabaisser...

EDITH. — Tu crois que je vais tolérer longtemps d'être bafouée de cette façon ?

ANET, après un temps bref. — Oui !

EDITH. — Ah ! Et sais-tu pourquoi je l'ai toléré jusqu'ici ?

ANET. — Parce que tout à l'heure devant Alphonse tu ne pouvais pas faire autrement.

EDITH. — Maintenant, nous sommes seuls... J'aurais pu sortir. En claquant la porte.

ANET. — Si tu ne l'as pas fait c'est alors que tu dois avoir besoin de moi.

EDITH. — On ne peut rien te cacher.

ANET. — Je te connais bien...

EDITH. — Tu crois me connaître.

ANET. — Parle. Pourquoi as-tu besoin de moi ?

EDITH. — Cherche.

ANET. — Tout de même pas pour te faire travailler ton rôle ; tu joues d'instinct et mieux que quiconque... (Silence d'Edith.) Alors ?... (Idem.) Si tu espères encore me faire renoncer à Caroline...

EDITH. — Je n'espère rien. J'ai besoin de toi, c'est tout.

ANET. — Pourquoi faire ?

EDITH. — Pour vivre.

ANET, ne comprenant pas. — Quoi ? (Edith va vers le siège où est assis Anet. Elle se met à ses pieds, prend sa main et y appuie sa joue. Anet est stupéfait et reste un moment interdit, puis se lève.) Ah ! Non... Non... Ça ne va pas recommencer.

EDITH. — Pourquoi ?

ANET. — Parce que je ne te veux pas.

EDITH. — Tu ne m'aimes plus ?

ANET. — J'ai tout fait pour que tu t'en aperçoives, il me semble.

EDITH. — Oui ; mais c'est manqué.

ANET. — Quoi ? Tu ne trouves pas que j'ai changé depuis un mois ?

EDITH. — Tu as changé ta façon de m'aimer. Avant tu cherchais à me plaire, tu cherches maintenant à me faire mal, à me blesser.

ANET. — J'espère que j'y ai réussi ?

EDITH. — Ce n'est pas de l'indifférence, Anet.

ANET, avec trop de force. — Je ne t'aime plus. Tu avais fait de moi une loque. Mais depuis deux mois je revis, je respire, je travaille, je suis heureux. J'y ai mis le temps, mais je me suis libéré de toi.

EDITH. — Tu t'es libéré d'une image fausse et maintenant tu me vois comme je suis, c'est tout.

ANET. — Sois certaine que si je t'avais vue ainsi le jour où tu m'as quitté...

EDITH. — Tu m'aurais peut-être battue au lieu de pleurer et alors je ne t'aurais pas quitté.

ANET, méprisant. — Comment es-tu faite ?

EDITH. — Comme les autres.

ANET. — Toutes les autres ne se vendent pas.

EDITH, avec simplicité et un effort inhabituel pour s'analyser. — Nous leur ressemblons quand même. On nous croit différentes, froides, réfléchies ; nous avons un peu plus de volonté, c'est tout. La volonté d'en sortir. Nous nous fabriquons une carapace d'indifférence pour pouvoir supporter la présence de l'homme que nous n'aimons pas et tous les hommes s'y laissent prendre. S'ils savaient comme elle est fragile, pourtant... Un coup, une parole dure ou moqueuse et la voilà brisée. En dessous, nous sommes semblables aux autres femmes...

ANET. — Très touchant...

EDITH, poursuivant. — Il y a en nous le même besoin d'amour et de tendresse. La même panique de la solitude. Si aucune main ne vient nous rudoyer, nous pouvons vivre et mourir ainsi avec notre cuirasse, ni heureuses, ni tristes, à mi-chemin de tout, à peine conscientes d'être seules.

ANET, raillant son propre attendrissement. — Edith... Est-ce que tu cherches à m'apitoyer ?

EDITH. — Je ne sais pas. Je ne suis pas intelligente, moi. Je te dis ce que je sens, c'est tout.

ANET. — Cette vie dépouillée, cette existence amortie, c'est *toi* qui l'as voulue. Et ta solitude, tu l'as choisie, tu l'as construite délibérément, en connaissance de cause ! Voilà huit ans que tu vis avec cet homme.

EDITH. — Les premiers temps, j'ai cru que je pourrais l'aimer.

ANET, incrédule. — Non ! ! !

EDITH. — Comme on aime le repos, le confort, la sécurité...

ANET. — ... les croisières, la bicyclette, les choux farcis ! Et tu te plains !...

EDITH. — Jusqu'aujourd'hui, je n'éprouvais qu'un vague ennui que je ne cherchais pas trop à comprendre. Quand je me sentais trop triste, il me suffisait de penser : « J'ai un mari ; il n'est ni très beau ni très intelligent, mais il y a un homme qui m'aime. » Et puis...

ANET, imitant son ton rêveur. — Et puis il y en a un autre qui souffre. Hein ?

EDITH, désarmante, sans cynisme. — Oui... Tu vois... C'est bête à dire. Ça me faisait du bien de penser que tu ne m'avais pas oubliée, que tu m'aimais toujours de la même façon. Mais tes railleries continuelles aujourd'hui, et puis, tout de même... (s'attendrissant sincèrement sur elle-même) être reçue de cette façon par sa propre fille, après huit ans d'absence...

ANET. — Oh ! Pauvre Edith... Ce n'est tout de même pas elle qui est partie.

EDITH. — J'ai compris tout d'un coup que j'étais toute seule, que ma vie était inutile. C'est affreux, la solitude.

ANET. — Je l'ai connue aussi, grâce à toi.

EDITH. — N'est-ce pas que c'est terrible ?

ANET. — Oui... oui.

EDITH. — Sentir qu'on ne sert à rien, qu'on n'est pas à sa place... Et puis, elle est très jolie, Caroline, ce serait bien agréable de la voir me sourire, de l'entendre m'appeler maman... Reprends-moi, Anet.

ANET. — Non.

EDITH. — Si !... Tu verras comme je serai gentille.

ANET. — La nuit, sur les trottoirs, on entend des promesses de ce genre.

EDITH. — Ne sois pas méchant ! Tu verras comme je saurai t'aimer. Je serai ta petite Edith comme autrefois... Et même pour Caroline, ce sera mieux d'avoir une vraie maman... Elle sera bien élevée. Je veillerai sur elle. Je la conseillerai. Plus tard elle se mariera avec quelqu'un de bien...

ANET. — Dans le style d'Alphonse ?

EDITH. — Oh ! non... plus jeune.

ANET. — Merci pour elle. Non. Ecoute, Edith : ce que tu demandes, je te l'ai proposé il y a deux mois...

EDITH. — Justement...

ANET. — Tu as refusé...

EDITH. — Ça ne me paraissait pas prudent. Mais maintenant tu vas gagner de l'argent avec ta pièce...

ANET. — Ah ! Oui ! Parbleu... C'est juste.

EDITH. — On pourra vivre heureux, tous les trois.

ANET. — Non.

EDITH. — Pourquoi ? (Anet ne répond pas.) Est-ce que je ne te plais plus ?

Elle pose la main sur le genou d'Anet.

ANET, parodiant Edith. — Ne me touche pas.

EDITH. — Anet !... Tu te rappelles ce que tu m'as dit dans le kiosque, le premier soir ?

ANET. — Le premier soir... Le premier soir... J'ai dû dire tant de choses...

EDITH. — Tu m'as dit que tu n'avais jamais tenu dans tes bras une femme aussi bien faite, plus douce à caresser, que j'avais un cou de cygne...

ANET. — Oui... Et une mémoire d'éléphant...

EDITH. — Tu as même dit que mes seins...

ANET, la coupant. — Oui, oui. J'ai dit, j'ai pensé tout cela, c'est vrai. (Il se dégage et se lève.) Je le pense encore. Mais je ne veux plus, tu entends, je ne veux plus de toi dans ma vie !... Tes seins sont ce qu'ils sont ; j'ai appris à m'en passer... Quant à Caroline, elle n'est plus à l'âge où ils pourraient lui être de quelque utilité.

EDITH. — Moque-toi ! Moque-toi ! N'empêche que je te plais. Et la preuve, c'est que tu me fuis.

ANET, revenant vers elle. — Je ne te fuis pas.

EDITH, qui s'est levée, se met tout contre lui. — Alors, prends-moi dans tes bras, si tu l'oses.

ANET, avec calme. — Si je l'ose ? Voilà.

Il la prend dans ses bras et semble dominer un léger trouble.

EDITH, approchant son visage tout près du sien. — Et maintenant ? Ça ne te rappelle rien ?

ANET. — Une garce.

EDITH. — Tu es bête... Qu'est-ce que ça peut me faire que tu me voies comme je suis ?... Au contraire, je préfère ça. Si tu m'aimes, je me corrigerai pour te plaire et pour devenir semblable à celle que tu imaginais autrefois... mon petit Anet.

ANET. — Tu recommenceras toujours.

EDITH. — Non. Je suis sincère, je te jure.

ANET. — Tu es toujours sincère et toujours inconsciente.

EDITH. — Embrasse-moi, mon chéri, et dis-moi que tu m'aimes.

ANET. — Non.

EDITH. — Dis-moi que tu ne m'aimes pas alors, mais embrasse-moi... (Et comme il détourne son visage.) Pendant huit ans, tu ne m'as pas oubliée et tu veux me faire croire maintenant qu'en deux mois...

ANET, la coupant. — Et si, justement, quelque chose avait changé en deux mois ? Si j'avais rencontré une autre femme, une femme que j'aime et qui en vaille la peine, elle ?

EDITH, réfléchit un instant, puis. — Ce n'est pas vrai.

ANET. — Qu'en sais-tu ?

EDITH. — C'est un mensonge que tu inventes. Au fond tu sais bien que tu m'aimes encore et ça te fait peur... Tu as tort, va... Je ne te ferai plus de peine, maintenant.

Caroline entre, portant un plateau.

CAROLINE. — Voilà le goûter.

ANET, se dégageant tout à fait. — Ouf !... Merci, Caroline. Pose-le sur la table.

CAROLINE. — Et M. Cervolet, il n'est pas encore là ?

ANET. — M. Cervolet est toujours en retard.

CAROLINE. — Pourquoi ?

ANET. — Parce qu'il va très lentement, afin de ménager son emphysème.

CAROLINE. — C'est son vieux chien ?

ANET. — Non... son souffle. Il lui faut dix minutes pour monter un étage.

CAROLINE. — Pauvre M. Cervolet.

ANET. — Mais oui... Aussi tout le monde l'aide à ménager son emphysème.

CAROLINE, doucement. — Ce n'est pas son chien.

ANET. — Non. Alors personne ne crie, personne ne se met en colère ; on s'incline devant tout ce qu'il décide pour lui épargner des émotions et ainsi M. Cervolet se maintient en bonne santé. Il a de la chance. Un toast, Edith ?

CAROLINE. — Pour moi, deux, avec beaucoup de miel.

ANET. — Tais-toi et sers le thé.

CAROLINE. — Bien, papa. (A Edith, avec angélisme.) Quatre sucres ?

ANET. — Pour la dernière fois, Caroline, cesse d'être insolente !

CAROLINE. — Je ne suis pas insolente !

ANET. — Tu l'es.

CAROLINE. — Alors, on ne peut plus parler ?

ANET. — Non.

CAROLINE, bas, à son père. — Je voudrais bien savoir ce qu'elle a de si extraordinaire pour que tu l'aimes tant, celle-là...

ANET. — Je te demande d'être polie. Je n'ai jamais dit que je « l'aimais tant » ; c'est idiot, ce que tu dis.

CAROLINE. — Ce n'est pas idiot. Je m'en suis aperçue tout de suite, dès que je suis entrée !... (Plus fort.) Et si elle ne me plaît pas, à moi, ta dame ?

EDITH, très émue. — Alors, ne le montrez pas trop, je vous en prie.

CAROLINE. — Et pourquoi il ne faut pas que je le montre ?

EDITH, bas, après un temps. — Parce que vous me faites beaucoup de peine.

ANET, à Caroline. — Voilà ! Tu es contente ? Je n'ai jamais rien vu de plus méchant que toi.

CAROLINE, après un temps bref. — Que moi ?

ANET. — Oui.

Un silence. Caroline sert le thé. Elle passe silencieusement une tasse à son père, puis s'approche d'Edith et lui tend sa tasse.

CAROLINE. — Tenez. (Remarquant qu'Edith, tristement préoccupée ne l'a pas vue.) J'ai mis un sucre, c'est bien ?

EDITH, avec un reniflement et l'esquisse d'un pauvre sourire. — Oui. Merci beaucoup.

Elle prend la tasse. Un temps.

CAROLINE, que l'émotion commence à gagner, essayant de conserver son ton bourru. — Vous voulez bien que je vous fasse une tartine ?

EDITH, dans un souffle et essayant de garder son sang-froid. — Merci, je n'ai pas faim.

CAROLINE se mord les lèvres, très émue. — Essayez... Non ?

ANET, à Caroline. — Mange. Et laisse-nous tranquilles.

Un temps.

CAROLINE, sur le bord des larmes. — Je n'ai pas faim non plus. (Elle s'approche d'Edith avec la tartine.) Essayez de mordre, un peu... (Personne n'ose bouger.) Je n'ai pas voulu vous faire de la peine...

EDITH. — Ce n'est rien...

CAROLINE. — C'est parce que j'ai toujours peur qu'une dame ne lui plaise trop et qu'après il ne recommence à être triste, comme avant...

EDITH. — Taisez-vous...

CAROLINE. — C'est vrai. Si maman n'était pas partie...

ANET, la coupant. — Tais-toi.

CAROLINE. — Oh ! (Elle ravale à nouveau ses larmes, puis :) Je peux vous embrasser, si vous voulez... (Elle se jette en pleurant dans les bras d'Edith. Anet, troublé, se détourne. Caroline se dégageant et regardant Edith dans les yeux.) Si vous voulez, on peut être des amies pour mille ans !

EDITH. — Je veux bien, ma petite.

Elles s'embrassent à nouveau.

ANET, à Caroline. — Bon ! bon ! Ça suffit, maintenant.

CAROLINE. — Tu vas voir comme je vais être gentille. (A Edith :) Je veux que vous soyez ma meilleure amie. Vous me donnerez une photo où vous souriez et je la mettrai dans ma chambre, à côté de mon lit. Comment vous vous appelez ?

ANET. — Edith. Elle s'appelle Edith. Mais tu ne la connais pas assez pour en faire ta meilleure amie.

CAROLINE. — Et si je l'aime, moi ?

ANET. — On n'aime pas comme ça, brusquement, quelqu'un qu'on ne connaît pas.

CAROLINE. — Tu ne sais plus ce que tu veux, alors ?

ANET. — Je veux simplement que tu aies envers Edith une attitude... normale.

CAROLINE. — Moi j'aime ou je n'aime pas.

EDITH. — C'est vous qui avez demandé à Caroline d'être polie.

ANET. — On peut être poli sans pour cela témoigner de la passion.

CAROLINE, s'assombrissant à nouveau. — Alors, je ne sais plus ce qu'il faut faire. Je n'y comprends plus rien. Tu es complètement fou.

ANET. — Quoi ?

CAROLINE, confuse. — Oh ! pardon !

ANET. — Viens un peu répéter ici ce que tu as dit.

Caroline s'approche prudemment d'Anet et...

CAROLINE, avec un sourire timide. — Je ne l'ai pas dit.

ANET. — Ah ! tu ne l'as pas dit !

EDITH. — Pas besoin de crier comme ça. Vous n'allez pas battre cette enfant !

ANET. — Je ne l'ai jamais battue. (A Caroline, avec force.) Mais je te défends de me parler sur ce ton, tu entends... devant cette femme.

Caroline va pour pleurer à nouveau.

EDITH. — Oh ! Il vous fait peur... Venez près de moi, ma petite.

CAROLINE, vers Anet. — Alors ? Qu'est-ce que je dois faire ? J'suis pas un ballon.

ANET, la poussant vers Edith. — Va... va... Va-t'en au diable !

EDITH, lui ouvrant les bras. — Venez. Il est méchant.

EDITH, chantant.

Une main te repousse
Vers des bras qu'on te tend,
Une parole douce
Suit un regard méchant.
Cela te contrarie,
Te déconcerte un peu.
Et c'est pourtant la vie
Telle qu'on la veut !

Quelques accords préludent. La lumière baisse. Les trois personnages s'immobilisent dans une attitude de gravure romantique : Anet repoussant Caroline vers sa mère qui lui tend les bras. Anet prend Caroline sur ses genoux.

ANET, chantant.

Quand le ruisseau dégèle,
Les arbres semblent morts,
Ils font de la dentelle,
Mais un soleil en or
Dans le ciel qui s'éclaire
Annonce le printemps.

EDITH, chantant.

Lorsque l'on désespère
Il n'est déjà plus temps.

CAROLINE, reprenant la chanson.

Si je suis détestable,
Tu prends un air chagrin.
Quand je me montre aimable,
Tu m'arrêtes en chemin.
Alors, si je proteste,
Tu te mets à chanter.
Alors je te déteste,
Et je voudrais pleurer.

ANET, chantant.

Nous irons en vacances
D'ici deux ou trois mois.
Là, pour ta récompense,
Librement tu pourras
Enjamber la muraille,
Escalader le toit,
T'allonger dans la paille
Ou rester près de moi.

On entend une sonnerie. La lumière et l'attitude des personnages redeviennent normales.

ANET

C'est Cervolet qui sonne,
Descends et va ouvrir.

EDITH

S'il ne voyait personne,
Il pourrait repartir.

CAROLINE

D'abord un tour de danse,
Puis mes remerciements.
Je fais ma révérence
Et reviens à l'instant.

Elle sort en courant.

EDITH, très vite et à mi-voix. — Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il va dire ?

ANET, de même. — Qui ?

EDITH, de même. — Cervolet... .

ANET, de même. — Tu le connais aussi bien que moi. Il va d'abord faire quelques « traits d'esprit », comme d'habitude. Nous les soulignerons de rires entendus, comme il se doit. Et puis la conversation pourra s'engager sur un exposé des difficultés dans lesquelles il se débat pour se terminer en apothéose par la remise du chèque.

EDITH, de même. — Non ! Qu'est-ce qu'il va dire quand il saura que je joue ? Est-ce qu'il acceptera ?

ANET, de même. — Certainement ! Ta rentrée sera un événement très publicitaire.

EDITH, de même. — Quelle chance ! Comme ça nous pourrons déjà nous voir tous les jours.

ANET, de même. — Qui ?

EDITH, de même. — Nous trois.

ANET, de même. — Et pourquoi dis-tu « déjà » ?

EDITH, de même. — Je veux dire... Avant de reprendre la vie en commun.

ANET. — Mais il n'en est pas question, Edith !

EDITH. — Tu recommences ! Alors ce n'est pas encore fini ? (Se rapprochant tendrement de lui.) Tu vas bouder longtemps ?

ANET, faiblissant déjà. — Ecoute, Edith... Je te l'ai dit ; même si je voulais, ce ne serait pas possible.

EDITH, qui n'est pas dupe. — A cause de cette femme imaginaire ?

ANET, essayant d'un ton assuré. — Elle existe.

EDITH, ironiquement. — Et tu l'aimes tant ?

ANET. — Elle m'aime.

EDITH. — Qui est-ce ?

ANET. — Heu... Ça ne te regarde pas.

EDITH. — Et... Comment est-elle ? On peut savoir ?

ANET, très gêné. — Elle est... Elle est charmante... brune...

EDITH. — Original.

ANET. — Très pauvre. Le visage un peu délavé.

EDITH. — Comme ça sonne juste !... Et puis ?

ANET, de moins en moins convaincu. — Et puis ?... Euh... Un vieux tricot rayé, un peu délavé aussi.

Entre Caroline.

CAROLINE. — Papa !

ANET. — Eh bien ! M. Cervolet n'est pas avec toi ?

CAROLINE. — Ce n'est pas M. Cervolet. C'est une jeune fille. Elle n'a pas voulu dire son nom, mais elle veut absolument te voir.

Entre Yvonne, en tous points semblable au signalement sommaire d'Anet.

YVONNE. — Anet !...

ANET, qui semble sincèrement stupéfait. — Ça, par exemple !

YVONNE, déçue. — Ah !... Vous ne me reconnaissez pas ?

ANET, avec un sourire mal assuré. — Mais si... Bien sûr, voyons...

YVONNE, dans un soupir. — Ah ! J'ai eu peur.

Elle se jette dans ses bras. Anet semble étonné de l'y voir.

EDITH. — En tout cas, mademoiselle, je vous reconnais. Et Anet ne vous a pas oubliée, ne craignez rien. Il me parlait de vous à l'instant.

YVONNE, à Anet, avec un sourire heureux. — De moi ? C'est vrai ?

ANET. — Euh... Oui, c'est vrai... Euh... A l'instant.

EDITH. — Tu sais ménager tes effets.

ANET, essayant de paraître à son aise. — Je te l'avais dit, n'est-ce pas ?

YVONNE. — Peut-être est-ce que je vous dérange ?

ANET. — Pas du tout !

EDITH. — ... Anet et moi sommes de vieux amis... Et d'ailleurs, je partais.

CAROLINE, à Edith. — Tu t'en vas déjà ?

ANET, à Edith. — Vous n'attendez pas Cervolet ?

EDITH. — Vous discuterez le contrat pour moi. Je crois qu'aujourd'hui je plaiderais mal ma cause. Il vaut mieux que je m'en aille. Au revoir.

CAROLINE. — Tu reviendras nous voir, dis ?

EDITH. — Je reviendrai te voir.

CAROLINE. — Et tu m'apporteras une photo où tu souris ?

EDITH. — Où je souris, oui.

Elle l'embrasse rapidement et sort.

CAROLINE. — Je t'accompagne jusqu'en bas.

ANET, à Caroline. — Et attends M. Cervolet devant la porte. Il ne peut plus tarder maintenant.

CAROLINE. — Bien, papa.

Anet referme lui-même la porte. Il revient vers Yvonne.

ANET. — Bon. D'où sortez-vous ?

YVONNE. — C'est tout ce que vous trouvez à me dire ?

ANET. — Ecoutez. C'est vraiment très gentil à vous de vous être prêtée spontanément à cette comédie, mais il est normal que je vous demande...

YVONNE, le coupant. — De quelle comédie parlez-vous ?

ANET, d'abord décontenancé, sourit. — Vous êtes charmante... Mais je ne crois pas aux fées et à peine aux sorcières... Vous étiez sur le palier, vous avez entendu les dernières phrases de notre conversation. J'ai parlé, Dieu sait pourquoi, d'une femme brune portant un tricot rayé ; vous êtes venue à mon aide. C'est gentil à vous. Mais dites-moi ce qui vous amène.

YVONNE. — Ce qui m'amène ?... Je ne comprends rien à ce que vous venez de me dire...

ANET. — Si ça vous amuse... Qui êtes-vous ?

YVONNE. — Alors, c'est vrai, vous ne m'aviez même pas reconnue !...

ANET. — Qui êtes-vous ?

YVONNE. — Mais... Yvonne, voyons.

ANET. — Oui... Excusez-moi, je n'y suis plus. Asseyez-vous. Où vous ai-je rencontrée ?

YVONNE. — Ici.

ANET. — Ici... dans cette pièce ?

YVONNE. — D'abord dans cette pièce... Mais vous m'avez vite emmenée là-haut...

ANET. — Là-haut ? C'est extraordinaire !... Et est-ce que nos relations ont été... très poussées ?

YVONNE. — Euh... oui.

ANET. — Tiens...

Un temps.

YVONNE. — Je crois que je vais partir...

ANET. — Non ! Non ! Surtout pas... Asseyez-vous.

YVONNE. — Si vous avez déjà oublié...

ANET. — Mais non, je ne vous ai pas oubliée. Du moins quelque chose en moi se souvient. Asseyez-vous. Vous portiez ce tricot, n'est-ce pas ?

YVONNE. — Sûrement. C'est tout ce que j'ai.

ANET. — Et l'on peut dire à la rigueur de votre visage qu'il est délavé ?

YVONNE. — Pardon ?

ANET. — Rien. Dites-moi... Ce devait être un matin ?...

YVONNE. — C'était le petit matin. Votre ami Quesnes m'avait hébergée ici. Nous étions quatre ou cinq...

ANET. — Je devais sentir la fumée froide, non ?

YVONNE. — Ça ne m'a pas frappé.

ANET. — Je vivais dans la fumée froide. Et à la fin du jour, quand je me réveillais, le seul souvenir qui me restait de la veille, c'était l'odeur de la fumée froide. Mais les rayures de votre tricot m'habitaient à mon insu...

YVONNE. — Ah !...

ANET. — Oui... Et les traits de votre visage aussi. Tout à l'heure, il m'a fallu décrire une femme ima-

ginaire et c'est vous que j'ai dépeinte. Parlez-moi du reste... Je veux dire... Que faites-vous dans la vie ?

YVONNE. — Avant de rencontrer Pierre, je suivais des cours pour le théâtre...

ANET. — Attendez... Ça y est ! Pierre... Pierre... Il vous battait, n'est-ce pas ?

YVONNE. — Oui.

ANET. — Bravo ! Euh... Pardon. Continuez. Et vous étiez venue vous réfugier ici pour la nuit ?

YVONNE. — Oui. Vous m'avez consolée. Et puis... de fil en aiguille...

ANET. — L'image est heureuse, Yvonne... Mais je n'aurais pas dû...

YVONNE. — Oh ! si... Vous avez fait ça si gentiment, comme si vous aviez voulu me changer les idées...

ANET. — Vous méritiez mieux.

YVONNE. — Vous avez été si bon... Vous m'avez dit que si un jour j'avais la force de quitter Pierre pour toujours je pourrais venir habiter avec vous.

ANET. — Et vous avez eu la force ?

YVONNE. — Oui, grâce à cet espoir. Mais si maintenant vous ne vous souvenez plus...

Elle se lève.

ANET. — Non. Ne partez pas ! Vous allez me rendre un service équivalent. (Il la prend par les bras et la secoue.) Nous sommes deux êtres faibles, n'est-ce pas, Yvonne ?

YVONNE, souriant. — Pas vous.

Elle se masse le bras à l'endroit où il l'a serrée.

ANET. — Pardon... C'est une apparence, un alibi que je me donne. Dans ma vie aussi il y a une personne avec qui je ne dois pas renouer et seule votre présence m'empêchera de le faire.

YVONNE. — Vous croyez ?

ANET. — J'en suis sûr. Nous allons nous protéger mutuellement. Vous allez vivre ici.

YVONNE. — Vous êtes bon.

ANET. — Ne me remerciez pas. Je vous expliquerai. Les rôles secondaires ne vous effraient pas ?

YVONNE, se méprenant. — C'est-à-dire... Je n'ai jamais joué encore sur une scène.

ANET. — Ah ! C'est vrai ! Il y a le théâtre aussi. Vous avez du talent ?

YVONNE. — Avant de rencontrer Pierre, j'étais la meilleure élève du cours.

ANET. — Parfait ! Cervolet va venir. Riez à ses mots d'esprit et vous lui plairez.

YVONNE. — Je ne comprends pas très bien ce que vous attendez de moi...

ANET. — Tout. C'est simple ?...

YVONNE sourit et lui tend les mains. — Oui... Merci...

ANET. — Je vous en prie.

YVONNE. — J'ai confiance en toi.

CAROLINE, entrant. — Papa ! M. Cervolet.

ANET. — Fais entrer et... (à l'oreille de Caroline) n'oublie pas ce que j'ai dit.

Il lui fait signe qu'elle devra rire. Entre Cervolet.

CERVOLET, essoufflé. — Ah ! Ces escaliers !... Mon royaume pour un fauteuil !...

Rire de complaisance des assistants.

ANET, riant encore. — Voici. Asseyez-vous, monsieur Cervolet. Comment est votre santé ?

CERVOLET, portant la main à son cœur — On essaie de durer.

CAROLINE, croyant qu'il faut rire. — Ha ! Ha ! Ha !

ANET, à Caroline. — Chut...

CAROLINE. — Pourquoi ?... Il est drôle, M. Cervolet...

CERVOLET. — Vous avez là une bien charmante petite fille. Je vous amuse, mademoiselle ?

CAROLINE. — Oh ! Oui... monsieur...

ANET, à Cervolet. — Il y a en vous un tel optimisme, une gaîté si primesautière...

CERVOLET. — C'est vrai. Ne vous y fiez pas trop pourtant...

ANET. — Je ne m'y fie pas trop.

CERVOLET. — Eh ! oui... Je me hâte d'en rire avant d'être obligé... (Brusquement et non sans inquiétude.) A propos, vous avez le chèque ?

ANET. — Bien sûr.

CERVOLET, rassuré. — J'oubliais de vous dire... *J'aime* votre pièce !

ANET. — Vous l'avez terminée ?

CERVOLET. — Je l'ai lue trois fois.

ANET. — Depuis hier soir ?

CERVOLET. — Oui. Vous voyez, j'ai pensé à vous toute la nuit. (Anet fait entendre en remerciement un petit rire flatté.) Je ne dors plus depuis dix ans.

CAROLINE, riant encore à contre-temps. — Ha ! Ha !

ANET. — Tu devrais monter finir tes devoirs, Caroline.

CAROLINE. — Ils sont finis, papa.

ANET, déçu. — Ah !

CAROLINE. — Et puis, je m'amuse tant avec M. Cervolet...

CERVOLET, à Anet. — Laissez-la donc ! On n'a pas toujours vingt ans.

CAROLINE. — Je n'en ai que neuf, monsieur.

CERVOLET. — Raison de plus !... (Il tapote la joue de Caroline.) Approchez, mademoiselle. Dieu que c'est joli ces yeux et ces cheveux de la même couleur ! Si vous portiez des chaussettes noisettes, mademoiselle, ce serait un véritable... « rappel de ton » ! (Nouveau rire de complaisance général.) Pour en revenir à votre pièce...

Il suspend sa phrase pour chercher une définition exacte.

ANET. — Oui ?

CERVOLET. — Elle est *charmante*. Un peu légère, peut-être, pour le théâtre Cervolet. Mais charmante. J'ai vu notre jeune premier national. Le rôle lui plaît. Je suis donc prêt à l'engager... bien qu'il soit gourmand.

ANET. — Un pourcentage ?

CERVOLET. — Oui. Il faut maintenant trouver une vedette femme pas trop exigeante.

ANET. — Avez-vous pensé à Edith ?

CERVOLET. — Quelle Edith ? La petite qui avait eu tant de succès dans votre pièce ? (Se grattant le crâne.) Il y a longtemps qu'elle n'a plus joué...

ANET. — Justement.

CERVOLET. — Elle doit avoir besoin d'argent.

ANET. — Pas du tout. Elle a épousé un homme très riche.

CERVOLET. — Ah ! Oui ?... Notez qu'elle a beaucoup de talent.

ANET. — N'est-ce pas ?

CERVOLET, décidé. — Dites-lui qu'elle passe me voir.

ANET. — Et pour le rôle de Marthe...

CERVOLET. — N'importe quelle débutante fera l'affaire...

ANET, montrant Yvonne. — J'avais pensé à Mademoiselle...

CERVOLET, à Caroline. — Elle est bien jeune ! (Puis, comprenant qu'il s'agit d'Yvonne.) Montrez-vous, ma petite fille, je ne vous ai pas bien vue. Vous étiez « passée entre mes regards sans briser leur absence », comme dit le poète. (Il sollicite un rire qu'Anet et Yvonne lui accordent aussitôt.) Dites-moi, vous accepteriez un petit cachet d'élève, n'est ce pas ?

YVONNE, gênée. — C'est-à-dire, monsieur...

CERVOLET. — Quoi ! Savez-vous bien que d'autres paient pour jouer au théâtre Cervolet ?

YVONNE. — Si j'avais pu gagner un peu d'argent...

CERVOLET. — Ma pauvre petite !... Vous voulez... elle veut « gagner de l'argent » ? Ne faites pas de théâtre !

ANET, à Cervolet. — Mais pourquoi en faites-vous ?

CERVOLET. — Pour gagner de l'argent.

Rire presque sincère cette fois des trois autres.

ANET, poussant Yvonne du coude. — Elle accepte, ne craignez rien.

YVONNE. — Je suis sensible à l'honneur que vous me faites, monsieur Cervolet.

CERVOLET. — Ah ! la bonne heure ! Donc les répétitions commencent après-demain. Tout sera pour le mieux aussitôt que...

Geste, que les autres ne voient pas, vers un chèque idéal.

ANET. — Vous avez des craintes ?

CERVOLET. — Oui et non !

ANET. — Expliquez-vous.

CERVOLET. — Voici. Ces petits couplets que vous introduisez de ci, de là...

ANET. — Oui ?

CERVOLET. — Vous y tenez beaucoup ?

ANET. — Plus qu'à ma vie.

CERVVOLET. — Eh bien... coupez-les, croyez-moi.

ANET. — Hé ! là !

CERVOLET. — C'est tellement arbitraire... Ces personnages qui, au moment où on va croire en eux, se mettent à chanter tout à coup, sans raison...

ANET. — Mais, monsieur Cervolet, il y a bien eu un jour où, sans plus de raison, vous vous êtes mis à parler...

CERVOLET, riant. — Qu'il est drôle !... Ce n'est pas la même chose.

ANET. — Prouvez-le.

CERVOLET. — Non... Sans rire. Coupez les couplets.

ANET. — Non !

CERVOLET. — Coupez les couplets !

ANET. — Non !

CERVOLET. — Coupez les couplets !

ANET, tapant sur les touches du piano. — Non ! Non ! Non ! Non !

CERVOLET, chantant.

Je n'aime pas les pièces où l'on chante,
Je ne crois pas à leur succès,
Et la fortune est quelquefois méchante
Pour les farceurs et les auteurs légers.
Ah ! parlez-moi de quelque noble drame
Qui fasse encore Margot pleurer.
C'est un moyen que j'ai de plaire aux dames,
Vous feriez bien de m'imiter (bis).

ANET

Acceptez la blanche enveloppe
Qui vous met à l'abri du danger.

CERVOLET

Si ce n'est pas moi qui écope
Tout peut très bien s'arranger.

ANET

Vous êtes heureux...

CERVOLET

Je suis heureux.

ANET

Vous êtes content...

CERVOLET

Je suis content.
Oui, mais pourtant,
Oui, mais pourtant,
Oui, mais pourtant...
Je n'aime pas les pièces où l'on chante
Et ne crois pas à leur succès.

RIDEAU

ACTE III

Le rideau se lève sur le même décor qu'à l'acte II. Mais il a perdu son aspect délabré. Il y a des rideaux aux fenêtres. Les meubles boiteux ont été remplacés ou rénovés. L'appartement est devenu très habitable et souriant.

La porte s'ouvre. Entrent Yvonne et Anet. Ils portent des paquets.

YVONNE, soupirant. — Je n'en peux plus.

Elle met la main devant ses yeux.

ANET. — Qu'est-ce que tu as ?

YVONNE. — Rien. Un peu de fatigue.

ANET. — Tu vois, je t'avais dit de m'attendre en bas. Donne-moi tes paquets. Je vais tout mettre dans la chambre.

Il prend les paquets et se dirige vers l'escalier. Caroline y était restée, à mi-chemin des deux étages. Elle descend à la rencontre de son père aver un naturel composé.

CAROLINE. — Bonsoir, papa !

ANET, l'embrassant distraitement. — Bonsoir, toi. Pas encore couchée ?

CAROLINE. — Je voulais t'écouter à la radio ; je peux ?

ANET, il lui donne les paquets. — Tiens, monte ça dans ma chambre.

CAROLINE. — C'est à quelle heure que tu parles ?

ANET. — Dans vingt minutes, juste avant le premier acte. (Caroline disparaît à l'étage supérieur. Il redescend les escaliers.) Dépêchons-nous, Yvonne. (Yvonne, assise sur le divan, la tête appuyée sur sa main, ne répond pas.) Ça ne va pas ? Qu'est-ce qu'il y a ?

YVONNE. — Le temps était lourd cet après-midi. J'ai fait des tas de courses ; je suis très fatiguée.

ANET. — Allons ! Un peu de nerfs, mon chéri ! C'est la centième, ce soir. Le spectacle est radiodiffusé. Il faut être en forme !

YVONNE. — Ecoute. Je n'entre en scène qu'à 10 h. 30. Je vais me reposer une bonne heure et je te rejoindrai. Pars sans moi, veux-tu ?

ANET. — Non. (Il regarde sa montre.) Tu pourras t'étendre dans ta loge. Viens...

YVONNE. — Ce n'est pas la même chose, mon chéri. Ici, je suis seule, je pourrai me reposer. Au théâtre, il y a du bruit, tout le monde vient vous dire bonjour ; on n'est jamais tranquille.

ANET. — Bon... Eh bien... Je parlerai à l'entr'acte. Ça reviendra au même. Et nous partirons ensemble.

Il se dirige vers la porte d'entrée. Yvonne le rattrape.

YVONNE. — Mais non, mon chéri. Pars ! Je te rejoindrai. Ça vaut mieux. J'ai besoin d'un peu de solitude.

ANET. — Et moi, j'ai besoin de ta présence.

YVONNE, avec un demi-sourire. — Vraiment... Je suis fière d'être devenue aussi indispensable.

ANET. — Je n'aime pas me trouver seul avec Edith, c'est tout.

YVONNE. — Pourquoi ? Elle te fait peur ?...

ANET. — Si tu veux.

YVONNE. — Quelle faiblesse... !

ANET. — Je sais le mal qu'elle peut me faire ; la faiblesse serait de ne pas avoir peur.

YVONNE, hochant la tête. — Tu l'aimes encore.

ANET. — Moi ?...

YVONNE. — Dès qu'elle a le dos tourné, tu la regardes avec des airs attendris...

ANET. — Quelquefois je la revois telle qu'elle était aux premiers temps de notre amour... Avec ses beaux yeux qui tentaient déjà de me donner le change, et ses tresses blondes qui y parvenaient si bien. Mais l'aimer... non. Je ne peux plus l'aimer après ce qu'elle m'a fait.

YVONNE. — Parfois, moi, j'imagine que j'aurais pu faire comme elle.

ANET. — Toi, Yvonne ? Me quitter pour un homme que tu n'aimes pas ! Tu en es bien incapable, ma chérie. Tu es trop pure, toi, trop propre, trop...

YVONNE. — Bien sûr... J'ai dit « j'imagine ». Ce ne sont pourtant pas les bonnes raisons qui me manqueraient !

ANET. — Quelles « bonnes raisons » ?

YVONNE. — D'abord, tu ne m'aimes pas.

ANET. — Yvonne chérie... Tu m'es indispensable, tu le sais bien...

YVONNE. — Peut-être. Mais, certains jours, il me semble que je gâche ma vie près de toi.

ANET. — Je t'ai prise avec moi dans un but précis. Jamais je ne renouerai avec Edith. Tu assures mon équilibre...

YVONNE. — Et si je perds le mien ?

ANET. — Il n'y a pas de quoi. Cela a toujours été clairement établi entre nous.

YVONNE. — Alors ?... Tu n'as jamais pensé qu'en dépit de toutes les conventions et de tous les contrats une femme pourrait souffrir de n'être qu'une sorte de garde-malade qu'on autorise la nuit à partager son lit ?

ANET, riant. — Tu es bien davantage, Yvonne. J'ai aussi pour toi beaucoup de tendresse, tu le sais. Je suis heureux de t'avoir tirée d'un mauvais pas et je te suis reconnaissant de l'aide que tu m'apportes. Un jour, tout cela se tassera et peut-être je t'aimerai tout à fait, comme tu le mérites.

YVONNE. — Alors, si je partais, ça te ferait quand même un peu de peine ?

ANET. — Si tu partais !... Mais ce serait terrible. Tu ne parles pas sérieusement ?

YVONNE. — Non, mon chéri ! Rassure-toi. D'abord où irais-je ? Je te dois tout, moi. Mais ça me plaît de voir que tu tiens un peu à moi, quand même.

ANET, il l'enlace. — Ma petite Yvonne, il ne faut pas être jalouse d'Edith. Que je l'aime encore, c'est possible — elle a tant compté pour moi — mais si tu savais comme je la méprise, comme je la déteste pour tout ce qu'elle m'a fait souffrir ! (On entend au-dessus un claquement de porte. A la cantonade :) Qu'est-ce que c'est ?

LA VOIX DE CAROLINE. — C'est moi, papa...

ANET, à la cantonade. — Tu peux te coucher. Je ne parlerai pas à 9 heures.

YVONNE. — Mais si ! Il faut y aller, mon chéri. Ça ferait très mauvais effet !

ANET. — Je vais téléphoner à Cervolet que je ne parlerai qu'à l'entr'acte. Il s'arrangera avec la radio.

CAROLINE, apparaissant. — Papa ! J'avais oublié de te dire que M. Cervolet a téléphoné pour dire qu'il t'attendait à 9 heures précises.

ANET. — Je sais. Fiche-moi la paix !

CAROLINE. — Mais c'est 9 heures moins dix !

ANET, criant. — Je le sais !

Caroline disparaît dans la cuisine.

YVONNE. — Caroline a raison, mon chéri.

CAROLINE, réapparaissant dans l'entrebâillement de la porte. — Caroline a raison, mais elle n'aime pas que vous le disiez !

YVONNE. — Et pourquoi ?

CAROLINE. — Parce qu'elle ne vous aime pas.

Elle referme la porte.

ANET. — Elle devient insupportable ! Heureusement que dans deux jours elle sera en pension.

Geste.

YVONNE. — Pourquoi en pension ? Dans deux jours elle aura oublié et ne m'en voudra plus. (Elle le pousse vers la porte.) Va, maintenant, mon chéri. Tu dois y aller et... tu as juste le temps. Je te retrouve dans une heure... Un peu de courage ! Tu n'es plus un enfant !... (Elle l'embrasse.) Je penserai à toi.

ANET. — Oui... Mais si tu t'endors et que tu manques ton entrée ?

YVONNE. — Va... Obéis pour une fois à ta petite esclave qui t'aime...

ANET, à regret. — Bon. Puisque tu y tiens... A tout de suite alors ?

YVONNE. — A tout de suite. (Anet à peine parti, Caroline sort de la cuisine.) Qu'est-ce que tu fais encore là, toi ?

CAROLINE. — Je viens de finir la vaisselle.

YVONNE. — Tu n'as pas à faire la vaisselle. Maria s'en charge le matin.

CAROLINE. — Et si ça m'amuse ? Je suis chez moi, non ?

YVONNE. — Oh ! Oui... Tu es chez toi. Si c'est ça qui te taquine, sois tranquille, je vais t'y laisser, chez toi.

CAROLINE, sans dissimuler sa satisfaction. — Vous partez tout de suite ?

YVONNE. — Oui. Tu vois, je suis accommodante.

CAROLINE. — Vous avez dit à papa que vous vouliez vous reposer...

YVONNE. — Ah ! tu écoutes aux portes !...

CAROLINE. — De temps en temps, quand c'est intéressant.

YVONNE. — Brave petite.

Elle se dirige vers l'escalier qui mène à l'étage supérieur.

CAROLINE, vivement. — Eh ! Où allez-vous ?

YVONNE. — Dans la chambre, prendre les paquets.

CAROLINE, lui barrant le chemin. — Ce sont des choses pour le théâtre ?

YVONNE. — Oui. Si tu veux.

Elle l'écarte.

CAROLINE, se mettant à nouveau en travers. — Il ne faut pas vous fatiguer, Yvonne. Je vais aller vous les chercher.

YVONNE. — Je te trouve bien gentille tout à coup.

CAROLINE. — C'est moi qui les ai portés. Je sais où je les ai mis.

YVONNE, l'arrêtant. — Merci. Je les trouverai toute seule. Laisse-moi passer !

CAROLINE, continuant de barrer le chemin. — Non ! Je ne veux pas que vous montiez.

YVONNE. — Tu ne veux pas ? Nous allons bien voir. (Elle écarte Caroline en la saisissant à bras-le-corps et veut monter, mais celle-ci s'agrippe à une de ses jambes, manquant de lui faire perdre l'équilibre. Yvonne essaie de se dégager.) Lâche-moi ! Mais lâche-moi, petite idiote ! Aïe ! Veux-tu ne pas me mordre ! Quelle peste !

Elles roulent toutes les deux par terre en criant.

EDITH, apparaissant en haut des escaliers. — Tenez, voici vos paquets, mademoiselle.

YVONNE, stupéfaite, tandis que Caroline se dégage. — Qu'est-ce que vous faites dans notre chambre ?

EDITH, tirant d'un des paquets un bout de chemise en dentelles. — Je m'étais toujours demandé où se cachait votre séduction...

YVONNE. — Donnez-moi ça ! (Edith lance les paquets.) Pourquoi n'êtes-vous pas au théâtre ? Qui joue la pièce, ce soir ?

EDITH. — Au théâtre aussi, j'ai une remplaçante.

YVONNE. — Je sais... Mais ce soir, tout de même, je trouve ça drôle !

EDITH. — Parce que c'est la centième ?

YVONNE. — Il s'agit bien de la centième !

EDITH. — Alors, qu'est-ce qu'il y a de drôle, s'il vous plaît ?

YVONNE, se reprenant. — Rien. Ce qu'il y a de drôle n'est drôle que pour moi.

EDITH. — Bon. J'espère que vous voudrez bien ne pas dire à Anet que vous m'avez trouvée ici, n'est-ce pas ?

YVONNE. — J'aimerais tout de même savoir ce que vous y faites. Anet m'avait dit que vous ne remettriez plus les pieds chez lui.

EDITH. — J'étais venue en cachette. Je me suis trouvée bloquée par votre arrivée.

YVONNE. — Et pourquoi y veniez-vous ?

EDITH. — Pour voir ma fille, si ça vous intéresse.

YVONNE, stupéfaite. — Quoi ! Caroline est votre fille ? (Avec un sourire ironique.) Félicitations.

CAROLINE. — Si vous recommencez, vous, je vais encore vous mordre, et jusqu'à ce que ça saigne !

Elle sort.

YVONNE. — Je la croyais la fille d'une cantatrice italienne !

EDITH. — C'est ce que nous avons convenu de dire : à cause d'Alphonse...

YVONNE, éclatant de rire. — Non !... Ah ! là ! là ! Pauvre Alphonse ! Et dire qu'il y a des gens qui s'ennuient sur la terre !

EDITH. — Vous en savez assez maintenant ? Et si j'ajoute qu'il n'est pas dans mes intentions de reprendre ma place auprès d'Anet, vous comprendrez, je pense, que vous n'avez aucun intérêt à me trahir.

YVONNE. — Vous trahir ? Mais je n'y pense même pas. Vous pouvez compter sur mon silence et venir voir Caroline aussi souvent qu'il vous plaira ; ce n'est pas moi qui vous en empêcherai.

EDITH, incrédule. — Vraiment ?

Caroline est entrée et écoute.

YVONNE. — Pour qui me prenez-vous ? Pourquoi me détestez-vous toutes les deux ? La petite, maintenant, je le comprends. Mais, vous, qu'est-ce que je vous ai fait ?

EDITH. — Ce que vous m'avez fait ! Vous occupez la place...

Elle s'interrompt.

YVONNE. — La place que vous aviez quittée et que vous auriez voulu reprendre, n'est-ce pas ?

EDITH, se reprenant. — Croyez ce qu'il vous plaira.

YVONNE. — Oh ! Edith... Ne soyez pas toujours sur vos gardes avec moi.

EDITH. — Avec vous ? Une remplaçante c'est presque une rivale, non ?

YVONNE. — Pas moi. Vous verrez bientôt qu'une rivale, comme vous dites, peut devenir une alliée...

EDITH. — Quoi ?...

YVONNE. — ... sans cesser d'être une remplaçante.

CAROLINE. — Oh ! Qu'est-ce que ça veut dire tout ça ? Je n'y comprends plus rien...

EDITH. — Tu as raison. C'est un peu tard pour jouer aux devinettes. Monte, ma petite.

YVONNE, à Caroline qui va monter. — Bonsoir... Tu ne m'en veux plus, j'espère ?...

CAROLINE. — Je ne sais plus. C'est trop compliqué, tout ça. Bonsoir.

EDITH. — Ah ! Caroline, prépare tes affaires, tout de suite, n'est-ce pas ?

YVONNE. — Ses affaires ?...

CAROLINE. — Mes affaires de classe pour demain matin, parbleu.

Elle disparaît à l'étage supérieur. Yvonne est assez attendrie. Une sympathie réticente tommence à se manifester. On le sent entre les phrases brèves qu'échangent les deux femmes.

YVONNE. — Elle est gentille.

EDITH. — Oui.

YVONNE. — Enfin, je veux dire qu'elle doit être gentille avec quelqu'un qu'elle aime.

EDITH. — Très gentille... oui.

Un temps. Yvonne allume une cigarette.

YVONNE, avec un soupir. — Bien sûr, ça compte aussi.

EDITH. — Quoi ?

YVONNE. — Ben... D'avoir une gosse, comme ça, qui est gentille.

EDITH. — Ça compte beaucoup... Oui.

YVONNE. — Ça vaut bien le Pérou.

Elle rit silencieusement.

EDITH. — Pourquoi riez-vous ?

YVONNE. — Pour rien... Tenez, moi, si j'étais à votre place...

EDITH. — Que feriez-vous ?

YVONNE. — Je reviendrais.

EDITH. — Où ?

YVONNE. — Ici.

EDITH. — C'est vous qui me donnez ce conseil ?

YVONNE. — Oui.

EDITH. — Et vous, alors ?

YVONNE. — Oh ! moi... de toute façon, un jour ou l'autre... (Geste vague.) Que je sois ici ou ailleurs... Moi, Anet ne m'aime pas.

EDITH. — En tout cas, il vous préfère à moi.

YVONNE. — Vous croyez ?

EDITH. — Il l'a prouvé.

YVONNE. — Ne faites donc pas l'innocente ! C'est dans sa vie comme dans sa pièce : le rôle que je tiens, n'importe qui pourrait le tenir. Tandis que vous il ne vous remplacera jamais, vous le savez bien. (Edith se tait.) Vous voyez... Je ne suis pas une sainte. Mais il me semble que s'il m'avait aimée et qu'il y ait eu... ça entre nous... (Elle désigne de la tête l'étage du dessus.) tout l'or du Pérou n'aurait pas beaucoup compté et je serais restée...

EDITH. — Eh bien, moi, il a fallu que je m'en aille pour qu'il s'intéresse à moi.

YVONNE. — Ah !

EDITH. — Vous n'avez pas connu Anet quand nous vivions ensemble. Vous me pardonneriez.

YVONNE. — Pardonner ? Pourquoi ? J'essaie de vous comprendre simplement.

EDITH. — Alors vous m'auriez comprise. Dites, sincèrement, cette espèce d'indifférence, cet air d'être ailleurs, de vous regarder comme si vous étiez... une vitre, vous supportez ça facilement, vous ?

YVONNE. — Si je savais qu'il m'aime, je supporterais tout. Vous, il vous aimait.

EDITH. — Je ne pouvais tout de même pas le deviner que c'était de l'amour, ça.

YVONNE. — Quoi ça ?

EDITH. — Sa façon d'être... Tout. Tenez... Je l'attendais toutes les nuits sans pouvoir dormir jusqu'à 2 ou 3 heures du matin. Quand il rentrait (les fois où il rentrait), il me donnait une tape sur la joue, il me disait : « Bonsoir, petite »... Et s'endormait... Hein ?...

YVONNE. — Oui...

EDITH. — Je pourrais vous en raconter, allez ! Un jour, nous rencontrons des amis à lui, dans la rue ; au moment de me présenter, vous me croirez si vous voulez, il ne savait plus comment je m'appelais... Et nous vivions ensemble depuis six mois.

YVONNE. — Il est si distrait...

EDITH. — Ça, vous pouvez le dire... Il en a eu des distractions avec moi. Ce jour-là il avait oublié mon nom, mais, six mois plus tard, quand Caroline est née, il n'a pas pensé à me donner le sien.

YVONNE. — Ah !...

EDITH. — Oui. « Ah !... »

YVONNE. — Est-ce que vous lui en avez parlé ?

EDITH. — Ce n'était pas à moi d'en parler. Je ne suis pas de celles qui se plaignent. Je n'en ai jamais parlé à personne !

YVONNE. — Et pourtant vous m'en parlez, à moi...

EDITH. — A vous... C'est vrai. On ne peut pas toujours se faire plus dure qu'on est... Il y a des moments où quelque chose se casse et où l'on a besoin de s'expliquer. Et puis, votre conduite est si... bizarre pour une rivale, que vous m'inspirez presque confiance.

YVONNE. — Pas trop, j'espère...

EDITH. — Assez, assez pour me donner envie de me justifier. Alphonse est très riche, bien sûr. Et je l'ai épousé. Mais ça m'ennuierait que vous pensiez comme tout le monde que c'est l'argent et rien d'autre qui m'a fait plaquer Anet.

Un temps.

YVONNE. — Et maintenant ?...

EDITH. — Maintenant... Maintenant, je n'ai pas fini de lui apprendre à vivre, à Anet. Quand je lui ai proposé de reprendre ma place près de lui, il s'est cru le plus fort, il s'est payé ma tête... Mais vous verrez la sienne... demain.

YVONNE. — Pourquoi ?

EDITH. — Vous me jurez le secret ?

YVONNE. — Je vous promets, une fois pour toutes, de ne rien faire contre vous.

EDITH. — Eh bien !... Quand vous rentrerez, après le théâtre, Caroline ne sera plus là. Je l'emmène avec moi.

YVONNE. — Où l'emmenez-vous ?

EDITH. — Ça... Il faudra qu'il nous cherche.

YVONNE. — Ne faites pas cela, Edith. Anet vous aime toujours.

EDITH. — Alors il le prouvera.

YVONNE. — C'est tellement inutile... Parlez-lui plutôt.

EDITH. — Merci ! On ne m'humilie pas deux fois.

YVONNE. — Croyez-moi. Attendez vingt-quatre heures.

EDITH. — Vingt-quatre heures ! Pourquoi ?

YVONNE, assez énigmatique. — Parce que demain il y aura autre chose de changé.

EDITH. — Vous aimez le mystère...

Silence important.

YVONNE, faisant effort pour ne rien dire de plus. — Non. Je ne peux vraiment pas vous dire ça. Vous comprendrez. Mais *attendez*.

EDITH. — Non, ma petite. J'ai assez attendu. Ce
r, Anet n'est pas là et mon mari quitte Paris
ns une heure pour un voyage d'affaires.
YVONNE. — Eh bien ?
EDITH. — Dans deux jours, Caroline doit entrer
pension, vous le savez comme moi. Alors, si je ne
ofite pas de cette occasion, je ne la retrouverai
is.
YVONNE. — C'est trop bête... Tout pourrait
rranger si bien et vous avez peur l'un de l'autre.
ilà des années que vous pourriez être heureux et
us ne parvenez qu'à vous faire du mal.
EDITH. — Oh ! pas de prêches, s'il vous plaît. Je
s ce que j'ai à faire.
YVONNE. — Bon, moi aussi... Au revoir, Edith.
EDITH. — Où allez-vous ?
YVONNE. — Au théâtre...
EDITH, essayant de retenir Yvonne dans l'espoir de la
ser partir. — Vous avez une bonne demi-heure...
stez encore un peu.
YVONNE. — C'est que je dois m'arrêter en chemin.
EDITH. — Tiens ! On va écouter ce qui se passe
bas.

Edith a branché la radio. On entend la retransmission du spectacle.

ACTRICE, jouant Edith. — Après huit ans, j'ai
cepté de faire cette tentative... Voilà trois jours
e je te rejoins dans ce kiosque, mais, non, non, non,
cidément nous ne sommes pas faits l'un pour
utre.
ACTEUR, jouant Anet. — Pas faits l'un pour
utre !... Mais pour qui suis-je fait alors ?
YVONNE. — Elle a du talent.
EDITH. — C'est une bonne doublure... (Elle coupe
radio.) A quoi pensez-vous ?
YVONNE. — A ce que vous m'avez dit.
EDITH. — Et ça vous fait sourire ?
YVONNE. — Non... Je souris en pensant que nous
urrions être des amies, vous et moi.
EDITH. — Eh bien ?... Puisque vous êtes prête à
noncer à Anet... Il n'est pas dit qu'un jour nous
soyons pas des amies. Cela dépendra de vous.
YVONNE. — La vie n'est pas si simple.
EDITH. — Peut-on savoir ?
YVONNE. — Vous verrez...
EDITH. — Mystère... Toujours ?...
YVONNE. — Pour ce soir, oui... Au revoir, Edith.

Elle sort, laissant Edith assez intriguée. Mais rapidement celle-ci se reprend et appelle :

EDITH. — Caroline !
CAROLINE, de la galerie. — Elle est partie ?
EDITH. — Oui. Descends vite !

Elle regarde un portrait d'Anet et sourit en hochant la tête.

CAROLINE, prudente. — Tu sais... Je n'ai pas
ordu très fort... C'était surtout pour lui faire peur.
EDITH. — Ce n'est pas une mauvaise fille.
CAROLINE. — Oh ! non... Mais si elle pouvait se
sser un peu le nez en tombant dans un égout...
EDITH. — Veux-tu te taire.
CAROLINE. — On en serait débarrassées. Tu m'avais
t...
EDITH, la coupant. — On se trompe... Peut-être ce
sont pas les gens qui sont méchants.

CAROLINE. — Qui c'est alors ?
EDITH. — Oh... C'est trop long à t'expliquer... Ta valise est prête ?
CAROLINE. — Je n'ai plus qu'à la fermer.
EDITH. — Bon. Attends... (Elle va au téléphone et compose un numéro.) « Allô. C'est toi, Alphonse ?... Oui, mon chéri... Je ne peux pas jouer ce soir... Non, rien de grave... Euh... Je me suis foulé la cheville, tout bêtement. Oui, c'est dommage... Où ?... Tout près de chez Anet. J'y suis en ce moment... L'escalier ?... Ah ! oui... J'ai eu tort... Mais je voulais le prévenir... Non, il était déjà parti. Alors, écoute, je vais rentrer tout de suite. Si Anet téléphone, dis-lui... que je dors. Oui... Assez fatiguée, je voudrais me reposer. Ton avion part toujours à 10 heures ?... Alors je viens t'embrasser. A tout de suite, mon chéri. » (Elle raccroche le récepteur. A Caroline :) Voilà. Maintenant, écoute... Tu ne vas pas bouger d'ici. Je rentre square du Pérou. Aussitôt qu'Alphonse est parti, je te téléphone, tu prends un taxi et tu viens me rejoindre. Tu as compris ?
CAROLINE. — Un taxi ?.., J'en ai jamais pris toute seule...
EDITH. — Tu es une grande fille maintenant, c'est le moment de le prouver.
CAROLINE. — En faisant de la peine à papa ?
EDITH. — Oui... Euh... non. Ton père... Il se fiche pas mal de toi, il allait te mettre en pension. Pourquoi fais-tu cette tête ?
CAROLINE, timidement. — Si je lui disais que je sais que tu es ma maman...
EDITH. — Non.
CAROLINE. — Pourquoi ?
EDITH. — Je te l'ai dit. Il serait très en colère et nous empêcherait de nous voir... Est-ce que tu es décidée ? Oui ou non ?
CAROLINE, après un temps. — Dis-moi encore comment c'est, là où tu veux m'emmener ?
EDITH. — Ce n'est pas un endroit triste comme la pension où il voulait t'envoyer.
CAROLINE. — Comment ça s'appelle ?
EDITH. — Biarritz. On prend le train à minuit moins le quart. Demain, on est à Biarritz. Alors on fait 20 kilomètres en auto. Et puis il y a une petite maison toute blanche avec des volets rouges. Et personne ne viendra nous chercher.
CAROLINE. — Et comment c'est l'Océan ?
EDITH, avec impatience. — Vert... Vert et bleu.
CAROLINE. — On prendra des bains ?
EDITH. — Oui. Et tu feras de longues promenades en forêt sur un petit âne blanc.
CAROLINE. — Avec un nœud rose entre les oreilles?
EDITH. — Oui. Tu es contente, ma chérie ?...
CAROLINE. — Ce serait bien si papa venait nous retrouver !
EDITH. — Peut-être il reviendra quand il saura que je suis la plus forte.
CAROLINE. — La plus forte ?...
EDITH. — Tu es trop petite pour comprendre.
CAROLINE. — Trop petite ?... Avec tout ce que je sais déjà je me sens vieille comme une carpe ! Dis... tu ne veux pas lui parler, toi ?
EDITH. — Je lui ai parlé une fois. Ça me suffit.
CAROLINE. — Essaie encore...
EDITH. — Pas après cet affront.

CAROLINE. — Qu'est-ce que ça fait, un affront ?... Essaie encore une petite fois...

EDITH. — Non. Il y a des humiliations qu'une femme ne peut accepter !

CAROLINE. — Moi, je ne suis pas une femme...

EDITH. — Et alors ?

CAROLINE. — Alors, je peux lui dire que je sais que tu es ma maman ?

EDITH. — Assez, Caroline ! En partant avec toi, je te sacrifie beaucoup de choses : mon mari, qui ne me retrouvera plus à son retour, ma fortune... (Se reprenant.) Enfin, *sa* fortune...

CAROLINE. — Je sais.

EDITH. — Tu étais décidée. Maintenant, je n'ai plus de temps à perdre. Si tu préfères aller en pension...

CAROLINE. — Oh ! non...

EDITH. — Bon. Alors, à tout à l'heure. Je te téléphone et tu viens me rejoindre. 8, square du Pérou. Tu te souviendras ?

CAROLINE. — Pourquoi tu ne m'emmènes pas tout de suite avec toi ?

EDITH. — A cause d'Alphonse. Il faut que je lui dise au revoir.

CAROLINE. — C'est si important ?

EDITH. — Il avait l'air très inquiet, au téléphone, au sujet de ma foulure. S'il ne me voyait pas, il serait capable de remettre son voyage... Et puis il faut que je prenne de l'argent et tous mes bijoux.

CAROLINE. — Papa disait que tu les avais toujours sur toi...

EDITH, d'abord avec colère. — Ah ! il t'a dit ça !... Eh bien... (Elle sourit.) Ça m'a passé, tu vois. (L'embrassant.) A tout à l'heure.

Elle va pour sortir.

CAROLINE. — Hé !... Maman...

EDITH, sur le pas de la porte. — Quoi ?

CAROLINE. — N'oublie pas de boiter !... (On entend Edith descendre, puis brusquement remonter.) Qu'est-ce qu'il y a encore ?

EDITH. — Ton père qui rentre. Viens vite !...

Elle prend Caroline par la main et l'entraîne à l'étage supérieur. Entre Anet très agité et essoufflé.

ANET, entrant en courant. — Que se passe-t-il ? Yvonne... (Il disparaît un instant dans la cuisine.) Caroline !...

CAROLINE, d'en haut. Sa mère lui passe rapidement une chemise de nuit. — Oui, papa.

ANET. — Qu'est-ce qui est arrivé ?

CAROLINE. — Rien.

ANET. — Comment rien ?... Où est Yvonne ?

Il se dirige vers l'escalier. Caroline descend aussitôt vers lui.

CAROLINE. — Elle est sortie.

ANET. — Où est-elle allée ?

CAROLINE. — Elle avait une course à faire avant d'aller au théâtre.

ANET. — Une course ? Alors, il ne s'est rien passé ici ? Montre-toi. Tu n'as rien ?

CAROLINE, pas très assurée. — Rien... Moi je dormais. Je ne sais pas.

ANET. — Ça alors... Je n'y comprends plus rien ! Au théâtre, le chasseur m'attendait devant la porte ; il m'a dit qu'Yvonne avait téléphoné pour que je rentre tout de suite ici, que c'était très impor pour toi.

CAROLINE. — C'est sûrement pas Yvonne q téléphoné ça.

ANET. — Pourquoi ?

CAROLINE. — Je l'aurais bien entendu ; j'étais avec elle.

ANET. — Elle est partie depuis combien de tem

CAROLINE. — Un bon quart d'heure.

ANET. — Tout de suite après moi, alors ?

CAROLINE. — Presque.

ANET. — C'est bizarre. Elle voulait se repose Elle a dû téléphoner en sortant. On connaît bier voix au théâtre. Alors il ne s'est rien passé ? n'as rien ?...

CAROLINE. — Tu vois bien.

ANET. — Il faut que je tire ça au clair. (Réfléchissant.) Pourquoi Yvonne a-t-elle voulu me faire ren ici ?

CAROLINE. — Peut-être pour te faire une farc

ANET. — Si c'est ça, ce n'est pas drôle.

ALPHONSE, entrant en trombe. — Anet, mon a c'est tragique.

ANET. — Qu'y a-t-il ? On vous a aussi téléphor

ALPHONSE, se jetant essoufflé dans un fauteuil. — (

ANET. — Pour que vous veniez ici ?

ALPHONSE. — Non.

ANET. — Alors expliquez-vous.

ALPHONSE. — Je suis un criminel.

ANET. — Pourquoi ?

ALPHONSE. — D'abord, est-ce qu'Edith est là ?

ANET. — Où ?

ALPHONSE. — Chez vous...

ANET. — Mais non. Vous le voyez bien.

ALPHONSE. — En effet. Elle m'a menti. J étais sûr.

ANET. — Quand ?

ALPHONSE. — Tout à l'heure, au téléphone. E m'a dit qu'elle s'était foulé la cheville... Et qu'é était chez vous.

ANET. — Qu'est-ce que c'est encore que ce histoire ?

ALPHONSE. — Comprenez-moi... Je ne suis p dupe... Cette histoire n'est qu'un prétexte...

ANET. — Un prétexte pour quoi ?

ALPHONSE. — Pour ne pas jouer votre pièce.

ANET. — Vous êtes fou ?

ALPHONSE. — Non, mon ami. Edith ne joue plus votre pièce. Elle n'a plus le cœur à jouer.

ANET. — Mais pourquoi ? Parlez.

ALPHONSE. — J'ai brisé sa vie. Ecoutez-moi...

ANET. — Vous allez m'expliquer ça tout l'heure... Une seconde, voulez-vous ? Si j'ai bi compris, vous prétendez qu'Edith ne joue pas soir ?...

ALPHONSE. — Téléphonez au théâtre si vous me croyez pas.

ANET. — Inutile.

Il branche la radio.

ACTRICE, jouant Edith. — Tu ne peux plus gard Caroline, Anet.

ACTEUR, jouant Anet. — Quoi ?

ACTRICE, jouant Edith. — J'irai la prendre demai

ANET. — En effet. C'est sa doublure. (Il coupe

io, puis explosant.) — Oh ! la garce. Me faire ça le r de la centième...

ALPHONSE. — Je vous en prie, Anet. Tout cela de ma faute.

ANET. — Ah ! oui... Vous disiez que vous aviez sé sa vie ?... C'est cela, n'est-ce pas ?

ALPHONSE. — Oui.

ANET. — Et en quoi faisant avez-vous brisé vie ?

ALPHONSE. — En décidant de refaire la mienne. i, vous le savez, de gros intérêts au Mexique...

ANET. — Quel rapport ?

ALPHONSE. — Mes affaires, ici, périclitent. Dans instant je pars pour Mexico.

ANET. — Pour longtemps ?

ALPHONSE. — Pour toujours. Et j'emmène avec oi une femme à qui m'unissent les plus doux liens.

ANET. — Pardon... Vous abandonnez Edith ?

ALPHONSE. — Oui.

ANET. — Vous allez divorcer ?

ALPHONSE. — Dans trois jours j'entame la pro- dure.

ANET. — Alors elle va être libre, disponible en elque sorte, laissée à elle-même ?...

ALPHONSE. — Hélas !

ANET. — Mais c'est terrifiant !

ALPHONSE, lui serrant les mains. — N'est-ce pas ? à ! Je sais que vous l'aimez bien. Mais, je vous en ie, ne me jugez pas sévèrement. J'obéis à un devoir us haut que le devoir en faisant le bonheur du tit être qui m'aime.

ANET. — Et vous avez dit cela à Edith !

ALPHONSE. — Anet... Comme c'est mal me nnaître ! Je ne lui ai pas soufflé mot de mes entions. J'ai prétexté un voyage d'affaires. Mais, e comme elle l'est, elle a certainement éventé la èche. Elle est trop fière pour se plaindre. Mais ce ir elle n'a pas eu la force de jouer.

ANET, très sceptique. — Vous croyez ?...

ALPHONSE. — Si vous aviez entendu sa pauvre ix tremblante au téléphone, cette détresse sous des rases banales en apparence, vous n'en douteriez s. Elle m'a annoncé sa venue pour m'embrasser ant mon départ. Je n'ai pas eu le courage de ttendre ; j'aurais pleuré, faibli peut-être. Il ne le llait pas !

ANET. — Votre décision est donc irrévocable ? lphonse répond d'un geste affirmatif.) Alors, pourquoi es-vous ici ?

ALPHONSE. — J'ai bondi au théâtre, on m'a dit e je vous trouverais chez vous. Je voulais vous ir à tout prix avant mon départ.

ANET. — Pourquoi ?

ALPHONSE. — Pour trois raisons.

ANET. — J'écoute.

ALPHONSE. — D'abord, pour vous expliquer la fection d'Edith, puisque j'en suis responsable.

ANET. — Merci. Le second motif ?

ALPHONSE. — Il faut que vous me rendiez un and service.

ANET. — Lequel ?

ALPHONSE, sans appuyer. — C'est délicat. Si Edith avait pas eu pour moi, il y a huit ans, cet amour fini qui l'a jetée dans mes bras et dont les années ont pu venir à bout, croyez-moi, mon ami, elle us eût aimé !

ANET. — Non !

ALPHONSE. — Ne souriez pas... Je sais ce que je dis. Elle a toujours eu pour vous un penchant affectueux qui n'attend qu'une occasion pour s'affirmer. Veillez sur elle, sortez-la, distrayez-la, faites-lui oublier son chagrin et peut-être même...

ANET, stupéfait. — Quoi ! Vous voudriez qu'Edith et moi ?...

ALPHONSE. — N'engageons pas l'avenir. Mais je n'ai pas de préjugé, et si vous pouviez un jour l'aider à se construire un bonheur... acceptable...

ANET. — Merci.

ALPHONSE, poursuivant. — ... Rien ne me rendrait plus heureux. Me promettez-vous d'essayer ?

ANET. — On verra. Dites-moi d'abord la troisième raison de votre visite.

ALPHONSE, gêné. — C'est encore plus délicat.

ANET. — Ça promet !

ALPHONSE. — Il s'agit... de cette jeune fille qui m'aime.

ANET. — C'est une jeune fille ?

ALPHONSE. — Une vraie jeune fille... comme Edith lorsque je l'ai connue.

ANET. — Je vois ça. Et alors ?

ALPHONSE, pudique. — C'est très délicat...

ANET. — Au point où nous en sommes...

ALPHONSE. — C'est juste. Eh bien... Voici. Yvonne non plus ne jouera pas ce soir.

ANET. — Quoi !

ALPHONSE. — C'est elle.

ANET, furieux. — Oh ! La sale petite garce !

ALPHONSE, précipitamment. — Ne vous emportez pas à nouveau ! Ne craignez rien. En cachette, je l'ai fait remplacer. J'ai dit : « Ça me coûtera ce que ça me coûtera, mais la pièce d'Anet n'en souffrira pas. »

ANET, détachant les syllabes. — Et cette espèce de petite...

ALPHONSE, le coupant. — Je vous en prie.

ANET, avec un sourire contracté. — Ainsi, elle vous aime !

ALPHONSE. — Elle m'en a fait l'aveu voici près d'un mois...

ANET, hurlant. — Mais où ?... Quand ?... Comment ?...

ALPHONSE. — Je crois que c'était place Vendôme, un après-midi... Nous sortions de l'exposition de la joaillerie moderne...

ANET, joignant les mains. — Ah ! ah !... Toutes les mêmes !

ALPHONSE, croyant qu'il s'agit de leur vulnérabilité à sa séduction. — C'est vrai, toutes. Ça fait la deuxième fois qu'une pièce de vous m'apporte un grand amour, comme une fleur très pure...

ANET. — Une fleur très pure !... Et j'imagine qu'elle vous voyait tous les après-midi ?

ALPHONSE. — Oui. En tout bien, tout honneur ; tant que je n'aurai pas divorcé...

ANET. — Et elle me disait qu'elle prenait des leçons de chant !...

ALPHONSE, un peu honteux. — Je sais... Je sais que vous veilliez sur elle comme un grand frère.

ANET. — C'est elle aussi qui vous a dit ça ?

ALPHONSE. — Oui.

ANET. — La garce !

ALPHONSE, ne comprenant pas. — Mais puisque je

vais l'épouser !... Etant donné la défection imprévue d'Edith, je n'ai pas voulu partir sans vous prévenir.

ANET. — Trop aimable !... Où est-elle ?

ALPHONSE. — Dans un bar, près d'ici, où je lui avais donné rendez-vous.

ANET. — Parfait !... Je comprends son besoin de solitude tout à l'heure ! Et sans doute attendez-vous que je vous félicite ?...

ALPHONSE, tendant la main en souriant. — Il me semble...

ANET, avec force. — Eh bien... Je vous félicite, mon cher Alphonse, je vous félicite d'être si complètement aveugle !

ALPHONSE. — Moi... aveugle ? Elle est bien bonne !

ANET. — Si vous n'étiez pas aveugle vous auriez compris quelle femme est Yvonne et qu'un voyage à Mexico pour atteindre vos buts est un luxe bien inutile avec elle.

ALPHONSE. — Qu'est-ce que vous dites ?

ANET. — Elle est ma maîtresse ! Comme Edith était ma maîtresse autrefois quand vous me l'avez prise. Et, dans un cas comme dans l'autre, je n'étais pas le premier, croyez-moi ! Les voilà, vos filles de rêve, vos fleurs si pures !...

ALPHONSE, avec force. — Anet !

ANET. — Quoi ?

ALPHONSE. — Halte-là !

ANET. — Je n'ai rien dit il y a huit ans, mais, deux fois, et par vous, c'est vraiment trop ! Après tout, elles font si peu de cas de mon bonheur que je ne vois pas pourquoi je me sacrifierais toujours à leur tranquillité... et à la vôtre, vieil innocent !

ALPHONSE. — Anet, j'ai dit : halte-là !

ANET. — Vous voulez que je me taise ?

ALPHONSE. — Oui, vous me chagrinez.

ANET. — Je comprends, mon vieux, je comprends... chacun son tour, n'est-ce pas ?

ALPHONSE. — Vous me chagrinez. Et l'homme que vous êtes et que j'ai toujours estimé se diminue en essayant de venger un petit dépit par des calomnies aussi absurdes.

ANET. — Des calomnies !... Mais quelles preuves faut-il vous donner, alors ? Si je vous disais qu'Edith est la mère de Caroline, hein ? Vous ne douteriez plus ?

ALPHONSE, après un temps, commence à rire franchement. — Bon... Bon... J'aime mieux ça... Je suis un imbécile...

ANET, avec un soupir. — Enfin...

ALPHONSE. — J'aurais dû comprendre plus tôt qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Allons... Votre petite vengeance est un peu méchante, mais très spirituelle tout de même.

ANET. — Quoi ?

ALPHONSE. — Vous m'avez eu ! Je vous demande pardon.

ANET. — Mais *c'est* sa mère !

ALPHONSE, croyant entrer dans le jeu. — Et la cantatrice italienne ?...

ANET, s'irritant. — Elle n'a jamais existé !...

ALPHONSE, riant de plus belle. — Jamais, c'est ça ! Et quand Edith et vous me l'avez dit ?

ANET, criant. — Nous nous étions mis d'accord...

ALPHONSE, s'étouffant de rire. — D'accord !... Très bien... Et les yeux noirs de Caroline ?

ANET, hurlant. — Un hasard... Un hasard ba

ALPHONSE. — Parbleu... Un hasard !... Vous parfait, Anet. (Il se tord de rire.) Et ces jeunes fen vous auraient abandonné, vous, qui êtes jeun sympathique, pour un vieil homme d'affaires de espèce !...

ANET. — Justement !

ALPHONSE, riant de plus belle. —. Magnif Anet !... Vous êtes magnifique ! Mais vous raconter ça à d'autres... Je connais la vie, moi

ANET, découragé et hors de lui. — Sortez ! Sc d'ici ! Foutez le camp ! Je vous ai assez vu !

ALPHONSE, essayant de reprendre son souffle. — O oui... Je m'en vais... Il n'y avait que vous pour faire rire en un pareil moment... (Soudain.) Ma Dites-moi... Puisque Caroline est la fille d'Edi

Il rit.

ANET, avec une lassitude exaspérée. — Oui ! C C'est sa fille !

ALPHONSE, il le pousse du coude. — Ma proposi de tout à l'heure... Ça va tout arranger !... (Il nouveau. Anet, au comble de la nervosité, commence peu à à être gagné par son rire.) Ce sera... comment dit-on Une régularisation !... (Ils rient franchement tous deux.) C'est trop drôle ! (Il reprend avec peine son sér et son chapeau.) 10 heures moins le quart ! J'ai j le temps d'arriver au Bourget.

ANET. — Filez !

ALPHONSE. — Tout de même, c'est dangereux, plaisanteries ; vous auriez pu tomber sur plus r que moi.

ANET. — Adieu !

ALPHONSE. — Je vous enverrai mon adre Adieu, Anet ! Et continuez à prendre les cho gaîment, croyez-moi ! c'est le secret du bonheur !

Il sort. Anet éclate d'abord de rire, puis se jette su divan, le visage entre les mains. Au bout d'un ter il lève la tête. Il branche machinalement la ra On entend :

ACTEUR, jouant Alphonse. — Mon cher ami, je suis pas dupe !

Anet a un geste de colère vers l'instrument. Puis pivoter la molette. On entend une musique mélan lique. Il se laisse un instant bercer et radoucir la musique. Puis il chante à mi-voix, assis sur divan, les mains croisées sur les genoux.

Il y avait
Celle qui croyait
Partager toutes mes peines.
Il y avait
Celle qui voulait
Des flots de paroles vaines.
Toutes les autres se contentaient
D'un regard bref, d'un geste drôle ;
Du long silence qui succédait
A l'abandon de leurs épaules.
Mais voici l'heure
Où tu me reviens
Toi seule pour qui je pleure...

La chanson achevée, la musique continue un inst encore. Edith et Caroline apparaissent sur la galer Edith se penche par-dessus la rampe sans qu'Anet voie. Anet tend le bras, coupe la lumière enfouit sa tête dans des coussins. Edith attend

instant, fait signe à Caroline de la suivre. Elles descendent l'escalier sur la pointe des pieds. Au moment où, arrivées en bas, elles vont traverser la scène pour sortir, Edith met un doigt sur sa bouche. Caroline acquiesce. Mais elle laisse tomber, un instant plus tard, la petite valise qu'elle tenait à la main. Anet sort en sursaut de son demi-sommeil.

ANET. — Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il a ?...

Il se frotte les yeux. Edith, en hâte, est remontée, on la voit disparaître dans la chambre du dessus.

CAROLINE. — C'est moi, papa.

ANET, entr'ouvrant les yeux. — Ah !... Va te coucher, a petite fille.

CAROLINE. — Je n'ai pas sommeil !

ANET. — Viens un peu ici. Que fais-tu, tout billée ?

Caroline s'assoit près de son père.

CAROLINE. — Euh !... Voilà. Tu ne trouves pas e tu as mauvaise mine ?

ANET. — Je te demande ce que tu fais...

CAROLINE, le coupant. — Tu as mauvaise mine. Tu t'es pas pesé ?

ANET. — Non. Pourquoi ?

CAROLINE. — Tu as maigri. Ça te donne l'air triste. faut grossir.

ANET. — Merci de ton conseil. Mais dis-moi bord ce que tu fais tout habillée.

CAROLINE. — Voilà. (Elle marmonne entre ses dents.) ir pur fait grossir. L'air pur est au bord de la r et Biarritz est au bord de la mer.

ANET. — Qu'est-ce que tu racontes ?

CAROLINE, soudain implorante. — Il y a huit ans e tu me promets des vacances. J'ai pensé que tait le moment, alors je me suis habillée.

ANET. — Tu es folle, ma pauvre petite !

CAROLINE. — Pourquoi ?

ANET. — D'abord, on ne part pas en vacances à nproviste, comme ça, en pleine nuit !

CAROLINE. — Il y a un train à minuit un quart.

ANET. — Qui t'a dit ça ?

CAROLINE. — Oh !... Une amie... Une petite amie l'école qui est partie avant-hier... Hop !

ANET. — Quoi... « Hop » ?...

CAROLINE. — Viens...

ANET. — Enfin, tu ne t'imagines tout de même pas on va partir, comme ça...

CAROLINE. — Si, papa, c'est le moment.

ANET. — D'abord, tu oublies que tu entres en sion après-demain !

CAROLINE. — En pension ? Ce n'est plus la peine. reste avec toi maintenant que tu es tout seul...

ANET, ému. — Seul !... Comment le sais-tu ?

CAROLINE. — Parce que tu as repris ta vieille ire... celle d'avant.

ANET. — Ah ! (Un temps.) Peut-être que tu n'as tort... Ça te plairait tellement, des vacances ?

CAROLINE. — Oh ! oui...

ANET. — Eh bien ! Tu vois, je me lève ? On s'en Tu es une brave petite. Et on va respirer tous deux ! En route ! Prends ta valise !

CAROLINE. — Mais attends... Il faut d'abord que tu fasses la tienne.

ANET. — Moi ? Je n'ai besoin de rien ! Je vais m'équiper à neuf !

CAROLINE, suppliant. — Mais si, papa ! Un savon... Un rasoir... Pour ne pas piquer.

ANET, lui sourit, puis. — Bon. Attends-moi. Je monte et je redescends.

Anet monte l'escalier sur un thème musical. Tout à coup. il aperçoit Edith debout sur la galerie. Il redescend aussitôt, également sur un thème musical. Mais Edith se penche au-dessus de la rampe et appelle.

EDITH, doucement. — Anet !...

ANET, violent. — Non !

EDITH. — Viens...

ANET. — Non !...

EDITH. — Ne boude plus...

ANET. — Pourquoi ?...

EDITH. — C'est moi qui te le demande...

ANET, menaçant. — Ah ! Tu me le demandes !... Vraiment !

EDITH. — Il n'y a pas que moi...

ANET, railleur. — Qui, alors ?...

EDITH. — Yvonne... Caroline... (Haussant les épaules, avec un sourire.) Alphonse...

ANET, toujours railleur. — Et puis ?

EDITH. — Et puis... Tout... La force des choses...

ANET. — La force des choses !... C'est du propre !... Elles sont jolies, les choses ! (Il se dirige vers l'escalier, monte les premières marches et. le doigt tendu vers Edith.) Eh bien... Puisque nous voici l'un en face de l'autre, avant de partir pour toujours, moi je vais te dire une bonne chose, Edith... Ecoute-moi bien. Jamais, tu entends ? Jamais je ne...

EDITH, souriant sans dureté. — Quoi ?...

ANET. — Oh ! Et puis c'est trop bête !...

EDITH. — N'est-ce pas ?...

ANET, se détournant, un peu emphatique. — Adieu. Nous avons tout dit déjà...

Mais la chanson d'Edith laisse la phrase d'Anet en suspens.

EDITH, chantant.

L'escalier que tu montes
Ne le redescends pas !
Pour te rejoindre en bas
Je devrais surmonter ma honte...
Retrouve ton courage,
Ton élan d'autrefois !
Ta femme est près de toi
Qui n'a pas toujours été sage.
Sur les cartes postales
L'amour est infini.
Non, nous n'étions pas désunis,
Mais moi j'étais sortie...
Pour aller au bal !

Anet rejoint Edith sur la galerie et la prend dans ses bras.

CAROLINE, au public.

Nous allons laisser
Se baisser le rideau
Vous en savez assez
Vous n'en savez pas trop...

A mon âge il est temps
De rentrer, de dormir,
Il est temps de finir
Avec un petit chant.
Et ce petit chant
Dit fort bien ce qu'il dit.
Personne n'est méchant,
Personne n'est gentil.
Ça rend très compliqués
Les rapports des humains,
C'est pourquoi, chers aînés,
Je vous baise les mains.

ALPHONSE, entrant par le fond avec Yvonne.

En automobile
Autour de Mexico,
La vie est plus facile
Et le ciel est plus beau.
Nous goûtons le bonheur
D'un endroit écarté
Où d'être homme d'affaires
On a la liberté.

ANET, redescendant.

La vraie liberté,
C'est un kiosque à journaux :
On vend l'Humanité,
On vend le Figaro,
Combat, l'Aube *et* le Jour,
La Campagne *et* le Vent,
Des journaux pour enfants,
Des journaux pour l'amour.

EDITH

Et tous ces journaux
Demain vont s'accorder
Pour parler des tableaux
Que nous avons montrés.
Aussi matin et soir,
En voiture, en métro,
Au soleil, dans le noir,
Lisez tous les journaux !

La ritournelle reprend. Edith, Anet et Alphonse dép
leurs journaux. On y lit, tracé en grandes le
noires, le mot

FIN

Anet. Edith.

EDITH. — *Alors, pourquoi me donnes-tu précisément rendez-vous entre trois et quatre heures du matin ?...* (ACTE PREMIER.)

Anet. Edith.

EDITH. — *Décidément, nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre.*
ANET. — *Pas faits l'un pour l'autre !... Pour qui suis-je fait, alors ?* (ACTE PREMIER.)

Anet. Edith.

EDITH. — *Un kiosque à journaux, pour parler d'amour, c'est drôle une fois !* (ACTE PREMIER.)

Edith. Anet. Alphonse.

ALPHONSE. — *Je dois être au bureau à huit heures, ce matin.* (ACTE PREMIER.)

Anet. Edith. Caroline.

EDITH. — *C'est Cervolet qui sonne. Descends et va ouvrir.* (ACTE II.)

Edith.

EDITH. — *On nous croit différentes, froides, réfléchies ; nous avons un peu plus de volonté, c'est tout.* (ACTE II.)

Anet. Alphonse.

ANET. — *Il m'a bien précisé que s'il n'avait pas aujourd'hui un chèque de vous le couvrant de tous les frais du spectacle il ne prendrait pas le risque de commencer les répétitions.* (ACTE II.)

Edith. Anet.

Photographies Bernand, George-Henry et Lipnitzki.

EDITH. — *Ta femme est près de toi*
Qui n'a pas toujours été sage. (ACTE III.)

(Suite de la page 2 couverture.)

montée avec grand soin la marque essentielle de la vie humaine : le combat incessant entre le libre arbitre et la destinée.

Pourtant, il ne faudrait voir là que le triomphe de qualités techniques si l'auteur n'avait su tirer merveille d'autres dons. Celui, en particulier, d'insuffler vie corporelle et âme à des créatures imaginaires. Car la fiction, dans *La Roue d'infortune*, cède vite le pas à la vie. Dès l'instant où Nellie entreprend de nous raconter son existence, nous y croyons, comme à l'authenticité d'un document historique qui nous offre toutes garanties.

La virtuosité technique présente, cependant, de graves dangers. Et l'auteur n'a peut-être pu résister au plaisir de raffiner à l'extrême. L'histoire de Nellie Hornebec, nous dit Germaine Beaumont, est venue jusqu'à nous grâce à un manuscrit qui est sa confession. Or ce manuscrit est découvert par un homme dont nous comprenons assez vite — mais nous n'en avons la certitude qu'aux dernières pages du livre — qu'il est justement... On ne peut s'empêcher de reconnaître là un procédé, acceptable en soi, certes, comme toutes les conventions, mais qui, de Balzac à Emily Brontë, à Dostoïevski ou Conrad, a été usé jusqu'à la trame.

Que l'on ne voie, dans cette remarque, qu'une critique de détail à porter au débit d'un auteur dont le crédit en qualités est assez riche pour permettre la sévérité.

On en est encore à se demander pourquoi le livre posthume de Saint-Exupéry, *Citadelle* (Gallimard, édit.), s'est vu décerner le prix des Ambassadeurs. C'est une distinction littéraire assez flatteuse, certes, mais qui, par la date récente de sa création, a excité peu de commentaires. L'éminent jury tenait-il, pour la première fois qu'il attribuait son prix, à signaler aux lecteurs un livre dont la valeur avait, jusqu'alors, échappé ? Mais *Citadelle* sortait des presses ; personne n'avait encore trouvé le loisir de se plonger dans ce volume de plus de 500 pages !... Ou bien ce jury voulait-il couronner un auteur dont il jugeait le mérite insuffisamment reconnu? Mais Saint-Exupéry est un écrivain qui a des admirateurs nombreux ; ceux-ci reprennent souvent, dans leur bibliothèque, *Vol de nuit* ou *Terre des hommes !*

Car Saint-Exupéry est, au moins, l'auteur de ces deux livres admirables. M'envolant récemment pour un rapide voyage en Amérique du Sud, je ne voulais, comme livres de poche, qu'emporter ces deux volumes. Il me semblait que je ne pouvais avoir de meilleur compagnon. Il me semblait aussi que les compagnies de navigation aérienne qui relient Paris à Rio, Buenos-Aires ou Santiago-du-Chili ne pourraient faire de meilleur cadeau à leurs clients, et qui soit plus apprécié, qu'en leur offrant ces pages lyriques et passionnées sur les temps héroïques de l'aviation.

La renommée de notre grand écrivain-aviateur pourrait se passer de *Citadelle*. A l'époque où il disparut au-dessus de la France, en mission commandée par les Alliés, Saint-Exupéry en était arrivé à ce point de la carrière d'un écrivain où il doit se renouveler en profondeur. Il eût sans doute, s'il avait survécu, repris les pages de cette parabole interminable qu'était son manuscrit. Il n'en serait peut-être rien resté. Tout au plus quelques passages, fulgurants et directs, dans un livre que l'on aurait alors placé à côté de *Terre des hommes*.

On parle beaucoup ces temps-ci, d'une crise de l'édition. Elle semble pourtant n'avoir aucun effet sur le flot des traductions de l'étranger. Il continue à déferler, lançant sur le marché chaque semaine deux ou trois énormes livres pour lesquels les éditeurs escomptent visiblement le succès des *Ambre* ou des *Autant en emporte le vent*. Autant, cependant, en emporte la mode, versatile comme on sait, encore que souvent motivée par des raisons plus profondes qu'il ne paraît à première vue.

Mais il ne viendra à personne l'idée de faire du nationalisme littéraire lorsque cette mode de la traduction nous donne l'occasion de lire un nouveau Erskine Caldwell ou un nouveau John Steinbeck. Et c'est réussir un beau « doublé » que de nous offrir, en même temps, *Terre tragique* et *Les Pâturages du ciel* (Gallimard, édit.).

Terre tragique, toutefois, n'est pas du meilleur Caldwell. Cette peinture, ironique et apitoyée, de la misérable famille des Douthit dans la banlieue lépreuse d'une grande ville du sud des Etats-Unis ne va pas sans rappeler, par ses accents et son caractère, celle des fermiers de *La Route au tabac*. De même que certains épisodes sont tout simplement démarqués, par l'auteur, dans des contes antérieurs (*L'Invasion des Suédois* de *Nous, les vivants*, en particulier). Ce fait donne la mesure des limites d'Erskine Caldwell, dont on se demande s'il ne finit pas par piétiner dans un genre, amusant certes, mais aux possibilités restreintes.

Le Steinbeck prêtera certainement à beaucoup moins de réserves. Dans une vallée de la Californie surnommée « les Pâturages du ciel » à cause de sa fertilité, une vingtaine de familles vivent paisibles et prospères depuis plus d'un siècle. Avec la tendresse et l'humour qui donnent tant de saveur aux célèbres pages des *Raisins de la colère* ou *Des Souris et des hommes*, John Steinbeck décrit ces familles : les Munroe, qui sont parvenus à chasser les fantômes d'une maison hantée, Wicks le Requin, plaisant mythomane à qui une fortune imaginée vaut la considération des voisins, Banks, éleveur de poulets et amateur d'exécutions capitales...

En pénétrant ainsi dans leur intimité la plus secrète, nous faisons connaissance avec une sorte de paradis humain où tout est gentillesse et amitié. Ce roman n'est peut-être pas le plus réussi de John Steinbeck, ni celui dont les résonances sont les plus profondes ; mais c'est celui dans lequel les qualités de cœur et de sensibilité de l'écrivain se déploient avec le plus d'harmonie.

Les livres de nature ont un nombreux et fidèle public. C'est justice. Il y a parfois plus de drame et de poésie dans le monde des plantes et des bêtes que dans les romans les mieux agencés ou les poèmes les plus délicats.

Il importe donc, à ce point de vue, de signaler l'une des meilleures collections qui soient : « Scènes de la vie des bêtes » (Albin Michel, édit.), dirigée par Elian-J. Finbert. Ses deux récentes acquisitions méritent tous les éloges.

Il s'agit de *Mes Chiens et moi*, de Paul Gazagne et de *Au Pays du chamois*, de Jean Proal. Ce ne sont pas, on le pense bien, des ouvrages de spécialistes, encore que chacun des auteurs possède à fond son sujet et n'ignore rien de ses caractéristiques scientifiques. On ne trouvera donc des révélations d'aucun ordre dans ces pages, mais plutôt des méditations dont le résultat devrait être un enrichissement de la connaissance « psychologique » — si j'ose dire — des bêtes qu'aime particulièrement l'auteur.

Le livre de Jean Proal surtout bénéficie du talent de romancier de l'auteur et de ses dons lyriques. On ne peut le quitter sans ressentir au cœur l'envie de renouer avec les prestiges grandioses de la montagne.

CONSERVEZ ET COLLECTIONNEZ

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

avec
une reliure mobile ACLÉ Brevetée FRANCE et ÉTRANGER
spécialement conçue à cet effet

Modèle pour une année . . . . . **273 fr.**
Clefs de montage, utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **24 fr.**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour une reliure. . . . . **80 fr.**
CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Dépôt légal 2e trimestre 1948. — Imprimeur n° 54.